Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pangyriquedutr00fave

PANEGYRIQUE

DE TRES-HAVT ET TRES-PVISSANT

PRINCE

MONSEIGNEVR

HENRY

DE LA

TOVR-D'AVVERGNE,

VICOMTE DE TVRENNE,

& Generaliſſime des Armées

de ſa Majeſté.

Ex libris B. Bernard.
Dijt de Conſeil

A PARIS,

Chez CLAVDE BARBIN, au Palais, ſur le Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. LXXV.

AVEC PERMISSION.

DC
130
.T9F3
1675

PANEGYRIQVE
DE TRES-HAVT ET TRES-PVISSANT
PRINCE
MONSEIGNEVR
HENRY
DE LA
TOVR-D'AVVERGNE,
VICOMTE DE TVRENNE,
& Generaliſſime des Armées de ſa Majeſté.

L'ADMIRATION & l'amour ſont deux mouvemens de l'ame qui ſemblent ne pouvoir s'unir pour aller vers le meſme objet. L'amour naiſt de la ſympathie, & de la reſſemblance, l'admiration d'une diſpro-

portion si infinie, qu'elle met la personne que nous admirons non seulement hors de toute égalité avec nous, mais mesme au dessus de l'atteinte de nos connoissances. Nous n'admirons que ce que nous ne pouvons comprendre, & nous n'aimons sur tout d'un amour tendre; c'est à dire d'un amour veritable, que ceux que nous connoissons familierement, & dont les secrets mesmes nous sont si peu cachés, que par le moyen d'une confidence mutuelle nous voyons presques des yeux jusques dedans leurs cœurs. L'amour tend à l'union, & la tendresse prend jusqu'à son nom mesme de ce qu'elle semble attendrir nos ames, & les rendre capables d'entrer l'une dans l'autre, & de se mesler & se confondre si bien, qu'elles ne se distinguent plus; l'admiration au contraire resserre le cœur de la personne qui admire, & comme elle est une espece de respect & de crainte, le tient par sa froideur renfermé dans luy-mesme, luy défend jusqu'à l'effort pour s'approcher de l'objet qu'il admire, & le convainc si bien de la distance infinie qui les separe, & de la necessité de

leur immenſe éloignement, qu'il croiroit faire outrage à ſa gloire, s'il oſoit ſeulement pretendre de parvenir juſques à luy. Enfin le caractere de la perſonne admirable eſt l'extraordinaire, & la ſingularité. Elle ne penſe point comme moi: ſon cœur n'a point d'inclinations comme les miennes: tout ce que j'en voy, c'eſt qu'elle eſt inconneſſable, non-ſeulement au deſſus de mes manieres, mais au deſſus de mes idées. Ie ne l'admire que parce que bien loin de me pouvoir unir à elle ou l'égaler, je ne puis meſme ny l'imiter ny la ſuivre ny la connoiſtre. Toutes cauſes neceſſaires de l'admiration, mais obſtacles invincibles à une amitié ſenſible & tendre.

De là vient que la mort de ces perſonnes admirables tire ordinairement peu de larmes de nos yeux, ils nous avoient déja quittez devant que de mourir, & ce dernier accident ne nous en oſte preſque rien. Ils s'eſtoient eux-meſmes par avance tout à fait ſeparez des hommes, & avoient prévenu l'ouvrage de la mort. Qu'importe où ils ſoient? Puis qu'enfin ils n'eſtoient

plus eux que nos yeux voyoient, quand ils croyoient les voir. Ils s'en sont donc allez, sans qu'on s'apperceust de leur sortie. Ils n'y estoient pas devant que d'en partir. L'homme pleure un autre homme, qu'il voyoit toûjours proche de luy, plein d'amitié & de tendresse, & que ses yeux recherchent encore inutilement, aux mémes endroits où ils l'avoient vû, & pour la societé des mesmes commerces. Croyez-moy, il y a une merveilleuse correspondance entre les yeux & les cœurs, la connoissance & l'amour; & ces hommes si grands, & d'un merite incomprehensible nous épouvantent, & nous inspirent un respect accablant, & une admiration profonde: mais ils n'ont rien de ces doux charmes qui touchent, & attendrissent les cœurs.

Cela est si vray, que Dieu n'a jamais pû obtenir un amour tendre des hommes, pendant que demeurant renfermé dans sa gloire, & n'estant purement que Dieu, il s'en est fait adorer sans s'en faire connoître, & les a fait trembler à force de s'en faire admirer. L'amour du moins n'a pas esté le caractere de la Loy, & pour ré-

pandre ce feu sacré dans nos cœurs, & estre en droit d'exiger d'eux en mesme temps l'admiration & la tendresse par un assemblage miraculeux, il a fallu qu'il en fist un plus miraculeux encore, en joignant l'homme avec le Dieu, & venant luy-même sous une forme visible charmer nos yeux, pour s'assurer de nos cœurs. I'ose dire que la nature semble avoir fait dans la personne du Prince, dont j'entreprens le Panegyrique, & dans tous les cœurs de la France, une petite imitation de ces grands miracles de la Grace; puis qu'elle a si bien humanisé en luy ces vertus heroïques, dont l'éclat n'estoit soûtenable que par le soin qui apportoit sa moderation, pour les empescher de trop briller, que remarquans en luy tous ces grands caracteres, qui d'un Heros nous font un Dieu visible, & nous obligent de l'admirer, nous y découvrons en mesme temps toute la douceur, la modestie, la bonté familiere, & je ne sçay quel Art aimable qui le faisoit se dégrader luy-mesme, quitter ce grand air de Heros, descendre de son Ciel pour paroistre avec nous homme parmy les hommes, & nous forcer par là de l'aimer.

Il n'a jamais souffert que rien le distinguast de nous que sa vertu : ennemy de la pompe, & de tous ces vains discernemens qui marquent bien mieux l'orgueil, & souvent une opulence acquise par les crimes, que le merite & la qualité: Mais cette mesme vertu qui le suivoit par tout ne l'élevoit jamais plus au dessus des hommes, qu'en l'approchant le plus prés des hommes, & ce soin qu'il a toûjours eû de se souvenir qu'il estoit homme, fait à mon gré mieux que tout le reste de ces brillantes qualitez, qu'on le doit regarder comme ayant toûjours esté plus qu'homme, & infiniment élevé au dessus des plus grands Hommes.

Plus je le voy prés de moy, & plus je le trouve au dessus de moy ; & cette vertu surprenante qui par un mesme mouvement l'éloigne & l'approche en mesme temps de nous, alliant en luy ces contraires, l'abaissement & l'élevation, joint aussi dans nos cœurs, ce qui nous avoit parû d'abord si difficile à unir, l'admiration & l'amour. Iamais homme n'a esté plus admiré : jamais homme n'a esté plus aimé : sa mort nous

le fait bien connoiſtre : jamais tant de loüanges ſinceres : jamais tant de larmes deſintereſſées ſur la perte d'un particulier. Que ſi juſqu'icy on a vû peu d'éloges écrits & de Panegyriques publics, il s'en faut prendre aux meſmes cauſes qui dans le temps qu'elles nous inſpirent l'ardeur de le loüer, ou nous oſtent le pouvoir de l'entreprendre, ou nous défendent de l'oſer. L'admiration eſt une paſſion taciturne. Comment voulez-vous qu'elle parle de ce qu'elle ne comprend pas ? C'eſt outrager un Heros que de luy faire un Panegyrique inégal à ſa gloire ; le deſeſpoir de la pouvoir égaler ne ſe peut exprimer que par un reſpectueux ſilence, & ce ne ſeroit plus admiration ſi ce deſeſpoir n'en eſtoit pas. La tendreſſe ne ſçait pas mieux parler que l'admiration, ſur tout dans une douleur recente. L'admiration nous lie la langue en étonnant l'eſprit, & en rendant la raiſon muette : la tendreſſe par le ſaiſiſſement du cœur, qui eſt plus mort que le mort meſme qu'il pleure, & vouloir l'obliger de parler ſur un accident qui le tuë ; c'eſt vouloir exiger d'un mort

qu'il nous conte l'Hiſtoire de ſon trépas. I'ay toûiours iugée barbare la Coûtume des Romains, qui engageoient les enfans à parler ſur la mort de leurs peres, & les peres ſur celle de leurs enfans. Que d'éloges ſecrets arreſtez par nos ſoûpirs, & noyez dans nos larmes! Les eſprits les plus éclairez, & qui pouvoient moins mal le loüer, s'en ſont trouvez les moins capables, parce qu'ils ont eſté penetrez d'une douleur plus vive, connoiſſans mieux la valeur de ce que nous perdions. Les plaintes des Peuples ont ſuppleé à leur voix; & c'eſt, ſelon moy, le plus beau des Panegyriques pour un Homme, qui toute ſa vie a fait la guerre; que le deüil public non ſeulement de ceux qui font profeſſion des Armes, mais univerſellement de tous ceux que leurs emplois & leurs intereſts obligent d'avoir plus d'amour pour la paix. Il faut neantmoins oſer quelque choſe, & vaincre noſtre douleur & l'excés d'un reſpect qui paſſeroit enfin pour iniuſte.

Nous n'égalerons point ſa gloire ny ſes vertus par ce que nous en allons dire: Auſſi ne pretendons-nous pas qu'on iuge

par là du merite de ce Heros. Sa gloire eſt à couvert, & il n'y a point d'homme en France qui n'ait dans ſon cœur une Image plus belle & plus éclatante de ce grand Homme, que toutes celles que les plus éloquens Panegyriques nous pourroient exprimer. Nous voulons bien moins qu'on connoiſſe par ces foibles marques la grandeur de nos reconnoiſſances, & l'excés de noſtre douleur : nos cœurs font bien mieux leur devoir que nos eſprits & que nos langues. Nous cherchons ſeulement à faire voir par ces efforts ſans ſuccés, que le deſeſpoir meſme de reüſſir ne peut arreſter noſtre zele, & que la paſſion que nous avons pour ſa gloire, ne nous laiſſe pas la liberté de nous taire, lors que la raiſon ſemble nous l'ordonner.

Si le merite de ce Heros nous épouvante, ſa bonté nous conſole : Il nous écoute de la place où il eſt ; l'élevation ne l'a iamais empeſché d'entendre la voix des foibles qui ſe plaignoient au deſſous de luy.

Nous ne remplirons pas, ſans doute, ny la grandeur du ſuiet que nous traitons,

ny l'attente de ceux qui liront cét Ouvrage, mais nous contenterons sa bonté, qu'il n'a point perduë en nous quittant, & qui nous l'a toûiours fait regarder comme le plus doux & le plus charmant de tous les hommes, aussi-bien que comme le plus grand & le plus accomply de tous les Heros qui ont vêcu devant nous.

Ou ie ne puis m'empescher devant que de m'embarquer plus avant dans son Eloge, d'admirer le delicat ajustement de la Providence, qui dans le mesme Siecle qu'*elle* avoit destiné, pour faire à la France le present inestimable d'un Prince qui nous fist voir sur un mesme Trône dans un concert miraculeux, le plus honneste homme du Monde, & le plus grand de tous les Rois, le plus charmant & le plus admirable de tous les Princes, a voulu faire naistre un Capitaine, qui ioignant luy-mesme en son cœur d'une maniere singuliere, & que toute l'Europe a reconnuë, une admiration profonde, & un amour tendre pour l'auguste Personne de son aimable & miraculeux Souverain est si bien entré luy-mesme dans le caractere de son Prince, que s'attachant

uniquement à ſes lumieres par une obeïſſance dévoüée à tous ſes ordres, il eſt devenu parmy les Suiets, ce que ce glorieux Monarque eſt entre les Rois, & fait voir le premier dans un Heros particulier cette heureuſe alliance de l'aimable & du merveilleux, de l'honneſte homme & du Heros, que noſtre Prince inimitable a ſeul pû faire briller ſous le Diadême, & dans un Heros couronné.

Je pourrois terminer icy mon Eloge, car cette ſeule reſſemblance en vaut un infiny, & c'eſt eſtre ſans doute le plus grand de tous les hommes particuliers que d'avoir pû reſſembler dans ce qui fait le comble de ſa gloire, au plus miraculeux de tous les Monarques. Donnons neantmoins plus d'étenduë à nos loüanges: quand ce ne ſeroit que pour nous conſoler d'avantage en parlant plus long-temps de luy, & pour juſtifier cette rare alliance ſur laquelle eſt fondé un parallele ſi glorieux.

Le premier ſoin de celuy qui entreprend un Panegyrique, doit eſtre de découvrir le caractere qui fait la ſingularité de la gloire de ſon Heros: c'eſt ce qui me

deſeſpere. Je ne trouve point dans celuy que nous pleurons de vertu favorite ny qui brille aux dépens des autres vertus. Il n'y en a pas une qui ne puſt me ſeduire, ſi je la conſiderois ſeparée de la foule, & ſi elle ozoit me dire, c'eſt moy, tant chacune d'elles me paroiſt dans une éminence parfaite; mais quand je viens à regarder les autres, il n'y en a pas une auſſi qui ne m'obligeaſt à me dédire, & à confeſſer que dans une égalité ſi exacte, il n'y a pas lieu de faire un choix.

Son caractere, c'eſt l'univerſalité des vertus, & des vertus toutes égales, parce qu'elles ſont toutes au ſouverain degré. Comment donc pouvoir établir des limites dans l'Eloge d'un homme dont le merite n'en a point? Neantmoins ce qui fait d'abord mon deſeſpoir releve en meſme temps mon courage; car enfin cette meſme univerſalité ſans borne de ſa gloire & de ſes vertus, en offre de fort juſtes & de fort naturels à mon Eloge; puis que c'eſt de cette union generale de toutes les vertus, que naiſt ce merveilleux mélange de l'admirable & du charmant en ſa perſonne, de l'admiration & de la tendreſſe

dans tous nos cœurs, & que ce concert surprenant distinguant parfaitement sa gloire, nous chercherions vainement ailleurs un plus regulier & plus heureux partage de nostre discours. Efforçons-nous cependant, devant que de nous engager dans la preuve, de penetrer, s'il se peut, jusqu'à la source d'un merite si rare, & rassemblons dans l'unité du principe la multitude infinie de tant d'effets glorieux.

La source unique, selon moy, de toute la grandeur de ce Heros incomparable, est qu'il est un Heros formé par le seul secours de la raison : un Heros de sang froid, sans emportement & sans fougue, & toûjours d'accord avec le bon sens; c'est un pur ouvrage de la raison, je ne connois que luy de cette maniere parmy tous ceux que la mort nous a ravis..

Tous ces vains Heros de l'Histoire & de la Fable sont obligez de ces grands noms, que sans sçavoir pourquoy, les peuples insensez adorent, à la violence de leurs passions, à l'ardeur de leur temperament, au caprice de la fortune. Nous le justifierons dans la suite. De là naissent

deux differences eſſentielles entr'eux & luy, qui quadrent admirablement à la diviſion que nous venons de prendre, & ſont la baſe de toute la gloire de noſtre Heros.

La premiere eſt, que ces Heros paſſionnez ne peuvent avoir qu'une grandeur imaginaire; faux merite, fauſſe valeur, fauſſe gloire : rien de vray en eux que leurs crimes. C'eſt tout ce que peut produire le concours de la fortune avec les paſſions.

Le ſecond malheur de ces vains Heros & d'où naiſtra la ſeconde difference, eſt que les effets qu'ils produiſent dans le monde ſont auſſi funeſtes, que leurs cauſes ſont honteuſes. Un Cyrus, un Ceſar, un Alexandre ſont autant de Fleaux de l'Univers. Si la foule eu euſt eſté plus grande, ou qu'ils ſe fuſſent ſuivis de plus prés, la Terre ne ſeroit plus qu'une vaſte ſolitude. Deux Alexandres de ſuite ſuffiſoient pour la depeupler ; ils ont changé le Monde preſque entier dans un immenſe Sepulcre, pour s'en faire à eux-meſme un plus grand Tombeau. Noires exhalaiſons qu'un ſouffle de vent éleve, qu'un rayon

rayon du Soleil attire, & qu'il embellit en les attirant; elles semblent toucher le Ciel. Nuées éclatantes mais vaines illusions des yeux, on les voit retomber un moment aprés changées en tristes foudres, & se briser elles-mesmes sur les corps qu'elles ont écrasez. Ainsi quelque bruit que fasse leur fausse gloire; tout ce qu'on peut dire veritablement d'eux, est que tous ces vains Heros sont le honteux ouvrage de leurs passions & de la bigearrerie de la fortune, & que la ruine du Monde est le funeste ouvrage de ces pernicieux Heros. Causes infames, effets malheureux. A les regarder avec un juste discernement dans leur propre personne, & par rapport à leurs causes, ils ne meritent que mépris. A les considerer au dehors & dans leurs effets, ils ne sont dignes que de haine. Comment pourroient-ils donc iustement pretendre de s'attirer tout ensemble, nos admirations, & nostre amour. Seneque ne pouvoit souffrir Alexandre, parce que Seneque avoit de bons yeux.

La raison s'est enfin meslée de faire aussi son Heros; mais il n'y a rien de

faux en ſon ouvrage; la verité eſt l'unique objet de la raiſon, vraye gloire, vrayes vertus, vray courage, vray merite; & bien loin de l'élever ſur de faux appuis, bien loin de ſouffrir que la fortune euſt part à ſon ouvrage, ou de ſe ſervir du ſecours des paſſions, elle a mis le plus haut point de ſa gloire à en faire un vainqueur éternel de la fortune & des paſſions. A le voir dans luy-meſme & dans la nobleſſe de ſa cauſe, il merite déja nos admirations; rien n'eſt ſi élevé qu'un homme au deſſus des paſſions & de la fortune, & qui n'a que ſa propre raiſon pour principe de ſa gloire: rien n'eſt ſi rare qu'un Heros toûjours froid & tranquille: le grand joint à l'extraordinaire rend proprement un objet miraculeux. voila ſa premiere difference, les effets qu'il produit au dehors uniſſent le charmant à l'admirable; les Heros paſſionnez deſolent le monde & n'y font que des malheureux, celuy-cy ne ſemble né qu'avec obligation d'empeſcher que par tout où il eſt avec quelque commandement, il n'y ait des miſerables. On diroit qu'il eſt envoyé pour reparer toutes les

injustices que la fortune fait aux foibles, & pour suppléer à la providence dont il ait eû cette commission, en mesme temps qu'il a reçeu du Roy celle de commander ses armées. Y a-t-il rien de plus aimable qu'une grandeur bien faisante, & qui ne fait remarquer l'étenduë de son pouvoir que par celle de ses bien-faits. A le considerer dans ses effets. Luy devons-nous donc pas toutes nos tendresses ? c'est la seconde difference qui acheve de le distinguer & qui ferme le cercle de sa gloire. J'y voy neanmoins comme dans nos faux Heros, ses abaissemens & son élevation ; mais comme son élevation est solide, parce qu'elle n'est établie que sur de veritables vertus, & qu'il ne reconoist que sa raison pour principe de sa gloire ; ses abaissemés sõt égalemẽt aimables Si sa raison l'éleve au dessus de ses passions & de la fortune, par l'éfort de ses vertus: le poids de sa bonté l'abaisse au secours des malheureux par mil effets salutaires qui luy acquierent un empire éternel sur tous les cœurs. Qu'il est admirable quãd il s'éleve, qu'il est aimable quand il s'abaisse ; mais qu'il sçait bien par l'alliance de ces deux

mouvemens contraires reünis dans leur principe, qui eſt toûjours la raiſon, produire dans nos cœurs & dans nos eſprits cette rare union de l'admiration & de la tendreſſe qui nous avoit parû impoſſible à l'entrée de ce diſcours. Voyons ce merveilleux vainqueur des paſſions & de la fortune que la raiſon éleve au deſſus même de nos idées, afin de nous le faire admirer. Voyons ce doux conquerant de tous nos cœurs que cette meſme raiſon abaiſſe par la bonté qu'elle luy inſpire au deſſous de tous les malheureux, c'eſt à dire au deſſous des derniers des hommes, afin d'unir à l'admiration la tendreſſe & nous forcer preſque à l'adorer.

Rien n'eſt ſi grand qu'une ame élevée au deſſus de ſes paſſions, & qui ſçait mépriſer & vaincre la fortune; mais il ſemble que cette gloire ſoit defenduë aux Heros. La raiſon n'eſt pas de leur caractere : elle aime la mediocrité & garde par tout ſes meſures. Les Heros n'en ont point; Ils ne mettent point de bornes à leurs deſſeins, & ne peuvent ſouffrir qu'on en donne à leur ſuccez. Raiſon, ſi tu avois eſté appellée au Conſeil d'Ale-

xandrie, il n'auroit jamais quitté l'Europe, ny porté ſes conqueſtes auſſi loin que va le Soleil. Pyrrhus luy fit l'honneur de la conſulter; mais Cyneas qui parla pour elle ne fut pas ſuivy dans ſes advis. Cependant comment vaincre ſes paſſions & triompher de la fortune, ſi la raiſon ne s'en meſle ? Et ont ils jamais reconnu d'autre vainqueur. D'ailleurs c'eſt le feu des paſſions qui anime le genie des Heros, & c eſt la fortune qui les couronne ? Que deviendront-ils donc, s'ils ſe les rendent ennemies ? Et un Heros peut il vouloir ſe defaire de ce qui le fait eſtre Heros ? Ils leurs doivent tout & n'en ſont point ingrats : elles les rendent, ſi vous voulez, conquerants & Maiſtres du monde. Leur reconnoiſſance eſt prompte, & par un juſte retour, ces Maiſtres des Dieux & des hommes ſont leurs eſclaves les plus ſoûmis. Reduiſez un Heros à eſtre ſage & vous en faites un homme du commun, la moderation qui ſauve & conſerve tout le reſte, deſtruit les Heros. Je ne ſçache parmy tous ceux qui ne ſont plus que celuy dont nous regrettons la perte, en qui la raiſon puiſſe rien pretendre, &

beaucoup moins qu'elle doive regarder comme son ouvrage : elle n'a pas mesme ozé commencer dans tous les autres, & jusqu'alors elle n'avoit jamais esperé de toute son adresse, le secret de pouvoir joindre le Sage avec le Heros; mais aussi dés son premier coup d'essay elle a fait un chef-d'œuvre, & je voy par tout en celuy-cy ce que tous les siecles passez n'ont jamais vû ; vn Heros sans transport, un Heros de sens rassis & toûjours dans une inalterable égalité d'ame & de visage, froid au milieu des perils, moderé dans le moment de la victoire, ferme au plus fort des disgraces, en tout temps, en tous lieux le mesme, toûiours semblable à luy-mesme, & par là dissemblable à tous les autres Heros.

Il y a dans le petit cœur de chaque homme une armée entiere de passions, chacune d'elles a cent differentes figures, & dont on peut faire autant de portraits.

Les dehors d'un Heros passionné en font toutes les copies. Un Marius caché dans la bouë du lac de Minturne, n'est point Marius, saccageant Rome : il n'en a ny le cœur ny le visage, ny le dedans ny les dehors.

Alexandre à la teſte de ſon armée ne reſſemble point trop mal à ſon pere Jupiter ; mais quand il s'enyvre à ſa table, quand il y tuë l'infortuné Clytus, & qu'enfin revenu de ſon yvreſſe & faiſant ſucceder la lâcheté à la barbarie, il pleure ſon crime, avec autant de foibleſſe, qu'il avoit eû de cruauté en le commettant, il n'eſt pas meſme digne fils de Philippe & Olympias aura bien de la peine à nous faire croire que ce n'eſt pas plûtoſt un vray dragon, qu'un Jupiter traveſti qu'on vit cette nuit-là dans ſon lit.

Il faut à vray dire, eſtre un homme miraculeux, pour ne repreſenter iamais qu'un meſme homme. C'eſt par là que ſe fait diſtinguer le Sage, & ce ſage encore dont les livres des Stoïciens nous font une copie, ſans que le monde en ait iamais vû l'original.

Vous qui avez vû noſtre Heros à la teſte des armées & qui l'avez ſuivy dans le ſecret de ſon cabinet. Vous qui l'avez vû vainqueur & combatant, careſſé & perſecuté de la fortune, luy avez-vous iamais vû deux viſages ? Vous a-t-il iamais

rien fait paroistre, d'où vous pussiez cõclure qu'il eust perdu cette inébranlable fermeté de son cœur: cela s'appelle estre élevé au dessus de ses passions & de la fortune, & voir au dessous de soy les crimes des destins, & les bigearres changemens qui diversifient à tous momens le theâtre du monde par le caprice du sort, une vie aussi occupée & aussi publique que la sienne, sur tout en des commandemens de grandes armées; en combien d'inévitables occasions l'engageoit-elle, de colere, d'inquietude, de vengeance? Colere iuste, inquietude necessaire, vengeance aisée. Colere avez-vous parû, avez-vous semble mesme ozé vouloir paroistre; inquietude avez-vous troublé, ie ne dis pas le repos de son cœur, mais la serenité mesme de son visage? Combien de fois au milieu des alarmes & du choc incertain des combats, a-t-il luy-mesme destiné où devoit porter le foudre de nos armes, avec la mesme tranquilité dont Dieu dispose de son tonnerre quand il le fait éclatter sur nous. Le calme de son esprit est encore plus surprenant dans les actions particulieres d'une vie privée, où

l'ame

l'ame estant moins advertie par la grandeur de l'obiet, & ne donnant rien à la scene, agit par le seul instinct de sa vertu.

Il n'y a personne si ignorant dans le détail de sa vie qui ne sçache cent rencontres imprevuës, où tout portant ce grand homme à un ressentiment tres-violent & tres-juste, tout luy ouvrant des chemins aisez à se satisfaire; non seulement il s'est laissé fléchir à la pitié, en pardonnant comme ayant receu une offense; mais il n'a pas mesme laissé naistre en son cœur l'envie de se vanger. Il ne nous a point parû que ses yeux se fussent apercûs qu'on luy eust fait injure, ils n'avoient garde de nous en rien dire, son cœur les auroit desavoüez, il ne l'avoit pas sentie. Ce n'est pas qu'ils ne l'en ussent advertis; mais l'offense venoit de trop bas, & il estoit trop élevé pour qu'elle pust parvenir jusqu'à luy, ou que mesme il daignast en écouter la nouvelle. Il ne s'est jamais fait une affaire d'une action de clemence. Il n'a point pardonné avec pompe, & comme il n'avoit point ressenty l'injure, il n'a pas mesme voulu qu'on luy sceut gré du pardon. Il se faisoit grace à luy-

meſme, en s'épargnant la violence qu'euſt faite au calme de ſa vertu, je ne ſçay quelle émotion qu'il faut du moins faire paroiſtre, quand on veut ſignaler ſa clemence, & faire remarquer qu'on triomphe d'un juſte courroux.

Il y a peut-eſtre moins d'éclat aux yeux du vulgaire, qui juge du merite du pardon, par l'effort qu'on a ſemblé ſe faire pour le donner; mais il y a bien plus de ſolide courage: & la conſcience qui eſt le vray theâtre des honneſtes gens, luy en applaudit bien plus en ſecret, & en tient un plus grand conte à ſa vertu. Il a reſpecté la gloire de ſa conſtance, & n'a pas voulu qu'on pût croire, qu'elle euſt eſté ébranlée par de ſi foibles aſſauts: tout le monde en ſçait des Hiſtoires qui valent toutes celles de Caton. Aprés tout Caton eſtoit Philoſophe: mais quand je penſe que cet homme froid & inſenſible comme Caton, eſtoit un fameux Capitaine, plus envieilly dans le métier de la guerre que Ceſar: qu'il avoit commencé plus jeune de vingt ans que luy: que ſon enfance meſme eſtoit guerriere, & avoit accoûtumé ſes yeux à voir répãdre le

ſang preſqu'auſſi-toſt qu'ils furent ouvers : que devant que de ſçavoir ce que c'eſtoit que la vie, il avoit appris à ſe familiariſer avec la mort, & l'art de tuër & de vaincre ſous ce grand Prince d'Orange, au ſiege de Bolduc : que dés ces premiers commandemens, il a eſté en Italie ſous un autre Heros un des principaux inſtrumens de ſes exploits ſurprenans & de ſes victoires hazardeuſes, qui ſe ſont attirées l'admiration de toute la terre : que tout le reſte de ſa vie n'a eſté qu'une ſuite non iamais interrompuë de guerre & de combats : que plus il a vieilly, plus ſa gloire militaire s'eſt augmentée : qu'il eſt le terrible vainqueur des Flamans & des Eſpagnols aux Dunes de Dunquerque, & que laiſſant cette ville aſſiegée par le ſeul bruit de ſes armes, & la crainte que ſa valeur y avoit imprimée dans tous les cœurs, il courut de triomphe en triomphe cueillir des lauriers fertiles, d'où naiſſoient de nouveaux Lauriers, & par le gain d'une fameuſe bataille, s'aſſeurer la conqueſte d'une des plus fortes & des plus importantes places de l'Europe ; ſi bien qu'al-

lant au devant de la victoire, & sortant de son camp & de ses retranchemens pour attaquer l'ennemy par une valeur extréme, cet effort de sa hardiesse a passé du depuis pour une loy de souveraine prudence, qui luy a produit d'un mesme coup deux signalées victoires toutes nées de ce sage & brave concert de sa teste avec son cœur. Quand je voy en suite Bergues, Dixmude, Ypres, Oudenarde suivre le destin de Dunquerque, & cent triomphes remportez dans une mesme campagne, dont un seul eust fait la gloire de toute la vie d'un Heros. Combien en falut pour prendre Thebes, & Troye encore par artifice & aprés dix ans. Quand je voy ce conquerant de la Flandre pousser ses victoires avec une viteſſe si precipitée, qu'il ne fut jamais plus vray de dire de Cesar, qu'il prenoit les Villes & les Provinces en chemin faisant, & que ses conquestes n'estoient que des voyages. Aussi nostre grand Heros suivoit-il un digne guide, & il estoit aisé de connoistre par la legereté de sa course, & l'infaillibilité de tous ses succez, qu'il alloit aprés son Soleil, comme par tout

ailleurs il n'a fait que suivre ses mouvemens & ses ordres, & toûiours protesté qu'il devoit à ses lumieres tout l'éclat de sa gloire & du bon-heur qui l'accompagnoit. Quand ie me souviens qu'il a triõphé à Zintzin, & à Enezein de toutes les forces de l'Allemagne, que la terreur qu'imprime par tout le genie victorieux de nostre invincible Monarque, & la reputation d'un Capitaine si grand avoient reünies contre la France & assemblées contre luy : qu'il y a eû tant de conduite & de valeur dans sa victoire, que chacune d'elles separément eust passé pour le plus grand miracle de sa vie, si leur union & leur accord n'avoit eû quelque chose d'infiniment plus rare & plus miraculeux : quand ie me dis encore à moy-mesme, que poursuivant ses Victoires & chassant devant luy les Allemans vaincus, il a si souvent porté ses armes au delà du Rhein, qui a tant fait valoir la reputation de Cesar pour l'avoir passé seulement une fois : que son nom, seul sur tout dans ces derniers années, faisoit la consternation de ses prodigieuses armées d'ennemis, le courage de nos sol-

dats, & un gage assuré pour eux d'un succez infaillible: qu'il a vescu iusqu'au bout dans l'exercice de la guerre, & des plus éclatantes fonctions d'un Capitaine, ce que Cesar n'a pû faire : qu'il est mort enfin plus honorablement que luy dans le sein de la gloire, & mesurant déia des yeux l'estenduë des Victoires, que la sagesse de ses prevoyances, & la constance infatigable de son courage luy alloient immanquablement mettre entre les mains.

Aprés toutes ces remarques qui s'offrent en foule à mon esprit, je ne puis m'empescher que ie ne m'écrie : comment a-t-il donc pû apprendre tant de moderation dans une Ecole si cruelle ? Comment à vaincre ses passions parmy tant de succez qui ne devoient servir qu'à enfler leur orgueil, faire paroistre leur violence glorieuse, rendre leurs emportemens heureux, & couronner iusqu'à leurs crimes. Ciel ! quel homme est donc celuy-cy, & n'estoit-il pas le plus extraordinaire de tous les hommes, puis qu'il a pû ioindre dans un mesme homme deux genies si opposez : aussi Philosophe que Caton, aussi froid aussi insensible : plus vieux Capitaine que

Ceſar, & bien pluſtoſt ſoldat que lui: & nourry dans les deſordres de la guerre, eſtre Caton & Ceſar tout enſemble, & n'avoir qu'un meſme viſage pour tous les deux: porter cet air & ce froid de Philoſophe avec lequel on triomphe de ſes paſſions, iuſques dans le champ de bataille, & ſous cette forme tranquille triompher de ſes ennemis: c'eſt eſtre, ſans le flatter, le plus miraculeux des hõmes, & le plus ſingulier de tous les Heros.

Il faut avoüer qu'il y a une étrange difference, entre ces Heros paſſionnez qui ſont un pur ouvrage de l'ambition & de la fortune: & un Heros qui ne doit ſes ſuccez qu'à ſa conduite, & ne reigle ſa conduite que ſur les ordres qu'il reçoit de ſa raiſon. Ce n'eſt pas que nos Heros paſſionnez n'ayent fait briller quelquefois certain air de moderation affectée & de clemence & de tranquilité: mais cette clemence, cette moderation & cette tranquillité meſme, eſtoient autant de paſſions. Il y en a parmy elles d'eſclaves & de maiſtreſſes, ou pour mieux dire, chacune d'elles a ſes temps & ſes lieux pour commander. L'ambition rei-

gne pour l'ordinaire seule sur le theâtre ; mais c'est un plus grand tyran qui occupe enfin seul, tout l'Empire, & opprime mille petits tyrans qui le partageoient avec luy: elle est plus furieuse que toutes les autres, mais elle a pourtant quelque air de vertu, parce qu'elle est ennemie des crimes honteux & des passions basses & infames. Aprés tout, l'éclat n'en change point la nature, c'est crime pour crime, & passion pour passion. S. Augustin, qui mieux que personne a penetré dans le secret des cœurs, s'est bien aperceu du mystere, & a découvert dans tous les grands de Rome des passions travesties en vertus. La fausse clemence de Cesar, est une veritable passion de gloire. Quand il voit sa vengeance à couvert: il fait un spectacle de ses larmes : *tutumque putavit iam bonus esse socer.* Il pleure la mort de Caton, mais il n'y pleure que la perte de la gloire qu'il eust euë à luy pardonner : son calme mesme est passionné, & sa moderation est une fureur cachée :

On ne peut nier, qu'il n'eust le gouſt fin pour le discernement de la gloire : il sçavoit admirablement, qu'il

n'y a rien de si glorieux que de ioindre la toute-puissance de se vanger, avec la facilité à accorder le pardon, & qu'autant d'ennemis impunis sont autant de Trophées animez, qui font vivre avec eux la reputation du Prince qui les a fait survivre à sa Victoire.

C'est avoir une delicatesse sçavante pour contenter sa passion; mais ce n'est pas là ce qu'on appelle une veritable clemence inspirée par la seule raison, & qui n'a point d'autre interest que celuy de luy plaire.

Aristote nous dit admirablement à son ordinaire, que le veritable magnanime est toûjours paresseux. J'ay toute ma vie aimé cette pensée, parce qu'elle favorise fort mes inclinations, & si je l'oze dire, celle des honnestes gens: mais il l'appuye sur une preuve assez solide, pour n'avoir pas besoin de faveur. Le Magnanime sçait ce qu'il vaut, & combien peu de choses meritent qu'il se remuë pour elles. Ainsi il demeure toûjours dans une inaction qui est une maniere de paresse, à moins qu'on veille décrier ce mot, &

où les autres hommes se tuent à force de courir, où les yeux s'enflamment, où le cœur brûle, où le corps suit le transport de l'esprit, où l'amour, le desir, l'ambition, la vengeance nous agitent comme des forcenez, il ne daigne pas seulement y tourner les yeux. Je voy bien que l'objet a fait ce qu'il a pû pour me toucher; mais la distance estoit trop grande, le coup n'a pas porté assez loin, & son impression n'est pas arrivée jusqu'à moy: vous l'avez faite, mais je ne l'ay pas receuë, elle est demeurée au milieu du chemin.

Plus l'esprit est grand & éclairé, plus l'objet luy paroist petit. La grandeur & la petitesse sont termes relatifs à celuy qui en use. L'Abeille paroist grande à la fourmis, & si celle-cy sçavoit parler, elle traiteroit l'autre de grandeur. Nous serions tous geants aux yeux du Pigmée. Il n'y a de grandeur sans rapport que celle de Dieu. Il est seul grand à tous les yeux, & de quelque élevation qu'on le regarde. Il n'y a nulle petitesse sans comparaison, il se trouvera toûiours quelque autre chose de moindre, à qui ce que vous appellez petit paroistra grand. Une petitesse ab-

ſoluë tõberoit iuſques dans le neant, & le neãt n'eſt pas meſme petit, puis qu'il n'eſt rien. Ayez ſeulement de grands yeux, ouvrez-les dans toute leureſtenduë, & tout ce que vous verrez vous paroiſtra petit.

Les grands eſprits ſont naturellement ardens & enflammez ? ouy, pourveu qu'ils trouvent un obiet qui le merite. Je vous connois trop pour vous aimer fortement, ou pour vous haïr beaucoup. Je ne voy rien en vous qui ſoit digne, ny de ma haïne, ny de ma tendreſſe. Allez, ie ne vous haïray iamais, vous n'en vallez pas la peine: ie ne puis non plus vous aimer. Vous le valez encore moins : ie m'en tiens donc à l'indifference, & mon cœur tout capable qu'il eſt, d'une viſte & longue courſe, manque d'objet qui l'attende au bout de la carriere, & dont les charmes l'animent, demeure ſans mouvement : Un homme qui n'a point d'autre veuë que celle que ſa raiſon luy donne, & qui ordonne à ſes yeux de faire rapport à ſa raiſon de tout ce qu'ils voyent, devant que d'en parler à ſon cœur, eſt veritablement étably dans cette ſage pareſſe.

C'eſt de cette glorieuſe ſource que naiſſoit, ſelon moy, la froide inſenſibilité de noſtre Heros. Tout luy paroiſſoit petit, parce qu'il eſtoit grand. Il eſtoit aſſeurément parvenu à cét eſtat, qui fait dans la penſée d'Horace, toute la felicité d'un Sage, & qui conſiſte à ne plus rien admirer; & c'eſt meſme ce qui fait la plus haute élevation de la generoſité Chrêtienne, dont Saint Cyprien pretend que nous deſcendons lâchement, quand nous pouvons admirer quelque choſe apres avoir connu Dieu.

Ce n'eſt pas qu'il fût ſans mouvement, ce ſeroit eſtre ſans vie; mais ces mouvemens eſtoient celeſtes, & d'accord avec le repos. Les Aſtres tournent inceſſamment ſur nos teſtes; mais la regularité de leurs mouvemens ne ſert qu'à ſignaler leur conſtance au milieu de l'agitation: toûjours mouvement; mais toûjours le meſme, & autour d'un meſme poinct. C'eſt faire triompher leur conſtance de ſon plus grand ennemy, que de faire trouver le repos avec une agitation continuelle, & le mouvement perpetuel avec une ſituatiõ fixe dans le meſme lieu. Point

de tempeſtes, point d'orages, point de remuëmens inégaux. La paix regne parmy les corps celeſtes. *Inferiora fulminant.*

Voila le portraict de noſtre Heros: toûjours dans le mouvement, mais toûjours dans un mouvement calme: toûjours dans une égale diſtance de ſon centre, & ſon centre eſtoit ſa raiſon. Faut-il ſonger à la défenſe? Eſt-ce au commencement du combat! Eſt-ce dans la premiere chaleur de la victoire! Y a-t'il neceſſité d'une ſage & brave retraite, toûjours meſme ſituation d'ame, meſme viſage, meſme cœur, meſme eſprit, par tout meſmes mouvemens, mais par tout mouvemens ne produiſans que lumiere. C'eſt ainſi que les Aſtres remuënt. Tranquille à Valenciennes, comme en ſauvant Arras. La fortune eſt diverſe, mais ſa raiſon ne l'eſt pas, & ſa gloire eſt toûjours la meſme.

Pour en eſtre là, il faut avoir une élevation ſurprenante, & eſtre de ceux dont Tertullien dit, que l'eſprit emporte tout l'homme, & l'enleve avec luy tout entier dans le Ciel. Le corps meſme n'eſt plus icy-bas, ou du moins

l'ame n'eſt plus ſenſible à tout ce qui s'y paſſe. Il ſemble qu'on l'y voye encore, mais il y eſt comme le rayon du Soleil : il tient comme luy à ſa ſource, & participe comme luy à ſa conſtance, & à ſon incorruptibilité. Le rayon ne s'affoiblit point ſur le viſage d'un malade, & la pureté de ſon éclat ne ſe ſoüille point ſur la bouë : il tient au Soleil ſon principe, & cette glorieuſe union, ſert de ſauve-garde à ſa gloire : il eſt inalterable comme luy : il n'eſt pas meſme où on penſe qu'il ſoit, il touche un peu la terre, mais il eſt dans ſa ſource, & ſa veritable demeure eſt dans le lieu de ſon origine, dont il ne ſe ſepare iamais.

Une ame élevée & celeſte eſt toûjours liée à ſa raiſon, & ſa raiſon à la ſource de toutes les lumieres qui luy ſert d'un inviolable azyle. Elle ne ſe ſalit point parmy les ordures de la terre: elle ne change point au milieu de tous ſes changemens : elle n'eſt pas meſme où on la croit eſtre : elle eſt comme le rayon avec ſon principe, & ny l'un ny l'autre ne ſont point où on les voit briller.

La raiſon eſt une portion de la Divinité infuſe dans le corps de l'homme. Il ne faut qu'une étincelle de flamme pour mettre tout un grand corps en feu, & qu'une portion de la Divinité pour diviniſer tout l'homme. Heureux l'homme qui eſt uniquement entre les mains de ſa raiſon! que ſa gloire eſt en ſeureté, & que tout l'eſtat de ſa vie eſt tranquile. Mais où trouver cette regularité d'eſprit, dans un homme élevé au milieu des troubles & des déreglemens de la guerre? Je voy beaucoup de Capitaines obeïs par un nombre infiny de Legions, Vainqueurs & Conquerans de Royaumes & de Provinces, mais ie n'avois point encore vû dans nos Hiſtoires de Heros raiſonnable, dont toute la vie ne fut qu'une perpetuelle obeïſſance à ſa raiſon, & une ſuite de victoires non iamais interrompuës ſur la fortune, & ſur toutes ſes paſſions. Cependant, il faut tout cela pour eſtre comme il eſtoit glorieuſement inſenſible, & conſerver une parfaite égalité d'ame, & de viſage en tous les temps.

Il ne faut plus de paſſion. Car toute paſſion ſe fait ſentir, & ſentir avec alteration,

le dehors meſme en ſouffre: elle prend ſon nom de là. Il ne faut plus de dépendance de la fortune. Car, pour peu qu'elle regne encore ſur voſtre cœur, elle vous fera du moins changer de viſage toutes les fois que l'envie luy en prendra, & nous ſçavons ſes diverſitez. Il faut bien davantage encore, il faut un aſſemblage de toutes les vertus: Car ſi une ſeule vous manque, quand le vice qui luy eſt contraire, viendra vous attaquer: le moins qui vous puiſſe arriver, c'eſt de combattre: & comme vous n'avez pas encore l'habitude de vaincre, l'eſſay eſt penible, & la premiere victoire couſte bien de l'effort & de la violence qui ſe fait toûjours aſſez voir. La tranquillité de l'ame dans ſon triomphe marque une longue accouſtumance à la victoire.

Il faut meſme pour cette égalité d'ame & de viſage, que chacune de ces vertus ſoient parfaites: Car il n'y a que les vertus parfaites qui triomphent ſans combat, & accablent d'abord leur ennemy par le poids de leur grandeur. Or, tout combat fait agitation au dehors. C'eſt la marque d'un extréme affermiſſement

dans

dans le bien que l'impossibilité de sentir mesme les premieres impressions du mal : c'est approcher bien fort de Dieu, dont la saintеté n'est distinguée de la nôtre que par cette naturelle & heureuse impuissance de pecher.

La gloire de nostre Prince m'épouvante, & il me paroist que j'approche de la Fable quand j'ose en dire la verité. Le pur recit qu'on en fait semble outrer ses loüanges : la sincerité de l'Histoire passe les flatteries du Panegyrique ; & il ne nous reste rien à souhaitter pour le comble de sa gloire, sinon que la posterité veüille bien en croire tout ce que nos yeux & la verité mesme nous en disent.

Seneque veut qu'il n'y ait iamais eû de Heros auquel il n'ait fallu pardonner quelque chose, mesme dans le plus haut point de son élevation. On le iustifie aisément en tous ceux qui l'ont precedé. Mais quel est donc le défaut du nostre dont il faille faire grace à ses vertus : c'est là le caractere de sa gloire, dans lequel Seneque établissoit le plus haut poinct du merite des Grands. Il pardonnoit tout, mais il n'a

presque iamais eû besoin qu'on luy pardonnast rien, & on le peut dire sans reserve aucune des dernieres années de sa vie. Trajan, dans l'exaggeration que souffroit de son temps le Panegyrique, est un Prince en qui les Dieux n'ont rien laissé à desirer. Adrien sceut neantmoins bien faire sa censure.

Parlons sans flatter, quelle est donc la vertu qu'on peut dire qui manquoit à nostre Heros dans ses dernieres années? Quelle est la passion qui rendoit sa gloire imparfaite? L'ambition, la colere, la vengeance, l'amour des plaisirs, sont les passions des Heros, la source de tous leurs crimes, & l'obstacle insurmontable à la perfection de leurs vertus. Il suffit de les nommer, pour que tout le monde connoisse, que ce n'est point par là, qu'il a manqué d'estre parfait. Jamais homme a-t'il esté plus ennemy de la Scene, où l'ambition gaste tous les Heros: Connoissoit-il depuis long-temps d'autres plaisirs que ceux que la raison luy faisoit prendre dans l'exercice de son devoir: dans la douceur de l'amitié, qui est la mere & la fille de toutes les vertus: à

faire mille biens aux hommes, & les délivrer autant qu'il pouvoit de leurs maux : c'eſt le plaiſir & la gloire d'un Dieu. Nous l'avons déja iuſtifié ſur la colere & ſur la vengeance, ou pour mieux dire, ce ſeroit luy faire outrage que de vouloir défendre ſa gloire en des choſes où elle a brillé avec un éclat infiny.

Cela eſt encore bien plus vray à l'égard de l'intereſt & du deſir d'accroiſtre ſes richeſſes. Curius eſtoit un grand Homme, & diſt un beau mot quand les Samnites oſerent le tenter par l'éclat de l'or : mais apres tout, un homme qu'on tente, n'a qu'une vertu ſuſpecte; & Ceſar ne pût ſouffrir que celle de ſa femme n'allaſt que iuſques-là. Demetrius s'offença de la petiteſſe de la ſomme avec laquelle on entreprenoit de le corrompre. Il devoit du moins, dit-il, m'éprouver par l'offre de tout ſon empire : Je ſuis aſſeuré qu'il n'y avoit perſonne dans toute l'Europe Chreſtienne, qui ſe voulut hazarder à ſeduire la fidelité de noſtre Heros par l'offre de tout l'or du monde. C'eſtoit bien là qu'il n'euſt pas meſme ſenty l'at-

taque, & on ſçavoit trop bien par tout que ſa modeſtie ne luy permettoit de mépriſer rien que l'argent & l'intereſt: S'il euſt pû haïr quelque choſe, c'euſt eſté la fortune & ſes preſens : il n'y avoit rien de ſi difficile que ſa raiſon ne pût obtenir de ſon courage quand elle luy commandoit, horſmis de s'abaiſſer à faire quelque ſupplication à la Fortune. Pour celuy-là, ie doute preſque qu'il l'eût pû, mais heureuſement pour luy, il ne couroit nul hazard d'eſtre dans cét embarras. Le vray courage & la droite raiſon n'importunent jamais leurs amis pour les obliger de preſenter en leur nom des requeſtes à la Fortune : Ainſi il n'avoit rien à craindre de leur coſté ; & pour parler plus correctement, c'eſtoit uniquement ſa raiſon qui affermiſſoit ſon courage, qui le rendoit quelquefois peu traitable à la Fortune, & qui du plus doux & du plus modeſte des hommes ſembloit, à ſon égard en faire le plus fier.

Ce n'eſt pas qu'il l'inſultaſt d'une maniere fanfaronne, comme certains faux Braves, qui cherchent par là à ſe faire valoir, Mais comme il n'avoit rien à

démesler avec elle, il alloit sa route, & la laissoit à l'écart. On crieroit, ô miracle ! si ie parlois d'un autre que de luy; & ce seroit consommer son Eloge, que d'asseurer que dans la facilité où le mettoient ses grands emplois, & la tendre & solide estime de son Prince, d'obtenir tout de la Fortune, il ne luy a jamais rien demandé. Seneque ne voit rien de plus beau : J'ose neantmoins dire, que ce n'étoit pas méme presque vertu chez lui.

Tout ce qu'il voyoit dans l'empire de la Fortune estoit au dessous de luy, & son cœur ne sçavoit pas descendre, si ce n'estoit pour le secours des mal-heureux. Il avoit beau ouvrir de grands yeux, apres avoir bien consideré tout cét amas éclatant de pompeuses bagatelles dont elle nous éblouït, il en revenoit à se dire : Je ne pensois pas qu'il y eust tant de choses dont ie n'eusse nulle envie, ny nul besoin.

Les autres quelquesfois resistent, mais il ne trouvoit pas à qui. Il falloit à la Fortune plus de charmes pour donner quelque exercice à sa vertu : Que voulez-vous ? Il ne voyoit rien chez elle qui le pût accommoder. Richesses &

vains titres. Car, voila où aboutit tout le domaine de la fortune ; & cela n'eſtoit pas de ſon gouſt : il ſuivoit celuy de ſa raiſon, & la raiſon n'a de gouſt que pour la vraye gloire & la veritable vertu. A quoy luy euſt ſervy de s'attacher à la dépendance de la fortune, qui n'avoit rien qui luy fût propre, & qui s'eſt iamais aviſé de ſe rendre eſclave de gayeté de cœur ?

La Fortune n'a pas les mains ſi longues que l'on penſe : elle ne ſe ſaiſit que de ceux qui s'approchent d'elle, & que l'intereſt des richeſſes ou de la gloire lie à ſon Char, devant qu'elle ait ſongé à leur faire porter ſes fers. Les paſſions luy ſervent de chaiſnes ; Rompez ces liens, & vous affranchiſſez tous les cœurs : Cependant elle eſt la Reine du Monde, parce que l'or dont elle eſt Maiſtreſſe, a eſté dans tous les Siecles, auſſi-bien que dans celuy de Tertullien, le Maiſtre de l'Univers. Voila l'ordre ſur lequel eſt fondé cette tyrannie ; la gloire & les plaiſirs ſont le charme univerſel de tous les cœurs, & la ſource de toutes les paſſions qui les enflamment : l'or eſt l'inſtru-

ment general de tous les plaisirs, & de tous ces vains honneurs pour lesquels nos passions soûpirent: la Fortune enfin regne sur l'or, & le distribuë souverainement selon son caprice. Ainsi nos cœurs enchaisnez par nos passions, & forcez par l'amour de la gloire & des plaisirs qui les entraisne vers elle, accourent en gueux à la Fortune, luy tendent honteusement les mains pour en recevoir de cét heureux métal, qui seul peut soulager leurs desirs & leurs peines, & s'offrent en échange à toutes sortes d'esclavages; & grace à l'infidelité de nos passions, qui trahissent le cœur qui les a fait naistre; grace à l'or son premier ministre, qui seduit nos passiõs, & les sçait toûjours mettre dans son party; la Fortune s'est fondée un empire éternel sur tous les hommes, & dans l'impieté de nostre Siecle, on peut presque dire que c'est l'unique Divinité qui ait de vrais Adorateurs en terre.

Dieu a ses Autels dans nos Temples, mais ie ne sçache qu'elle qui ait des Autels dans tous les cœurs, nos passions luy servent de Prestres, & la conscience, la pudeur, les vertus sont

les victimes qui luy sont sacrifiées tous les jours.

Le cœur de nostre Heros parmy cette idolatrie est demeuré ferme dans son devoir : Les vertus ont trouvé chez luy leur azyle ; & loin de les immoler à cette infame par le ministere des passions, il luy a interdit tout commerce avec luy, & se fut plûtost resolu au plus cruel martyre, qu'à rendre le moindre hommage à cette honteuse Divinité.

Le Ciel a travaillé pour sa propre gloire en donnant à ce grand Homme un cœur de cette trempe, afin de nous convaincre qu'il n'y a que nos laschetez qui nous assujettissent à la Fortune, qui n'est apres tout qu'un vain fantôme composé des exhalaisons ardentes qui sortent de nos cœurs ; c'est à dire, des soûpirs enflammez que nos passions en tirent, & qui luy forment au dessus de nous un corps chimerique, que nous sommes assez fols pour adorer ensuite, & pour encenser l'ouvrage de nos crimes.

Il y alloit de l'interest du Ciel, qu'il y eust du moins un Homme en nostre Siecle, qui luy servit ou d'exemple, ou de reproche.

reproche. Rien n'eſt plus élevé qu'un Homme au deſſus de cette Reine du Monde. L'Univers cede à ſon pouvoir, & moy ſeul, ie ſuis libre : toute la terre gemiſt ſous ſes fers, il n'y a de liberté que dans mon cœur. Quelle élevation, grand Dieu ! la Fortune eſt dans ſon Ciel, & regne de là ſur tous les hommes : & moy, ie ſuis infiniment au deſſus de la Fortune : Je refuſe ſes faveurs, ie neglige ſes careſſes ; & bien loin de la regarder comme la Reine du Monde, ie la croy meſme indigne d'eſtre au ſervice des honneſtes gens.

Voila ce qui s'appelle un vray Magnanime, qui a un grand cœur, de bons yeux, point de paſſions, & une ſoûmiſſion parfaite à ſa raiſon. Un homme en cét eſtat ſemble n'avoir plus beſoin meſme de vertu, pour triompher de la Fortune. Le mépris qu'il a pour elle, eſt une neceſſité pour luy, & la vertu eſt un choix. Il ne s'en peut rien imputer, la nature fait en luy tout le reſte ſans luy. La verité eſt que cela paroiſſoit ainſi dans ce grand Homme ; certaine repugnance naturelle à flatter la Fortune, incompatibilité avec

les soins interessez, insensibilité pour ses caresses & pour ses disgraces. Et comment eut-il fait autrement ? Un homme qui ne void que par sa raison, qui n'a point de passions qui luy troublent la veuë. Par où voulez-vous que la Fortune luy paroisse aimable ? Que peut-il en attendre ? Car enfin, elle n'est ny belle ny puissante en elle-mesme ; or il l'a voit telle qu'elle est, & s'il n'y voit ny charmes, ny interest qui l'engage, s'il n'y remarque que foiblesse, folie, & aversion opiniastre pour le merite ; le cœur suit-il pas necessairement les yeux, & la connoissance de son iniustice & de ses bassesses, peut-elle ne luy en pas inspirer du mépris ! Il semble qu'on ne luy en doit point sçavoir de gré ; il resistoit à ses passions sans peine, il vainquoit la Fortune sans effort, & de là naissoit cette égalité de son visage. Son cœur n'en sentoit pas mesme les premieres attaques, pourquoy son visage auroit-il changé.

Tous les hommes devroient estre ainsi, ce semble : Car il ne faut estre que raisonnable pour cela. Cependant, ie meurs de peur d'en trop dire : Car, enfin, où

trouver un homme qui aille là ? La toute-puissance mesme de la grace victorieuse des Chrestiens, va pour tout son chef-d'œuvre à fortifier nos cœurs, à fournir des armes à la raison pour combattre nos passions avec succés; mais elle ne l'établit iamais dans un calme tranquille : jamais victoire complette, jamais solide & seure paix : on nous la promet dans le Ciel, mais on ne nous la fait iamais gouster en terre. Saint Augustin fait de cette verité un des premiers principes de sa Theologie, & l'experience & les sens paroissent sur cét article parfaitement d'accord avec Saint Augustin. Je vais donc trop loin, ce semble, mais c'est mon sujet qui m'emporte, & ie ne fais que suivre la verité, qui marche devant moy : Je sens bien mesme que je manque de courage, & que ie la suy avec trop de timidité. Car, enfin, elle m'effraye, & j'éprouve aujourd'huy ce que m'apprend Aristote, que la verité manque souvent de vray-semblance, & que le faux en a plus que le vray. La Fable a-t-elle jamais imaginé rien de moins vray-semblable, pour embellir ses

Heros, qu'en voulant en faire des hommes qui ne sentissent pas mesme les premiers mouvemens des passions : elle ne l'a mesme iamais osé. Cependant, comment veut-on donc que je fasse ? J'en juge par mon esprit, & par mes yeux.

Vous qui l'avez connu, vous a-t-il pas toûjours paru inaccessible aux passions ? Vous estes-vous jamais apperceu qu'elles s'emparassent de son visage ? Remarquoit-on par ses yeux qu'elles fussent entrées dans son cœur ? Observoit-on quelque déreglement dans toutes ses manieres, quelque agitation dans son corps ? Echapoit-il à sa langue quelque chose contre les ordres de la raison ? Où veut-on donc que je le trouve ce premier mouvement de la passion, qui ne paroist en aucuns lieux. L'iray-je chercher dans son cœur ? Par où connoist-on donc les cœurs que par les dehors, qui en sont les interpretes ? N'a-t-on pas mesme observé que dans les temps, où la passion sembloit devoir paroistre, la raison plus qu'à l'ordinaire se rendoit chez luy maistresse de tous les dehors : ce n'estoit point pour se saisir des avenuës, &

fermer les chemins de son cœur à l'ennemy, à la maniere pretenduë de Socrate. Car, c'eust esté s'y prendre apres coup, & quand le cœur a receu les premiers advis, il ne sert plus de rien de boucher les passages, les sens ne peuvent que cela; & d'ailleurs, sa raison estoit trop asseurée de l'obeïssance que luy rendoit son cœur : mais il semble qu'elle prenoit plaisir par là, à nous convaincre de l'étenduë de son empire, & à nous faire voir qu'elle regnoit dans ses yeux & sur son visage, aussi-bien que dans son cœur, & sur ses passions : jusques-là, que par sa froideur extraordinaire, on jugeoit qu'il luy estoit arrivé quelque avanture, qui feroit qu'un autre paroistroit enflammé.

Heros miraculeux ! je ne fais presque que commencer vostre Eloge ; & à peine suis-je entré dans le cours infiny de vos loüanges : cependant dés le premier abord, quel me paroissez-vous ? Tout ce que peut la raison la plus parfaite dans l'homme, quand elle est seule, c'est de faire inutilement la guerre à ses passions, ou plûtost de soûpirer vainement

ſous leurs chaiſnes : tout ce que luy peut donner la grace conquerante du Chriſtianiſme, c'eſt de la faire vaincre apres bien des efforts, mais iamais de parfait triomphe : il reſte toûiours de la revolte & des ennemis. Le Dieu Createur de nos cœurs, & qui par là, comme Saint Auguſtin ſçait ſi bien dire, doit avoir ſur eux une toute-puiſſance ſans bornes, ne pouſſe iamais plus loin icy-bas, ny ſon pouvoir ny nos conqueſtes. Quel eſtiez-vous donc ? & de quel ſecours releviez-vous vos forces, vous dont toute la vie n'a iamais paru à nos yeux qu'un glorieux enchaiſnement de victoires tranquilles, & de triomphes pacifiques ſur la fortune & ſur vos paſſions ! la défaite vous en eſtoit ſi aiſée, qu'il ne paroiſſoit pas meſme qu'elle euſt eſté precedée d'un combat. Il y en a d'autres qui vainquent, mais c'eſt avec violence & aux dépens du repos de leur cœur : le bruit que font leurs armes, & l'impetuoſité avec laquelle ils attaquent leurs ennemis, en meſme temps qu'elle donne éclat à leur victoire, fait remarquer leur foibleſſe, & qu'un homme qui ne peut vaincre qu'avec pei-

ne, eſt toûiours en danger d'eſtre vaincu. Mais tout eſt calme chez vous : iuſqu'à la guerre meſme eſt pacifique, & n'a rien qui la diſtingue de la paix, que l'honneur de la victoire. Vous vainquez vos paſſions d'une maniere ſi parfaite, que non ſeulement elles meurent des coups que vous leur donnez, mais qu'il ſemble meſme qu'elles ne ſoient iamais nées. Tuées devant le combat : cela s'appelle, ſi épouvantées de la grandeur de voſtre vertu, ſi accablées du joug que leur impoſoit voſtre raiſon, que bien loin de prendre les armes, elles n'oſent pas meſme ſe monſtrer : la peur prévient l'épée, & les tuë devant le coup.

L'inſenſibilité ſtoïque qui ne fut iamais iuſqu'icy que dans leur Sage fabuleux, eſt une realité chez vous. Vainqueur ſans combat, renonçant au plaiſir, & à l'intereſt ſans peine. Ce n'eſt plus ce qui s'appelle vertu. Dieu n'eſt pas vertueux. Qui dit vertu, dit effort vigoureux : rien ne couſte à Dieu, parce que rien ne luy reſiſte ; il eſt non ſeulement plus fort que tous ſes ennemis enſemble, mais hors de l'atteinte de leurs coups. L'hom-

me eſt entré dans ce caractere. Dites, comme Dieu triomphe de tous les vices, en ſuivant doucement les loix que ſa Sageſſe luy preſcrit, & vous exprimerez la maniere dont ce grand Prince a vaincu toutes les foibleſſes humaines, en rendant pendant tout le cours de ſa belle vie, une obeïſſance tranquille à ſa raiſon.

Je m'égare, apres tout, & ce calme miraculeux m'abuſe. Car, enfin, il eſtoit homme, & les Livres ſacrez m'apprennent que la vie de l'homme eſt une guerre perpetuelle, & que la concupiſcence, c'eſt à dire dans leur langage, la ſource neceſſaire de toutes nos paſſions, eſt un ennemy irreconciliable de noſtre raiſon, qui naiſt avec nous, & qui ne meurt qu'avec nous. Cette augmentation meſme de froideur, & de ſerieux qu'on remarquoit ſur ſon viſage dans les occaſions où les autres hommes ſentent le trouble des paſſions, faiſoit aſſez voir par cette extraordinaire application de l'ame, qu'il ſe paſſoit quelque choſe de particulier chez elle, qui rendoit ſa raiſon plus attentive à la conſervation de ſes droits, & obligeoit ſa vertu à ſe tenir ſous les armes.

Apres tout, c'eſt augmenter ſa gloire, & relever la puiſſance de ſa raiſon, que de dire, qu'elle avoit à la verité des ennemis, mais qu'elle en triomphoit ſi pleinement, qu'ils n'avoient pas le mouvement libre, & qu'elle les enchaiſnoit dans le cœur meſme où ils eſtoient nez. C'eſt devoir à ſa vertu ce que les Anges doivent à leur nature. Il y a plus de felicité dans l'un, il paroiſt plus de courage dans l'autre, & Seneque en fait un Eloge à ſon Sage, où il l'oſe preferer à ſes Dieux. *Quantò glorioſius habere imbecillitatem hominis, & ſecuritatem Dei.*

Il eſt homme, il eſt vray, il en a la foibleſſe, mais il a en meſme temps l'apparence & les manieres d'un Dieu. Il combat, ce que Dieu ne fait point, mais on ne s'apperçoit de ſes combats, que par l'éclat que font ſes victoires. C'eſt faire une glorieuſe alliance, que de joindre la neceſſité du combat avec l'infaillibilité du triomphe, & une guerre toûjours heureuſe vaut bien la plus douce paix.

Diſons encore, car enfin, pourquoy ſupprimer ce qui ne ſert qu'à embellir noſtre Eloge, tous les hommes ſont hom-

mes : mais les grands hommes le ſont encore plus que nous. La force de leur eſprit, & la vigueur de leur courage ſemblent leur devoir ſervir d'un grand ſecours : Mais le temperament d'un Heros ne fut iamais ny le froid ny la pituite. Il faut à un grand cœur un ſang noble, vif & animé; une bile active & brillante, un feu pur, & toûjours en mouvement : tout cela, c'eſt dire, de redoutables ennemis. Le mal-heur de l'homme eſt tel, que toutes les forces naturelles qu'il tire du temperament, ſont comme celles du phrenetique; c'eſt la fiévre qui les donne, & elles ne produiſent que la fureur & la mort : elles ne portent qu'à des revoltes criminelles, à des efforts contre la raiſon, & ne ſervent enfin qu'à établir la tyrannie des paſſions.

Quand je voy noſtre jeune Heros incõpâtible, ce ſemble, avec le repos dés ſes tendres années, courir ardemment les armes à la main à la pourſuite de la gloire, l'aller chercher iuſques hors de la France à l'âge de treize ans, faire ſes premieres connoiſſances avec elle au fameux ſiege de Bois-le-Duc aux dépens

de son sang, & en recevoir pour premieres faveurs une grande & dangereuse blessseure : Quand ie l'apperçois dans la suite si opiniastrement amoureux d'elle, que par tout où elle semble paroistre, il ne l'abandonne pas d'un pas, comptant le nombre de ses années par celuy de ses Campagnes, que comme un Amant emporté par la rapidité de son feu, il la suit de Hollande en Italie, d'Italie en Allemagne, d'Allemagne en Espagne, en Flandres, en Hollande, & laisse en tous lieux par ses entrepriſes hardies, par ses playes honorables, & par ses infatigables travaux, des marques illustres de son amour pour elle, ie reconnois dans ces premieres inclinations de son cœur, & dans ces essais de ses armes, le vray naturel d'un Heros.

J'y voy la jeunesse inquiete d'un Alexandre : mais tout ce que j'y voy d'ardeur pour la gloire me fait trébler pour sa raison : Il commence comme Alexandre, ne dois-je pas craindre qu'il ne finisse comme luy. La chaleur & la lumiere semblent d'accord icy-bas, par tout ailleurs que dans l'homme ; mais ils se font la

guerre chez nous. Trop d'ardeur & de feu ne s'accordent gueres avec la lumiere. Alexandre brûloit dés sa naissance, aussi n'avoit-il plus ny lumiere ny raison long-temps devant que de mourir.

C'est un double miracle que de voir la raison d'un Heros maistresse des mouvemens de son ame. Tout est heroïque chez luy ; amour, desir, ambition, vengeance, colere : il aime, il hait, il desire, il se fasche, il se vange en Heros. L'amour des femmes dans le cœur d'Hercule, l'ardeur pour la gloire, le desir de la vengeance tiennent autant du Heros, que le penchant qu'il a, à ne point souffrir l'injustice ; & afin que sa raison triomphast de toutes ces passions illegitimes, il eust fallu qu'Hercule, raisonnable, vainquit en son propre cœur cent Hercules passionnez & furieux. Hercule amant, Hercule emporté de colere, Hercule enflammé d'un noir desir de vengeance. Il n'y a qu'une raison dans chaque homme, elle n'y peut donc faire qu'un Heros raisonnable : il y a mille passions dans un mesme cœur, & cha-

cune d'elle a son feu, sa maniere & son genie pour former un Heros de son caractere. Un Heros amoureux & tendre, n'est pas un Heros fier & brusque comme celuy que la bile noire, & la vengeance ont enflamé: Cela s'appelle qu'autant de passions dans un mesme homme, y peuvent faire autant de Heros passionnez : j'ay peine à croire que la raison y puisse introduire le sien parmy tant de contraires. Mais, enfin, ce Heros raisonnable & tranquille, comment voulez-vous que seul il se défende contre tant de Heros ennemis !

Ne subtilisons point, comme dans tout hõme il y a du moins deux hommes, dans chaque Heros il y a tout au moins deux Heros: mais le Heros passionné l'emportera toûjours sur le Heros raisonnable. Le duel est trop inégal. Car enfin, si nous en croyons l'experience & le jugement mesme de nos yeux, ce Heros raisonnant & tranquille, à moins la force d'un Heros, que celuy que la passion soûtient, & que son ardeur enflamme ; & la raison mesme, si elle avoit a prononcer qui des deux luy paroistroit devoir plustost vain-

cre, avoüeroit contre ſes propres intereſts, qu'un Heros froid, & qui n'a que ſa raiſon pour appuy & pour guide, ne va pas ſi viſte au combat, n'a point l'air brillant d'un vainqueur, & ne marche point en pas de Conquerant, comme celuy dont la paſſion éclate dans les yeux, éleve la voix, embraze tout le corps, & fait paroiſtre, ce ſemble, dans tous les mouvemens, & toutes les agitations de ſon ame, autant de preſages aſſurez de Victoire. Un Ceſar renverſera cent Catons. Ce n'eſt pas que le cœur de celuy-cy ne vaille du moins celuy de l'autre: mais celuy-cy ſçait vaincre, & l'autre ne ſçait que mourir. La raiſon combat dans l'un, & la paſſion pour l'autre. Vous en ſçavez le ſuccez.

Pouſſons l'affaire encore plus loin; tout ce que la raiſon fait en faveur d'un homme, n'eſt point ce qui le fait Heros. Qui dit Heros, dit un homme au deſſus des hommes: or qui obeït à ſa raiſon n'eſt qu'homme, & c'eſt par là proprement qu'il eſt homme. Il faut de l'enthouſiaſme au Prophete, du genie au Poëte, du ſurhumain aux Heros. Tout

cela n'eſt plus raiſon. Les Heros meſmes de l'Eſcriture n'ont pû eſtre raiſonnables, & Heros. Les Sanſons ont rompu manifeſtement avec la raiſon. David a eû cent querelles fâcheuſes avec elle. Jephté n'ajuſtera iamais la temerité de ſon veu, à la ſageſſe de ſes conſeils. Joſué commande au Soleil; ce n'eſt pas la raiſon qui luy donne cette audace. Dieu s'en meſle en celuy-cy par des voyes extraordinaires, auſſi bien que dans Moïſe; mais la raiſon ne s'en meſle pas.

La colonne de feu guide Moïſe la nuit : la voix de Dieu & ſon inſtinct luy inſpirent toutes ſes entrepriſes; mais preſque dans toutes ſes avantures la raiſon n'eſt point de ſon conſeil. J'en dirois quaſi autant de nos Heros Chreſtiens. Les Conſtantins, les Theodoſes, les Charlemagnes, grands hommes aſſurement; mais fort ſouvent broüillez avec le bon ſens, & avec la raiſon. Dieu en fait des Heros, mais en les faiſant plus qu'hommes, il ſemble qu'il y ait neceſſité, qu'ils n'obeïſſent plus à leur raiſon.

Cela eſt bien plus vray dãs nos Heros de la Fable, & de l'Hiſtoire Payenne. La paſ-

ſon qui a je ne ſcais quelle violence, qui ſemble quelquefois, aux yeux du vulgaire, porter un homme au deſſus de la nature, parce qu'elle le porte contre elle, & que tout ce qui va par delà, il croit qu'il va au deſſus, a donné une fauſſe élevation à ſes Heros imaginaires, & leur a tenu lieu d'un principe ſur-humain. On les a crû eſtre animez de quelque Divinité ſecrette, parce qu'on ne les a jamais veûs d'un ſens raſſis, & qu'ils ont eû des extravagances heureuſes, que la fortune, folle comme elle eſt, a favoriſées, par ſympathie qu'elle a avec les fols. Grace à la paſſion, il y a eû des Heros dans le monde : l'amour a fait tous ceux de la fable, & du theâtre : l'ambition tous ceux de l'hiſtoire. Raiſon. Il ne me paroiſt point devant l'inimitable Turenne, que ſeule tu en euſſe jamais fait. Il ſemble meſme que tu n'en pouvois faire : & n'eſtoit-ce pas toy, qui nous prouvois tout à l'heure toy-meſme, que puis qu'il falloit eſtre plus qu'homme pour eſtre Heros, il y avoit une neceſſité indiſpenſable de faire quelque choſe de plus, que d'obeïr à ſa raiſon! Qu'a donc fait noſtre grand

grand Prince, & n'eſt-il pas Heros ? ou ſa vie eſt-elle autre choſe qu'une pure & ſoûmiſe obeïſſance à raiſon ! Raiſon que ton pouvoir eſt grand, & que tes effets ſont d'autant plus miraculeux, qu'ils ſe font naturellement, ſans violence, ſans prodige, ſans miracle. Il eſt vray que d'obeïr à ſa raiſon, ce n'eſt proprement qu'eſtre homme, mais c'eſt eſtre homme parfait. Que cet homme parfait eſt rare : qu'il eſt élevé au deſſus des autres hommes, quand ſa raiſon l'éleve au deſſus de la fortune, & de ſes paſſions, & s'il ne faut enfin que cela pour l'eſtre, qu'il eſt veritablement Heros.

J'oſe dire qu'un Heros d'enthouſiaſme & de miracle eſt moins au deſſus des autres hommes (car il s'en trouve pluſieurs dans ce meſme rang) Mais un Heros, pur ouvrage de la raiſon, un Heros qui ne ſoit purement qu'homme, eſt, ſelon moy, plus que tous les autres Heros, au deſſus de tous les hommes ; parce que, quand à moy, parmy tous ceux qui ne ſont plus, je n'en ay jamais connu qu'un. Je ſcais la definition commune, qui veut que nous ſoyons tous raiſonnables ; mais ſi

pour estre raisonnable, il faut toûjours obeïr à sa raison (car l'essence ne se perd point) qu'il y a donc eû jusques icy peu d'hommes qui fussent veritablement hommes. J'ay beau regarder dans tous les siecles, je n'en trouve parmy les morts, que nostre illustre mort, & si j'avois les manieres hardies du Philosophe Cynique, je croy que i'aurois cherché, comme luy, un homme parmy les hommes, & qu'à moins que d'avoir vêcu dans nostre siecle, ie n'en aurois point trouvé.

Le peuple ne peut monter iusques-là, & demeure au dessous de l'homme : les grands pensent estre au dessus, & voyent tant d'hommes sous eux, qu'ils croyent que ce seroit descendre, que de se resoudre à estre hommes : ainsi l'homme demeure au milieu, abandonné des uns, & des autres. Le vulgaire n'y peut atteindre, & le Herosauroit hõte de s'abaisser jusqu'à luy. Cependant nous sommes assez bons pour croire le monde peuplé d'hommes. Sondons-nous un peu nous-mesmes, & commençons à en iuger par nous. Si la multitude des animaux qui l'habitent,

n'empeſche pas une foreſt de paſſer pour une ſolitude deſerte, en verité nos plus grandes villes, avec cette foule d'habitans, ſont un vaſte & affreux deſert.

Le peuple me fait pitié, il eſt beſte de bonne foy : la pluſpart le ſentent bien, il ne tient pas à eux qu'ils ne ſoient hommes. Mais nos faux Heros ſont de ces vrais animaux Aëriens, dont parle ſaint Auguſtin, qui ſont placez au deſſus de nous ; l'ambition les éleve, mais ils ſont moins ſages & moins hommes que nous : la paſſion croiſt avec la fortune, & plus elle augmente, plus elle affoiblit la raiſon. Leur corps, comme celuy de ces animaux merveilleux, eſt d'une matiere ſubtile, un tiſſu de vent, un extrait de feu & de bile : ils penetrent par tout, mais ils n'arreſtent en aucun lieu : leurs mouvements ſont viſtes, mais ils n'ont ny meſures ny bornes. Ce n'eſt point par envie d'avancer qu'ils courent toûiours, mais par impoſſibilité de faire ferme. C'eſt foibleſſe, & non pas activité. La vanité eſt leur élement, l'agitation leur vie, & la legereté leur forme.

Diſons mieux, hommes ſans raiſon,

animaux au visage d'homme, monstres sans nature certaine, n'ayant ny teste ny cœur, fiers sans courage, delicats sans discernement, sujets à cent tyrans que lâchement ils adorent, & n'ayant de vigueur pour se defendre, que contre leur legitime Maistre, c'est à dire contre la raison. Ennemis, enfin, & meurtriers des hommes, parce qu'ils sentent bien qu'ils ne sont pas hommes. Alexandre en estoit là il s'appercût bien qu'il n'estoit pas homme, c'est pour cela qu'il vouloit estre Dieu; mais la courageuse liberté de parler, & la mort cruelle du brave Calisthene, firent assez voir ce qu'il estoit.

Voila ce que sont nos Heros ordinaires, qui doivent ce nom à la vehemence de leurs passions. Plus ils sont Heros, moins ils sont hommes; & ce malheur me paroist d'autant plus necessaire, que l'origine en est dans leur temperament. Je tremble, pour moy, quand ie considere nostre jeune Heros avec ce temperament inquiet, & dont l'ardeur paroist dés son enfance dans ses mouvemens & ses courses aprés la gloire: Ciel! que de combats à l'advenir! que d'ennemis!

que de passions ! A treize ans la paix luy est insupportable, il previent les empressements d'Alexandre, il est Capitaine devant que Cesar fust soldat : il a eû part à cent Victoires devant que celuy-cy eût les armes à la main. Attendons-nous de luy qu'il devienne naturellement trâquile. N'obscurcissons point sa gloire. Cette égalité, ce calme merveilleux, cette fermeté inebranlable qui nous a parû depuis, ce froid dans l'ardeur des combats, & dans les temps où la passion met tout en flâme, ne sont point un effet du temperament, mais un miracle de la raison. Des inclinations guerrieres dés le berceau : cinquante ans continuels de guerre sans intervalle & sans en estre lassé : tant de blessures, tant de combats, tant d'entrepriſes hardies, montrent assez un temperament de feu, & capable de passions vives & enflammées. Mais on ne ne les remarquoit pas ! mais c'est qu'il les avoit vaincuës de bonne heure, mais c'est que sa raison avoit bien sceu conserver sa victoire, & se maintenir dans ses droits : plus sa Victoire a esté pleine, plus elle a coûsté d'effort. Qui sçait

bien pouſſer ſa conqueſte, ioüit d'une profonde paix. Nous en iugeons mal nous autres hommes ordinaires: Quand nous voyons une ame fort tranquille, nous nous laiſſons abuſer à ce calme preſent, & nous ne penſons pas qu'elle ait iamais connu la guerre, & moy ie ſuis convaincu, que plus le calme eſt grand: plus a-t-il couſté d'efforts, & de peines ſecrettes, ſur tout à une ame heroïque. Les quarante ans de la paix d'Auguſte s'achepterent avec le ſang de preſque tout l'Univers. Un Heros tranquille eſt l'ouvrage de mille combats. Un fameux Capitaine ſans paſſions a plus vaincu d'ennemis dans ſon cœur, que dans tous les champs de batailles. La rareté de ce miracle en fait aſſez voir le prix, & un vieil Conquerant, & parfait Stoïque, eſt de tous les ſpectacles le plus ſingulier & le plus miraculeux. Ne me demandez point comment cela ſe peut faire, il ſuffit que noſtre grand Prince l'a fait: nous en avons l'experience de nos yeux, il doit à ſa ſeule raiſon ce fond inépuiſable de gloire: Car il n'y avoit qu'elle qui le puſt établir dans cette in-

ébranlable fermeté. Tout ce qui eſt violent ou extraordinaire n'a point cette conſtance dans ſes effets. Un Heros d'enthouſiaſme, comme Sanſom, eſt un petit Dieu pendant que le miracle dure, mais il eſt pis qu'une beſte dans le ſein de Dalila. L'extraordinaire ne dure pas. Ne parlons point des Heros ſacrez.

Nos Heros de l'Hiſtoire Profane, ont bien encore un principe plus neceſſaire d'inégalitez & d'irregularité dans leur vie. Ils ont quelque choſe d'éclatãt quand ils ſont animez de l'amour de la gloire; car cette paſſion a un beau maſque, & quelque apparence de vertu, mais qu'ils ſont horribles quand ils ſont poſſedez des autres paſſions, ce qui arrive toſt ou tard. Car, enfin, toute paſſion eſt violente, & toute violence fatigue, & a beſoin de ſe relaſcher.

L'ambition, à vray dire, accable tous ceux que nous appellons de grands hommes, à force de les tenir inceſſamment ſur le theâtre, la Scene les épuiſe, & ils ne ſçavent plus que faire pour s'attirer toûjours l'attention des regardants Le maſque eſt une contrainte quand on le porte long-temps. Ils ſont donc ſi las

de servir éternellement de spectacle, que d'abord qu'ils peuvent échaper au public, ils ne pensent qu'à se venger de ces vertus de monstre & de parade, qui leur ont tant coûté. L'affaire est-elle secrette ? Ils recompensent les passions voluptueuses de toutes les pertes que l'ambition leur a fait souffrir : ils donnent au plaisir tout ce qu'ils peuvent dérober au theâtre, sans interesser leur gloire.

Tout homme que la passion gouverne en est reduit là. Il a differentes passions, & chacune d'elles a ses lieux & ses emplois, où tour à tour elles se succedent & diversifient si fort sa conduite & ses manieres, qu'à peine peut on croire que le mesme homme puisse soustenir des personnages si oppoſez. C'est toûjours passion pour passion, mais les passions qui aiment la Scene, ont un air infiniment contraire à celuy des passions, qui aiment le secret. L'ambition regne sur le theâtre, & commande un faux courage, le plaisir prévaut dans le particulier, & cherche les delices, & le crime, pourveu qu'il soit secret. Toutes vertus Comediennes qu'ils quittent à la fin de la Piece, avec la pompe des habits. Tout le

le fin de la gloire va à estre bon Acteur. Il fait bien quand il joüe, mais il joüe un personnage faux, & ne le fera pas long-temps. Nostre grand Prince qui devoit tout à sa raison, ne vouloit plaire qu'à elle. Or qui ne veut plaire qu'à sa raison ne monte jamais sur le Theâtre, ou pour mieux dire sa raison luy sert de Theâtre par tout. Seneque ne connoissoit point d'homme qui eust voulu vivre sa porte toûjours ouverte : il n'avoit pas vû nostre Heros. Il eust esté avantageux à sa gloire, qu'on eut pû ouvrir iusques aux cœurs. Qu'avoit-il à cacher ? Avoit-il des passions de secret & des passions dont il fit sa gloire. Il alloit toûiours doucement sous l'empire de la raison : & comme cette raison est une, & en tout temps la mesme, il avoit toûiours, mesme yeux, mesme visage, mesme humeur, mesme cœur, & iamais de passions ? Avoit-il des momens où on pust l'aborder, d'autres où on dûst craindre, son impatience & son chagrin. On a toûiours fait grand cas d'un homme qui fut amy dans tous les temps. La verité est qu'on en trouve peu.

C'eſt une choſe encore plus rare, qu'un Prince preſt à écouter, & à faire plaiſir dans toutes les heures de la iournée, *horarum omnium principem*. Noſtre Prince eſtoit aſſurement de ce nombre, & ie croy qu'on en trouveroit encore moins.

Auguſte eſtoit un bon Prince dans ſes dernieres années. On eſtudioit neantmoins ſes momens, & il falloit y apporter tant de delicateſſe qu'Ovide fait un Eloge particulier à Livie, de ce que ſeule elle ſçavoit bien les connoiſtre, & s'en prévaloir. La douceur incomparable de noſtre grand Roy, fait qu'on admire moins cette grande bonté dans les perſonnes particulieres; mais dans un General d'armée, auſſi illuſtre & auſſi occupé que le noſtre, c'eſt à vray dire un grand fond de gloire: & il faut bien que la raiſon y ſoit uniquement Maiſtreſſe, pour que l'humeur ſoit toûiours égale, & que le chagrin n'ait pas meſme ſon inſtant.

Je languis, & ie m'en aperçois; rentrons ſur ce grand Theâtre de la guerre C'eſt celuy de la gloire des Heros; mais i'oſe dire, que c'eſt auſſi celuy de leu

inconſtance, & où leur honte & leur foibleſſes paroiſſent avec plus d'éclat. Ils y font briller milles fauſſes vertus; mais comme elles ſont toutes inſpirées par les paſſions, & dépendantes de la fortune, ſans parler de la neceſſité qu'il y a, que des cauſes coupables produiſent un effet criminel. Comment peut-on eſperer que la conſtance & la fermeté s'y rencontrent. Toutes cauſes étrangeres, violentes & ennemies de la nature.

Leur prudence eſt guidée par un intereſt paſſionné, & qui va iuſqu'à la folie, dans l'énorme étenduë de leurs deſſeins; leur valeur, que la bile & que l'ambition emflamme, eſt une fievre chaude, & une maniere de rage qui ne peut avoir de regle ny de fermeté dans l'execution. La nature a-t-elle de plus grands ennemis! Leurs ſuccez & leurs victoires viennent de la fortune, qui ne ſeroit plus fortune ſi elle avoit quelque conſtance dans ſes évenemens. La fortune & la nature ſont cauſes antipatiques; l'une a ſes routes reglées, & ſes principes neceſſaires chez elle de tous ſes mouvemens : l'autre ne ſuit que des

toutes inconnuës à elle-meſme (car elle eſt aveugle) & les prend toutes incertainement du hazard. Ainſi cette prudence paſſionnée n'eſt iamais ferme, la paſſion la fait naiſtre, la paſſion la fait mourir. La crainte extreme dans un danger impreveu & ſoudain, le deſir precipité d'une vengeance mal aſſeurée, l'intereſt meſme de la gloire qui l'éclaire, l'obſcurcit & l'éteint. Leur valeur eſt une fievre : la fievre finit avec l'accez.

Quand le temperament ou la paſſion change, la valeur qui en eſt une ſuite change neceſſairement avec eux ; Tout le monde ſcait la peur fameuſe dans l'hiſtoire, d'un de nos plus celebres Cavaliers. Sa crainte fut ſans raiſon, ſa valeur avoit eſté de meſme : le temperament cauſa ſeul toutes les deux. D'ailleurs cette ſorte de valeur n'eſt pas dans le pouvoir de l'ame. Ses cauſes n'y ſont pas, le temperament, ny les paſſions. Ainſi elle vient & s'en va ſans ordre, & ſes excez ſont autant à craindre que ſes deffauts. Le courage d'un ſoldat, qui n'eſt pas ſoûmis à ſon capitaine, ne peut iamais avoir d'utilité certaine dans

l'execution. Leurs ſuccez enfin qui viennent de la fortune, finiſſent quand il luy plaiſt: & n'eſtre vainqueur que par elle, c'eſt l'eſtre aujourd'huy, pour eſtre vaincu demain. Elle les éleve avec plaiſir par la gloire de quelque éclatante journée, pour faire mieux connoiſtre ſon pouvoir en les faiſant tomber le lendemain de plus haut. Pompée eſt prudent, Pompée eſt brave, Pompée eſt heureux, contre Mitridate, contre les Pirates, contre Sertorius, & en mille autres guerres & combats. Il eſt ſi accoûtumé à vaincre, qu'il parle comme les Dieux. Il n'a qu'à frapper du pied, pour faire ſaillir mille legions de la terre. Ceſar approche, la peur le ſaiſit, & la fortune l'abandonne : il perd en un moment prudence, courage, & bonheur. Il abandonne imprudemment Rome, & plus lâchement encore le brave Domitius. Il fuit ſans ſçavoir où, il aſſemble enfin une armée, il combat, ſans faire devoir, ny de ſoldat, ny de Capitaine, & vaincu qu'il eſt honteuſement, il oze ſurvivre à ſa gloire, & chercher chez un Roy barbare un azyle infame à

ſa vie, où il eſt maſſacré par les mains d'un bourreau. Eſt-ce donc là le meſme Pompée dont les conqueſtes faiſoient les limites de l'Empire de Rome, qui avoit triomphé des trois parties de l'Univers, & qui ne pouvoit ſouffrir que Ceſar meſme pretendit égaler ſa gloire. C'eſt le meſme homme, mais ſes paſſions ſont changées, & la fortune a changé pour luy. Or ce ſont les paſſions & la fortune qui font & defont ces Heros. Elles en avoient fait un fanfaron heureux, elles en font un lâche infortuné: mais par tout, c'eſt l'eſclave de ſes paſſions & de la fortune, & ſon changement vient de la conſtance qu'il a euë à porter leurs fers. Secours étrangers, ſuſpects & dangereux, ſur tout quand ils viennent de partis ayant des inclinations & des intereſts naturellement contraires aux effets que nous en attendons.

Tremblez, faux Heros de la guerre? Voſtre prudence, voſtre valeur, vos ſuccez, viennent des paſſions, & de la fortune: la fortune & les paſſions ennemies naturelles de la prudence & de

toutes les veritables vertus, mais sur tout de la constance. Jamais union ne subsista long-temps entre ceux que l'interest & que l'ambition divise.

J'entre dans le fond de la gloire de nostre incomparable Heros. Ses prevoyances estoient immanquables : mais pourquoy ? Parce que l'interest de la passion ne troubloit iamais ses vuës, & qu'il ne travailloit que sur les dessеins que la droite & saine raison luy inspiroit. Une ame tranquille a les yeux bien clairvoyans. Il y avoit une maniere de divination dans tous ses presages.

Au premier mouvement des ennemis, il connoissoit où se devoit terminer leur marche. Il découvroit leurs projets les plus cachez, devant qu'ils eussent ozé mesme en faire confidence à leur propre cœur. On en sçait mille exemples, & de toutes ses grandes qualitez, il n'y en a point de plus applaudie, que son extrême prudence.

Jamais Capitaine a-t-il sceu si bien choisir & disposer son Camp, jusqu'à pouvoir trouver, non seulement de la seureté, mais de la tranquilité & du calme

au milieu du païs ennemy & dans le voiſinage de leurs armées, beaucoup plus forte & plus nombreuſe que la ſienne.

Seneque veut que ce ſoit une marque infaillible, qu'un Capitaine prevaut en force & en ſoldats, quand il peut vivre ſeurement ſur les terres ennemies. *Argumentum imperatoris viris armisque pollentis tuta ſecuritas, vel in hoſtium terra.* Ce n'eſtoit point de là que naiſſoit l'aſſurance de ſon armée. La prudence du Capitaine luy tenoit lieu de force & de ſoldats. Ils avoient tout en ſa ſeule perſonne. Chaque jour des hyvers qu'il a paſſez dãs l'Allemagne, fait à mon gré un plus ſolide Eloge de ſa gloire, qu'à beaucoup de nos plus celebres Conquerans leurs plus fameuſes iournées, dont tout l'éclat, bien ſouvent, ne vient que d'un petit rayon de la fortune, & d'une aveugle indulgence du ſort, ſans qu'ils y ayent rien contribué que les charmes ſecrets, par leſquels ils ont plû à cette inſenſée, & ce ſont attiré ſes faveurs. Aprés tout, qu'ont-ils fait. C'eſt le ſoldat qui execute, c'eſt la fortune

qui benit les conſeils. Auguſte eſt toûjours battu en preſence, & ne bat que quand il n'y eſt pas. On ſçait ce que fit Ceſar pendant la bataille de Pharſale, & cependant c'eſt elle qui le fait Heros.

Il y avoit du miracle dans la prudence du noſtre : elle forcoit les ſaiſons : elle domptoit les élemens : où tout periſſoit de faim, elle trouvoit des vivres & des fourages pour ſes troupes, & affamoit ſes ennemis chez eux. La merveille alloit ſi loin, que lors que certain neceſſaire enchaiſnement de cauſes inconneſſables, qui fait ce que nous appellons deſtinée, l'expoſoit à quelque diſgrace inevitable à la prudence humaine, il avoit en meſme temps de reſerve chez luy, des reſſources ſi promtes, & ſi puiſſantes, qu'il trouvoit le moyen de croiſtre de ſes pertes, & de ſe relever plus ferme & plus glorieux. *aſcendit ſuper occaſum.*

La grande Reine de Suede dans une rencontre ſemblable, ayant appris qu'il avoit paru le lendemain à la veuë de l'armée ennemie, plus fier & plus redoutable que iamais, & imprimant ſi

bien à ces faux vainqueurs la peur qui suit d ordinaire les vaincus, qu'ils n'oserent iamais tenter une seconde fortune, rendit justice à son singulier merite en disant ces paroles memorables de luy; Qu'elle ne connoissoit que Monsieur de Turenne qui sceut ainsi tirer avantage de ses mal-heurs, & faire de ses disgraces la matiere d'un nouveau triomphe.

La valeur de nostre Heros a eu le mesme caractere que sa prudence, parce qu'elle a toûjours agy, comme elle, sous les ordres de la raison. Jamais emportée par la passion de la gloire : jamais interessée pour des fins particulieres qui la fissent écarter de sa regle, & perdre la veuë d'un bien public. Toûjours attentive à ménager le salut de la France, l'honneur de son Roy, & la vie du Soldat : mais toûjours ferme & intrepide quand la vraye gloire, & l'interest public l'appelloient à la victoire, à travers les plus terribles dangers.

Il y a bien paru dans les dernieres Batailles d'Allemagne, & dés ces jeunes années il a fait voir mille fois qu'il estoit toûjours prest aux executions les plus

hardies. Quand il ne s'agiſſoit que de hazarder ſon ſang pour de la gloire, il n'y balançoit pas, & c'eſtoit là ſon inclination naturelle que ſa prudence avoit reglée dans les grands commandemés. Le Capitaine avoit moderé le Soldat.

Perſonne n'ignore ce qu'il fit en Italie preſque dans ſes premieres armes au paſſages du Pô, quand il alla chercher les perils de la guerre, par de plus grands perils, traverſa à pied un fleuve où il avoit vû perir un moment auparavant tous ceux qui en avoient voulu faire l'eſſay, quoy que montez à l'avantage: Au ſortir de l'eau il ſe iette au milieu du feu des armes ennemies, court apres la victoire, malgré la fortune & les élements, & la remporte pleine & entiere malgré la brave reſiſtance de ſes ennemis.

Sa prudence qui ſe meſuroit alors à ſon âge & à ſes emplois, mais qui l'a guidé dans toutes les avantures de ſa vie, le ſuivit en toutes ſes courſes, auſſi-bien que ſa valeur. Sa raiſon fut ſon guide, & fit connoiſtre dés lors, qu'un grand courage qui la ſuit, n'eſt iamais affoibly par la crainte, ny arreſté par

les vains obſtacles que la fortune met à ſes deſſeins.

Auſſi n'a-t-il iamais fait dépendre ſes ſuccés de la fortune, toutes ſes victoires ſont nées de ſa teſte, comme la guerriere & victorieuſe Pallas, de celle de Jupiter. Il n'eſt iamais entré en commerce avec cette infidele, & ne comptoit que ſur ſa raiſon. C'eſt bien luy qui a remply exactement la remarque de l'Evangile. *Non prius ſedens cogitat quæ neceſſaria ſunt.* Il ne ſe fioit qu'à ſa prudence, & ne ſe mettoit point comme Ceſar à la mercy de cette étourdie & de cette perfide. Il connoiſſoit & ſon caprice & ſes trahiſons.

Ceſar dans ſon petit vaiſſeau croit avoir dit le plus beau mot du monde, quand il crie à ſon Pilote qui trembloit: Que crains-tu ? Tu menes Ceſar & ſa fortune. C'eſtoit s'ériger en titre du plus grand de tous les fols, puis qu'il ſe laiſſoit conduire ainſi à la plus grande de toutes les folles. Pour moy, c'eſt ce qui m'auroit fait encore mieux trembler de me voir en ſi méchante & ſi peu ſeure compagnie. Que luy fit-il donc

depuis qu'elle le trahit si lâchement au Capitole. Ses avantures d'Alexandrie, d'Afrique, & d'Espagne monstrent assez que ce n'estoit pas seulement dans son petit batteau qu'il s'abandonnoit aveuglement à elle : Il en fut enfin recompensé.

Sylla eust tant de respect pour la fortune, qu'il prefera le nom d'heureux à tous les titres de prudent, de grand, de magnanime : Cela s'appelle faire des complimens à cette orgueilleuse, & flatter son humeur, de laquelle il avoüoit par là, que dépendoit toute sa gloire.

Je ne sçay si la fierté d'Alexandre luy eust permis de faire un si sincere aveu : Mais je sçay bien du moins que jamais homme ne dût tant à l'amitié de la fortune, dont il poussa la tendresse à bout, sans ménager ses faveurs : sans art pour attirer ses caresses : la promenant d'un bout du Monde à l'autre, sans crainte de la fatiguer, & toûjours plûtost comme une esclave qui suivoit ses liens, que comme une maistresse, dans les yeux de laquelle il devoit prendre tous ses

mouvemens. Jamais elle n'euſt de conſtance, ou pour mieux dire d'opiniâtreté que pour luy : & s'il ne ſe fuſt tué luy-meſme avec ſon grand verre d'Hercule, je croy qu'apres la conqueſte de la terre, elle ſe ſeroit miſe en devoir de l'aider à eſcalader le Ciel, auſſi-bien n'y eſt-elle pas receuë, & on n'y fait point de cas d'elle. Elle a fait ſeule toutes ſes vertus, & toute ſa gloire, & iamais Heros ne fut tant que luy le pur ouvrage de la Fortune en dépit de la raiſon. *Alexandro felix temeritas pro virtute fuit.*

C'eſt un caractere tout oppoſé à celuy de noſtre Heros, & il n'euſt pas aimé à l'eſtre de cette maniere. La Fortune gaſte tous les ouvrages qu'elle fait, elle les ſoüille à meſure qu'elle les embellit. Elle fait un Heros de Ceſar, mais elle en fait un Tyran. Sylla doit toute ſa gloire à la fortune, mais il luy doit ſes cruautez auſſi-bien que ſes ſuccés : il en vient iuſqu'à revolter la ſageſſe la plus moderée, c'eſt à dire, celle des Philoſophes, qui du bon-heur de Sylla font le crime des Dieux. Sa for-

tune fait un procés à la Providence, ce procés dure encore, & n'eſt pas trop bien jugé dans l'eſprit de bien des libertins. Il faut preſque s'en remettre à ce dernier Jugement qui vuidera toutes les cauſes. *Crimen Deorum Sylla tam felix.* Elle l'a fait Heros, ſi vous voulez, & Monſtre tout enſemble: J'aimerois mieux n'eſtre pas un des deux: moins de victoires, & point de proſcriptions.

Alexandre eſt ſon premier favory, mais elle ne l'a pas traité plus favorablement que les deux autres. Bien des gens croyent qu'il euſt pû eſtre honneſte homme, ſi la fortune l'euſt permis: Pour moy, ie le trouve fort gaſté dés ſon enfance, & les larmes qu'il verſe ſur les victoires de ſon pere Philippe, marquent une ame bien furieuſe, & ſont un terrible préſage du ſang qu'il doit verſer un iour. Hors celà, ſon enfance me paroiſtroit belle, & ie l'ayme quand il ne veut entrer en lice qu'avec des Rois. Mais cette fortune flateuſe & cruelle a ruiné tout ce qu'il y avoit de beau dans ſon naturel, & fait meſme des principes de vertu qui eſtoient en

luy, des sources de crimes abominables: Sa valeur devient furie, & le rend meurtrier de ses amis. Son amour pour la gloire se change en ambition insensée. L'Univers luy paroist un theâtre trop étroit pour sa cruauté.

Apres avoir déja remply le monde de Massacres, l'enragé répand des larmes, parce qu'il n'a pas assez répandu de sang. Je ne dis rien de son yvrognerie, ie tiens qu'elle luy a fait honneur. C'est une excuse pour sa raison, il est plus inexcusablement fol de l'estre quand il est sobre, que quand il en vient de sang froid, jusqu'à vouloir estre Dieu. Ciel! quels Heros! & que la fortune s'entend mal à les faire. Il n'y en a pourtant que de sa main. Pour moy, je ne puis le pardonner à Plutarque. C'est un pere aveugle, parce qu'il a fait leurs Vies, il croit qu'ils sont ses enfans. Il est amoureux de ses Ouvrages, & ne dit pas assez franchement ce qu'un homme de bien comme luy, pensoit sans doute, & de leurs personnes, & de leurs crimes. Il leur donne un trop beau tour, & sa naïveté artificieuse sentoit déja les manieres

res delicates de la flatterie d'un homme d'esprit né sous la servitude, & accoûtumé à l'adoration de ses Empereurs. Il a mieux reüssi, & fait mieux valoir sa vertu dans l'éducation de son disciple. Aussi son disciple n'estoit-il pas Empereur en ce temps-là.

La Fable a bien connu toutes ces veritez, & n'a iamais donné de plus grand employ à ces demy-Dieux, que celuy de combattre la fortune. Mais ce gouſt des Heros de la Fable, n'a point passé à ceux de l'Histoire. Il est vray que les Stoïciens ont esté de l'humeur des Poëtes, mais leur Sage est aussi chimerique que les Heros fabuleux. Il n'y a rien de si beau que ce qu'elle dit là-dessus: elle inspire une haine irreconciliable de la Fortune, & ne fait de toute la vie de son Sage qu'un acharnement perpetuel contre elle : persuadée qu'elle est, que la seule occasion où l'homme puisse faire briller son courage, est dans ses démeslez avec cette injuste persecutrice de ses vertus C'est la Junon d'Hercule.

D'où vient qu'elle traite de mal-heureux, celuy que l'excés de son bon-heur

a mis hors d'eſtat d'avoir iamais rien à diſputer avec elle ? *Non enim illi licuit experiri ſe.*

Il eſt ſans gloire, & ignore meſme s'il a quelque vray merite, il ne peut ſçavoir ce qu'il vaut, n'ayant iamais fait experience de ſon cœur. La fortune eſt le ſeul ennemy digne de la reſiſtance d'un grand courage, & un courage ſans ennemy, ou s'amollit, ou du moins ne ſe connoiſt pas. La gloire merite bien qu'on l'achepte. Nul homme n'eſt devenu impunément grand.

On vous appelle le grand Alexandre, que ſçay-je moy ! La Fortune marche bien loin devant vous, & vous trouvez tout fait, lors que vous arrivez. Je voy bien que vous eſtes grand, en empire, & en pouvoir ; mais quant à la grandeur de l'ame, on a eu trop de delicateſſe pour vous. La Fortune eſtoit la ſeule avec qui vous pouviez meſurer vos forces, elle a toûjours eſté dans voſtre party ; & ce n'eſt pas une grande merveille, qu'ayant avec vous la Fortune, vous ayez vaincu vos ennemis. Son indulgence pour vous a perdu voſtre gloire :

elle a mieux traité le Gouverneur de Tyr que vous, & un homme que la Fortune met dans l'occasion de souffrir avec un courage indomptable, qu'un Tyran le fasse écorcher à ses yeux, sans que sa fermeté en soit ébranlée, s'il est aussi brave qu'il paroist, il doit juger que la Fortune a plus fait pour sa gloire, & pour luy acquerir le veritable nom de Heros, que pour celle de l'heureux coupable qu'elle met dans la honteuse puissance de faire des crimes impunis.

Vous estes de ces soldats qu'on laisse à garder le bagage, pendant que les Braves de l'armée sont commandez pour le combat. Appellez-vous cela grace, que le General vous ait faite, en vous mettant hors des coups, ou plûtost un triste effet de la méchante opinion qu'il avoit de vostre courage. Rougissez de la constãce de vostre bon-heur, infames! C'est une preuve honteuse du jugement que le Capitaine a fait de vostre lâcheté. Pour moy, je ne me plains point qu'on m'ait mis au fort de la mêlée. *Non malè de me Imperator meruit, sed benè indicavit.*

Les Philosophes Chrestiens ont parlé le mesme langage. Aussi la Philosophie des premiers Peres, & sur tout de ceux de l'Afrique, n'a esté qu'un Stoïcisme rectifié, & soustenu par les forces de la Grace. *Viri Magni*, dit l'éloquent Minutius Felix, *non nisi ærumnis inclyti floruerunt.* La simplicité mesme de l'Evangile ne nous donne point d'autres degrez pour nous élever au merite de la gloire celeste que ceux que nous font nos victoires, sur tout ce qu'elle a de terrible & de charmant Insensibilité pour tous ses attraits, intrepidité pour toutes ses menaces, indifference pour tout ce qui épouvante, & pour tout ce qui plaist. C'est ce qu'on appelle l'esprit des Chrestiens.

Ils sont imprenables par tout. Ils ne tiennent pas mesme à la vie : ils font leur novitiat pour le Martyre, & s'habituent au mépris de la mort, en se degageant de tous les plaisirs, qui sont les chaînes qui nous attachent à la vie. *Christianos expeditum morti hominum genus, ad contemptum mortis abdicatione voluptatum erudiri. Amputatis vitæ retina-*

eulis. Par où prendre des gens, qui pour tout threſor n'ont plus que l'ame. *Qui animam ſolam in confiſcato habent.*

L'ame n'eſt pas de ces ſortes de biens, dont la confiſcation eſt aiſée ! le fiſc de la fortune n'eſtend pas ſes droits juſques-là. Elle eſt eſſentiellement libre. Elle ne paye, ny droit d'entrée ny de ſortie : elle va & vient ſans qu'on s'en apperçoive, & comme il luy plaiſt. Plût à Dieu qu'elle ne fuſt point ſi inconnoiſſable & ſi cachée, nos libertins en vaudroient mieux. Quelques liens dont on ſe ſerve, elle eſt comme la lumiere, & ne peut non plus eſtre enchaiſnée que le rayon du Soleil. Elle échape à toutes chaînes ſans les rompre, *Beneficio ſuæ ſubtilitatis erumpit.*

Ce haut Chriſtianiſme auquel nous reviendrons tantoſt, vient d'une ſource plus divine que la nature, & n'eſt pas l'eſprit ordinaire des Heros de la guerre, quoy qu'il ait eſté, particulierement ſur les fins, celuy du Prince que nous regrettons.

Parlons encore naturellement. Rien ne ſe peut dire de plus magnifique & de

plus pompeux, que toutes les declamations des Livres contre la fortune. Mais ie veux aprés tout que le courage d'un grand homme, puiſſe venir à bout de cette redoutable ennemie, malgré tous ſes aſſauts, quand il ne ſe mélera que de luy; mais quand il s'engage à des emplois, où il a neceſſairement beſoin de cent ſecours étrangers, qui tous dépendent d'elle, ce qui paroiſt manifeſtement dans le meſtier de la guerre : comment veut-on qu'il s'y prenne ? Cet acharnement contre la fortune eſt bon pour un Heros Philoſophe, qui ne combat que pour défendre ſon cœur, & abandonne tout le reſte. Mais un Heros, general d'armée, chargé des ſoins de tout un pays, & de la gloire de ſon Prince, peut-il ſe paſſer de la fortune? Il n'y a, tout au plus, que les cœurs, qui s'en puiſſent rendre independans.

Les plus grands Capitaines doivent, preſque tout à la chair, au ſang & au hazard. Leur vertu ne doit point s'en plaindre, il y a neceſſité. C'eſt à dire qu'ils ſont obligez de dépendre preſque

en tout de la fortune. Tirent-ils pas du sang cette haute naissance si necessaire à la gloire des guerriers, & qui les met d'abord sur le Theâtre. N'est-ce pas ce temperament enflammé qui leur donne cette vive ardeur, qui passe pour vaillance, & les fait admirer & suivre du soldat. C'est le hazardeux concours de mille coniunctures independantes de la raison qui fait seul tous leurs succez. La fortune preside au hazard des évenemens, regle, selon son caprice, l'inegalité des naissances, & distribuë les temperamens au gré de l'étoille qu'elle gouverne, ou si vous l'aimez mieux, tournant comme elle fait sa roüe, qui conduit, à nostre égard cet ordre aveugle des causes naturelles & de l'éducation. Ils sont donc obligez d'adorer en tout la fortune; & lors mesme qu'ils agissent par certain esprit de grandeur attaché à leur naissance, quand ils sont emportez par la force du temperament, ou par la violence des passions, c'est toûjours à la fortune qu'ils obeïssent; puis qu'elle est la premiere origine, & le principe dominant

de toutes ces causes immediates & subalternes, dont ils suivent les mouvemens.

Nostre grand Prince n'a pas suiet sur tous ces points, de se plaindre de la fortune : il semble qu'elle eut preveu l'outrage qu'elle en devoit recevoir, & qu'elle eust voulu le prevenir en sa faveur. Elle ne pouvoit assurement luy procurer une naissance plus élevée, un plus noble temperament, ny luy fournir de plus grands Theâtres que ceux où elle l'a toûiours mis pendant toutes nos guerres, pour y faire valoir avec éclat ses succez glorieux : mais la Providence secrette qui en vouloit faire le Heros de la raison, sans que le sort eut part à ce grand ouvrage, en luy faisant posseder tout ce qu'on espere ordinairement de la fortune, a dispensé les choses avec un si delicat ménagement, qu'il a eu tout ce qu'elle donne, sans avoir rien receu d'elle qui ait contribué à sa gloire guerriere, & à son nom de Heros.

Sa Genealogie est connuë par toute la terre ; & comment ne le seroit-elle pas ! puis qu'il n'y a point de maison souveraine

souveraine en toute l'Europe Chrestienne, qui n'ait des alliances avec la sienne, & à qui par là, elle ne soit commune avec luy. Sa descente en ligne masculine sans interruption, est justifiée, depuis plus de huit cens ans, des Comtes Souverains d'Auvergne, & anciens Ducs d'Aquitaine : alliée cinq fois à la tres-Chrestienne maison de France, a qui elle a donné une Reine : sept fois à diverses maisons Imperiales : jointe par plusieurs Mariages à toutes les anciennes Couronnes d'Espagne, Castille, Arragon, Portugal. Le moyen de tout dire. Naples, Sicile, Savoye, Milan en Italie : je passe tout le reste, car i'ay honte, en parlant de luy, de ne parler pas uniquement de luy. Le sang de tant d'Empereurs, de Rois, de Souverains, de Heros, s'est meslé pour concourir à sa gloire, & tous ces grands hommes qui l'ont precedé, n'ont esté qu'un essay de la nature, qui apprenoit à faire en luy son chef-d'œuvre.

Il ne s'est point prevalu de tous ces grands avantages, pour devoir à la fortune de sa naissance, une élevation subite

aux premiers Commandemens, ſans experience & ſans merite : il n'a tiré de tant de Heros que la neceſſité d'eſtre Brave, & de ſon illuſtre Pere, auſſi-bien que du Prince d'Orange ſon Oncle, ſous lequel il fiſt à Boſleduc l'apprentiſſage de ſes armes, le beau ſecret de joindre la ſageſſe à la valeur. Il ne s'eſt point ſervy des droits d'une ſucceſſion ſi glorieuſe, pour pretendre aux charges de la Guerre, comme à une maniere d'heritage, ſans titre perſonnel.

Il a commencé par eſtre ſimple Capitaine d'Infanterie, ſous un Oncle, Souverain, General d'Armée, & un de parfaits Heros de ſon Siecle : il a appri le Commandement dans l'obeïſſance, & montant par degrez juſqu'au faiſte d l'authorité militaire, où nous l'avon vû, il a fait voir par ſes ſuccés & pa ſes victoires, que non ſeulement e obeïſſant, on s'inſtruit en l'art de com mander, mais en celuy de vaincre, & que l'Eſcriture juſtifie admirablemen ces paroles en ſa perſonne. *Vir obedien loquetur victorias.*

Le Ciel jaloux de ſon indépendanc

de la Fortune, par une delicateſſe, qu'il n'a iamais euë que pour luy, a voulu meſme que ſans rien devoir à des titres qu'autrefois la Fortune s'eſt meſlée de donner, ce pouvoir ſi grand & ſi établi qu'il avoit ſur les Armées, qu'il a commandées dans ces derniers temps, vint uniquement de l'eſtime de ſon Roy, & de l'éminence de ſon merite, qui ſont deux ſources également infaillibles de gloire & de grandeur.

Son temperament égaloit ſa naiſſance; & ſi, tout ce qui ne vient pas de nous, ſe peut attribuer à la fortune, ie puis dire, qu'elle ne pouvoit le ſervir mieux. Mais ſa gloire, apres tout, ne luy en eſt pas plus redevable, puis qu'il n'a iamais rien fait par temperament, & qu'il a toûjours ſoûmis ſes inclinations à la raiſon. Si c'eſtoit ſans contrainte, un temperament ſi concerté avec tous les ordres de la raiſon, n'eſtoit pas un preſent de la fortune ſon ennemie; s'il a fallu uſer de violence, la fortune ne luy a rien donné en le luy donnant.

Il s'eſt vû, enfin, ſur les plus beaux theâtres du Monde; mais la fortune ne

l'avoit point placé là, son merite l'y avoit élevé, & tout ce que fait le merite est l'ouvrage de la raison, & opposé à la fortune. Il y a eû de grands succés, mais tous d'une maniere à ne tenir rien du caprice de cette folle. Il devoit mesme presque tout le courage du Soldat à sa bonté, & à sa prudence, qui luy attiroient cette confiance sans bornes, qu'il avoit en luy.

Sa teste, à vray dire, combattoit seule un million de mains, & meritoit seule d'estre couronnée: elle trouvoit mesme au milieu des perils une victoire seure contre les contre-temps de la fortune; il s'estoit fait un art infaillible d'un mestier dont tout le secret ne dépendoit autrefois que d'une suite d'évenemens casuels, reglez par la fortune, c'est à dire, qui recevoient leur regle d'une maistresse qui n'en a point.

Il semble qu'il eust reduit l'art de vaincre en methode, & qu'il eust affranchy la victoire du domaine du hazard. La fortune l'en a toûjours haï. Car il l'a dépossedée du plus beau des droits de son empire, en luy ostant celuy de di-

ſtribuer les victoires, & de faire les Conquerants.

Il ne me parut iamais plus miraculeux, ny la fortune mieux vaincuë. Raiſon, comprens-tu bien toy-meſme la grandeur de ton ouvrage, vaincre ſans le ſecours de la fortune: triompher en meſme temps de la fortune & de ſes ennemis, tirer la victoire des fers de cette injuſte maiſtreſſe, qui la proſtituë ſi ſouvent à d'indignes poſſeſſeurs. Faux Heros de la fortune, adorez ce nouveau Heros.

Pouſſons plus loin nos reflexions & ſa gloire. Son indépendance de la fortune & de ſes paſſions, née de cette inviolable obeïſſance qu'il rendoit à ſa raiſon, luy donne encore un nouveau caractere que n'ont point nos Heros paſſionnez, qui eſt une univerſalité ſans bornes, & une égale étenduë de ſuffiſance, pour tous les emplois de la guerre, où un Capitaine ſe peut ſignaler.

Tout ce qui vient du corps eſt limité, & a des forces bornées. Ceſar avoüa qu'il eſtoit vaincu, ſi Pompée avoit ſceu vaincre; Pompée avoit trop de froid dans le

temperament. Pyrrhus estoit en possession de faire des Conquestes, mais il ne sceut iamais les conserver, ny se prévaloir de sa victoire. Celuy-là avoit trop de feu. Tout le Monde sçait la diversité des genies de Marcellus & de Fabius. L'un est le bouclier, l'autre est l'épée. Hannibal parut capable de toutes choses, tandis que les succés soûtinrent son courage; mais la premiere disgrace l'abattit. Il sçavoit attaquer & conquerir: mais il ne sceut point resister & se défendre. La perte d'une seule Bataille fit contre luy, ce que le gain de tant d'autres n'avoit pû faire en sa faveur.

Nostre Heros a sceu vaincre. Zintzeim, Enezeim, Mulhausen, & Turqueim dans la seule Allemagne, en sont de fideles témoins : tous ces Drapeaux ennemis, monuments fameux de ses victoires qui ornoient son Mausolée, & faisoient la plus belle pompe de ses Obseques à Nostre-Dame, nous le marquent encore assez. Il sçavoit également faire des Conquestes. Deux seules de ses Campagnes en Flandres & en Hollande, ont soûmis plus de Villes à nos Armes, qu'une guerre

heureuſe n'avoit pû faire au bout de vingt ans. Il a ſceu joindre à Dunquerque la priſe d'une des plus importantes Villes du Monde, avec une des plus grandes victoires qui ait eſté remportée de noſtre Siecle, Vainqueur tout enſemble & Conquerant. Perſonne ne luy diſpute la gloire d'avoir mieux, que Capitaine qui ait vêcu devant luy, ſceu l'art d'arreſter la fougue de ſes ennemis, de vaincre leur propre victoire, en la leur rendant inutile. C'eſt ce que les Romains appelloient leur rompre les palmes dans les mains. Perſonne n'a ſceu mieux que luy vaincre ſans combat, & détruire luy ſeul des Armées prodigieuſes, ſans que ſon Soldat preſque y mit la main. Soixante mille Alemans avoient paſſé le Rhein, il n'en repaſſa pas vingt mille: on peut en quelque maniere dire, que ces quarante mille qui manquent, luy ſeul les avoit défaits.

Je n'aurois iamais fait, & ie m'apperçois que ſi je voulois égaler l'étenduë de mon Panegyrique, à celle de ſa gloire & de ſa ſuffiſance, il n'en auroit point non plus qu'elles. Ce que j'ajoû-

te vaut tous les Panegyriques assemblez. Sa reputation de parfait Capitaine estoit si glorieusement établie, que le plus grand des Rois a voulu apprendre de luy le mestier de la Guerre : il en a fait profession publique, & mille éclatantes victoires ont couronné ses premiers essais sous un Maistre si fameux.

Il a tout appris d'un Maistre qui sçavoit tout : mais le Soleil qui d'abord suit l'Etoille du matin, comme son guide, ne brille iamais, apres tout, que de ses propres lumieres ; & si-tost qu'il a parû, tout l'Univers n'est éclairé que par elles, & n'est reglé que par ses mouvemens. On sçait les Éloges que ce grand Roy luy a donnez, la consideration singuliere qu'il avoit pour sa vertu, la tendresse infinie qu'il a toûjours euë pour sa personne, & les manieres douces & charmantes, dont il traitoit avec luy plûtost comme avec un Amy, que comme avec un Sujet.

Ce grand Roy joignant à la delicatesse infinie qu'il a pour le discernement des merites, certaine sympathie de valeur, de sagesse, de modestie & de bon-

té, que j'oſe dire que noſtre Heros avoit avec luy, ſe confioit à luy de tous ſes plus ſecrets deſſeins, ſe repoſoit ſur luy de la conduite de ſes Troupes, & iamais Auguſte apres la défaite de Varus, avec une douleur plus forte, n'a regretté ſon cher Agrippa. Il avoit commencé de l'aimer dés ſon Enfance, & il ſe ſouvenoit toûjours des paroles de noſtre grande & incomparable Reine ſon illuſtre Mere, quand elle luy dit, luy montrant noſtre Heros, qu'il devoit bien l'aimer, & qu'il luy avoit mis trois fois la Couronne ſur la teſte.

Marquons encore ce caractere de ſa gloire guerriere, qui le diſtingue infiniment de tous les vains Heros, eſclaves de leurs paſſions, & de la fortune. C'eſt le corps qui eſt la ſource de tout ce que nous admirons dans ces ſortes de Heros: Ainſi leur gloire, auſſi-bien que ſa cauſe, eſt ſujette à la vieilleſſe, & s'affoiblit comme luy en vieilliſſant. On voit peu de Heros qui l'ait toûjours eſté, à moins que d'eſtre mort bien jeune. Faites vieillir Hercule, oſtez-luy la force du corps & l'ardeur de ſa bile, & vous ver-

rez que sa gloire sera morte devant luy. Les Poëtes luy ont fait grace, en se hastant de le tuër : Mais encore cette bile qui le tuë, & le délivre des hontes de la vieillesse, & de la necessité de faire de lâches soûpirs, comme le fameux Athlete Milon, ne sauve son honneur qu'à demy. Car, enfin, elle amene la fureur devant la mort, & nous fait voir que toutes ces fausses vertus guerrieres sont des acheminemens à la frenesie.

Ils ont déja chez eux les sources de la folie : si la passion tourne du bon costé, à la bonne heure. Mais un esprit vaste, un cœur ardent & emporté, tels que sont ceux des Heros, conduits par leurs passions, qui sont toûjours vehementes & allumées, courent grand hazard, ou de ne les laisser gueres vivre, ou de les faire mourir bien fols & bien forcenez. Alexandre qui a tant de feu dans le cœur, que l'eau glacée du fleuve où il se baigne, ne sert qu'à l'enflammer davantage, meurt aussi brûlé dans son lit, qu'Hercule sur sa montagne. Il joignit les deux maux ensemble. Il mourut bien jeune, & bien fol, & survêquit neant-

moins long-temps à sa gloire, qu'il avoit déja soüillée par ses crimes. Le feu invisible d'une ambition mal-heureusement heureuse, & de moment en moment renduë plus enflammée, par la violence rapide de ses succés, valut pour luy la chemise du Centaure : mais elle mit la fureur dans son ame, long-temps devant que d'embrazer son corps.

Quand nos Heros ne détruiroient pas eux-mesmes leur gloire, & que la prosperité, qui est la peste du bon sens, & la meurtriere de toutes les vertus, ne les rendroit pas presque tous avec l'âge, ou fols, ou criminels, ou plûtost tous les deux ensemble : tout leur éclat dépend de la fortune. Or la fortune est femme, & n'aime que les jeunes gens.

Le vieil Annibal contre le jeune Scipion, ne fait pas une partie égale, & la fortune ne délibere point sur le choix: elle ne respecte point tous les Lauriers qui parent sa teste, parce qu'ils couvrent des cheveux blancs qui n'eurent iamais le don de luy plaire. Elle ne se souvient plus mesme de leur ancienne amitié, & de toutes les faveurs qu'il a receuës d'el-

le, ou plûtoſt elle ne s'en ſouvient, que pour le haïr. C'eſt la maniere du ſexe, & particulierement le gouſt de noſtre Siecle. La plus forte raiſon du Monde, pour ne plus aimer un pauvre homme, eſt de l'avoir aimé long-temps.

Il en eſt de meſme du vieil Mithridate, mais Pompée eſtoit jeune alors. Pompée vieillit à ſon tour, & il n'euſt pas un autre deſtinée. J'ay pitié de ce grand homme : Mais auſſi que ne mouroit-il plûtoſt. La fortune avoit fait un dernier effort d'amitié pour luy, quand elle luy envoya cette heureuſe fiévre dans la Campagne de Rome : Mais les prieres publiques & la malignité de ſes Dieux le guerirent, pour ſon mal-heur. Qu'il s'en prenne à leur fauſſe tendreſſe. Ceſar, enfin, qui la délivra de Pompée, n'en fut pas mieux traité que luy ; & parce qu'il commençoit de n'eſtre plus jeune, quoy qu'il fût toûjours galant, elle s'en défit bruſquement au Capitole. C'eſt le ſort de tous ceux qui dépendent de la fortune.

Charles-Quint le ſceut bien connoître, & que ſon *plus ultrà* n'eſtoit plus

de saison. Sa retraite tient beaucoup du chagrin d'un Amant irrité contre l'infidelité d'une Maistresse qui luy estoit chere, & qui luy échapoit à ses yeux. Il veut tout perdre, en la perdant. Je plains fort un Vieillard amoureux, & sur tout, si c'est pour la fortune qu'il soûpire : elle le trompera. Il aura beau alleguer le titre d'une possession ancienne : le plus méchant de tous les droits auprés d'elle, est celuy de la prescription. Ce grand Empereur prist le bon party, & ie l'en loüe. Tout ce qui reste à un Amant disgracié, est de se retirer & de se taire.

Nostre Prince qui n'avoit iamais eû d'union avec la fortune, & qui devoit toute sa gloire à ses vertus & à sa raison, ne ressentit point tous ces maux de la vieillesse. Sa gloire alla toûjours croissant, & iamais cét Astre ne brilla avec tant de lumiere, que dans le moment de son Eclypse. La raison & les vertus qu'elle inspire, se fortifient avec l'âge; l'experience redouble ses lumieres ; la foiblesse des passions rend ses veuës plus nettes & moins interessées : le bon sens

eſt le partage de la vieilleſſe, & l'ame profite toûjours des pertes du corps. Dés le temps de noſtre premiere paix avec l'Eſpagne, ce grand Prince paſſoit déja pour un Heros de ſon Siecle : & dans le temps du fameux Traité des Pyrenées, il receut un Eloge qui ſembloit devoir eſtre la conſommation de ſa gloire ; & qu'aprés une élevation ſi ſurprenante, il n'avoit plus qu'à deſcendre, ou à mourir. La Reine Mere faiſoit voir au Roy Catholique ſon Frere, tout ce qu'il y avoit à ſa Cour de gens conſiderables, ou par le merite, ou par la naiſſance. Ce grand Monarque les vit tous, comme ſans les voir, & nul d'eux n'attacha les yeux de ce Prince accouſtumez aux grãds Spectacles : mais cette gravité majeſtueuſe ne pût tenir contre le merite de l'incomparable Turenne, & noſtre Auguſte Reine luy ayant demandé s'il connoiſſoit celuy-là. Je dois bien, dit-il, le connoiſtre, par les méchantes heures & les mauvaiſes nuits qu'il m'a fait paſſer.

J'aimerois mieux ces quatre ou cinq paroles, que tous les Eloges enſemble des plus ſçavantes plumes de l'Univers.

Ce Roy qui voit lever & coucher le Soleil ſous ſon Empire, & qui a droit d'embellir ſa Couronne du premier & du dernier de ſes rayons: Ce Roy qui pouvoit croire que ſon repos faiſoit celuy de l'Europe, & que le moindre de ſes mouvemens, la faiſoit trembler: Ce Roy, enfin, dont le deſtin, attaché à la grandeur de ſa Monarchie, devoit eſtre, dans la penſée de cette Nation fiere, de ne voir rien qu'il pût craindre, & d'eſtre craint par tout: Ce Roy, dis-ie, forcé par la violence du merite d'un Heros, qu'il voit devant ſes yeux, avouë nonobſtant cette inſenſibilité pompeuſe, precieux heritage de ſes Ayeuls, auſſi-bien que ce nombreux & éclatant amas de Couronnes, que cét homme miraculeux a pû troubler le calme de ſa grande ame, iuſques dans un lieu, où les plus foibles & les plus mal-heureux le ſçavent trouver. Il avouë qu'il luy a fait paſſer de mauvaiſes nuits. Ciel! qu'un veritable Heros a de forces. Il avouë, enfin, que cét homme particulier, dont luy, avec toute ſa puiſſance Royale, & tout l'effort de ſes Armes,

n'a iamais pû seulement faire changer le visage; ie ne dis pas dans son Cabinet, mais au milieu de l'horreur des combats, ny alterer la paix tranquille de son ame; a pû du fond de la Flandre, l'inquietter dans son propre Palais en Espagne, & persecuter son repos iusques dans son lit. Turenne, croyez-moy, il est temps de quitter la terre; il n'y a plus où monter pour vous.

Cependant, i'ose dire qu'il s'est toûiours élevé depuis, toûiours nouveaux exploits, & toûiours nouveaux accroissemens de gloire. Rappellons dans nos esprits la memoire de sa belle vie, & nous verrons aisément en Flandre, en Hollande, en Allemagne, qu'il n'a iamais esté si grand à la guerre, que depuis cette Paix. Où a-t-il donc esté, & où a pû s'élever sa gloire? A-t-elle pû aller plus haut que sur des Thrônes, faire prononcer son Panegyrique à des Rois? Dieu! qu'il est admirable. Ce n'est plus assez qu'on le louë, il faut se taire & l'admirer.

Doit-on s'étonner ensuite, si comme sa raison a vaincu toutes les passions dans son cœur, sa gloire a triomphé de toute

toutes les passions dans les cœurs de tous les autres hommes. Elle a triomphé de l'envie. Il a esté loüé de tous ceux qui pouvoient estre ses Rivaux, ou pour mieux dire, il n'a point eû de Rival: elle a triomphé de la haine. Il a esté loüé de tous nos ennemis: Car il n'en a point eû d'autres que ceux de l'Estat. Elle a mesme, aussi-bien que luy, triomphé de la Fortune, & il y a eû peu d'hommes devant luy dans le Monde, qui ayent forcé la Fortune à succomber à la grandeur de leur merite, & à luy offrir de l'Encens.

Il l'avoit toûjours mal-traitée; & comme elle est accoustumée à l'adoration des Heros passionnez, elle devoit bien, ce semble, marquer son ressentiment contre luy, du moins en couvrant l'éclat de sa gloire, par de certaines malignes ombres, qu'elle sçait si bien quelquefois artificieusement répandre sur le merite des plus grands hommes, quand ils se broüillent avec elle.

Elle a un million de bouches mercenaires qu'elle ouvre, & qu'elle ferme quand il luy plaist, & qui font cet-

te fauſſe gloire, qui eſt le charme des vains Heros. Cependant, elle n'a rien oſé entreprendre contre luy, & l'évidence de ſa gloire a contraint les langues les plus venales & les plus dévoüées à la Fortune, à meſler leurs loüanges aux applaudiſſemens de tous les Sages & de tous les Vertueux de l'Univers. Ce ſeroit conſpirer contre le bon ſens, & s'attirer l'indignation de toute la terre, que de luy refuſer des loüanges. Marque d'un grand & ſingulier merite, quand celuy qui vous loüe, croit ſe loüer luy-meſme, & travailler pour ſa gloire, en vous loüant.

Mais c'eſt faire trop d'honneur à la Fortune, que de daigner ſeulement dire qu'elle a loüé noſtre Heros. Tout l'avantage en eſt pour elle. Il ſemble que ce grand homme l'a reconciliée avec le merite qu'il luy a fait tomber ſon bandeau, ou plûtoſt que l'éclat de ſa gloire perçant à travers ſon voile, s'eſt fait connoiſtre à elle, & l'a forcée de l'admirer.

La Fortune, ſans doute, n'eſt pas digne qu'on parle d'elle, comme ayant

quelque part à l'Eloge d'un Heros, dont l'Empereur luy-mesme a bien voulu estre le Panegyriste apres sa mort. Il l'apprit dans Vienne, & s'il n'eût esté sensible qu'à ses interests, il l'auroit apprise avec joye : Mais attendry par cette amitié naturelle, que la sympathie fait que les grands Princes ont pour les grands Heros, il s'écria en vray Cesar, qu'il falloit honorer la vertu mesme dans ses Ennemis, & en témoigna une douleur sensible. *Hæc una vox veterem Cæsarum gloriam interrumpi passa non est.*

J'aimerois mieux ces paroles magnanimes, que les larmes du premier Cesar pour Pompée. Pompée estoit vaincu. On pleure aisément la mort d'un ennemy, qui ne pouvoit plus nuire, & dont la continuation de la vie n'eust servy qu'à prolonger la gloire du Vainqueur, & conserver les monuments de son triomphe : mais qu'un Prince témoigne de la douleur sur un accident qui affermit son Empire, & qui le délivre d'un ennemy victorieux, c'est avoir l'ame plus grande que son Empire

meſme, & preferer le reſpect qu'on a pour la vertu, à l'intereſt du Diadême.

Turenne, que l'élevation où je vous voy, eſt bien veritablement digne de nos admirations, & de celle de tous les peuples, puis qu'un grand Empereur meſme, fait ſon Eloge en vous loüant. J'oſe dire que ie me ſuis bien acquité de ma promeſſe dans cette premiere partie, & que la raiſon a formé parfaitement en vous ce premier caractere de Prince admirable & de Heros miraculeux. Vous eſtes vous-meſme le miracle de la raiſon, elle a peine à comprendre la grandeur de ſon ouvrage, elle a plus fait qu'elle ne peut connoiſtre : mais enfin, il n'y avoit qu'elle qui puſt élever un Heros d'une maniere ferme & ſolide au deſſus de ſes paſſions, & au deſſus de la fortune ; l'établir dans une égalité d'ame & de viſage, dans une univerſalité de vertus & de ſuffiſance pour tous les emplois de la guerre dans une perpetuelle augmentation de ſuccez & de gloire, & luy attirer, enfin, avec une conſpiration ſi generale

les applaudiſſements de toute la terre, qu'il eut meſme pour Heros de ſa gloire, les Rois & les Empereurs.

Je ne puis m'empeſcher de m'écrier icy, avec un tranſport qui m'enleve toute l'ame: Quel eſt donc cet homme ſi miraculeux, que celuy qui compoſe ſon Eloge ne daigne le loüer que par la bouche des Rois. Je ſupplie ceux qui liront cet ouvrage, d'y faire reflexion. Dans tout ce Panegyrique, je ne cite pour appuyer ſa gloire, que des témoins Couronnez, & ie ne fais mention d'aucune Eloge particulier, que prononcé par des bouches Imperiales ou Royales.

On vantoit autrefois ce grand Roy, qui n'eſtoit ſervy que par des Rois. C'eſtoit l'effet d'une puiſſance injuſte: mais il y a bien plus de quoy s'étonner de cet homme admirable, dans le Panegyrique duquel, on ne reçoit point d'Eloge, s'il n'eſt donné par des Rois. J'oſerois dire, qu'il a eſté loüé par tout ce qu'il y a eu de grand dans ſon ſiecle, s'il s'eſtoit loüé luy-meſme: mais celuy-là luy a toûjours manqué.

Nous parlerons ailleurs de ſa mode-

ſtie, qui eſt, ſelon moy, la plus grande de toutes les vertus de cet inimitable Heros, puis qu'elle a trouvé chez elle où renfermer toute la gloire de ſes vertus, ſans eſtre incommodée, & ſans s'en appercevoir meſme, du moins ſans qu'il y paruſt. Cette gloire incomprehenſible qui le fait l'objet de l'admiration des Rois, merite aſſurément bien les noſtres, & l'éleve infiniment; ſa modeſtie l'élevant meſme au deſſus de ſa gloire, par le mépris qu'elle en fait, le met encore plus haut, ce me ſemble, & le rend plus miraculeux; mais cette alliance, enfin, du merite & du mépris d'une gloire infiniment éclatante, le rend le plus élevé tout enſemble, & le plus admirable des hommes, & remplit pleinement la premiere partie de noſtre Eloge.

Raiſon, que tu es puiſſante, & que que ton ouvrage eſt miraculeux, quand la matiere ne ſe revolte point contre toy? L'obeïſſance inviolable que t'a renduë noſtre Heros, eſt la ſource de toute ſa gloire, de cette élevation ſublime, & de ces hautes victoires qui atti-

rent nos admirations. Cependant tu n'en as fait purement qu'un homme. Car c'eſt proprement eſtre homme, que d'obeïr à ſa raiſon. Mais c'eſt par là que je l'admire, en ce que n'eſtant purement qu'homme, il eſt ſi fort au deſſus de tous les hommes, ſi fort au deſſus des Heros, & qu'il approche de ſi prés la Divinité.

Toute la vie de Dieu n'eſt-elle meſme qu'une inviolable obeïſſance qu'il rend à ſa raiſon : ſa raiſon a porté d'abord tous les ordres, & dans l'execution qui fait la ſuite des temps, ſa puiſſance n'a point d'autre employ que d'obeïr à ſa raiſon. *Semel iuſſit, ſemper paret.* Obeïr à ſa raiſon, c'eſt imiter Dieu dans ce qui fait le fond de ſa gloire. C'eſt puiſer de ſource comme luy, & d'une ſource domeſtique, & qui ne tarit jamais. Un homme ne peut eſtre abandonné de ſa raiſon, qu'il ne ſoit abandonné de luy-meſme. C'eſt ſa raiſon qui le fait homme. Il a chez luy ſon oracle domeſtique, ou pour parler dans les termes de Seneque, ſon pedagogue interieur, devant les yeux duquel il n'oſeroit pecher.

Il eſt beau d'avoir toûjours devant ſoy un témoin qu'on reſpecte : mais il eſt bien plus heureux encore d'en eſtre parvenu juſques-là, que de ſe reſpecter ſoy-meſme. *Vt tui etiam tibi ſit reverentia.* C'eſt où en eſt arrivé un homme qui ne veut obeïr qu'à ſa raiſon, & qui ne cherche qu'à luy plaire. Un homme en cet eſtat, non ſeulement eſt toûjours le meſme, mais il fait toûjours le meſme, malgré l'apparente diverſité de ſes emplois. Car, enfin, la ſolide diffdrence des actions dans la morale, ſe prend du principe qui les regle. Donc qui agit toûjours guidé par le meſme principe, quelque diverſité qui paroiſſe dans les actions de ſa vie ſi nous en conſultons la morale, eſt toûjours dans la meſme occupation. On vous a tout dit de noſtre grand Heros, quand on vous a dit, qu'il obeï à ſa raiſon. Son obeïſſance à ſa raiſon, fait ſeule tout le tableau de ſa vie.

Il eſt vainqueur de ſes paſſions, il eſt vainqueur de la fortune. Il eſt parfait Capitaine, il eſt Heros miraculeux, il a tout

a toutes les vertus, il est également capable de tous les emplois de la guerre. Il s'établit une gloire ferme & constante, & qui croist à tous momens; il merite l'admiration de tous les hommes, & les loüanges des Rois & des Empereurs. C'est en dire de grandes choses, mais c'est dire, qu'il a obeï à sa raison.

La diversité des matieres ausquelles cette obeïssance s'est appliquée, fait la difference des couleurs; mais cette apparente diversité des couleurs n'est, apres tout, qu'une mesme lumiere. C'est une imitation de cette simplicité feconde, essentielle à la Divinité, qui fait toûjours le mesme, & produit neantmoins une infinie multitude d'effets qui diversifient ce grand Monde.

Hommes! applaudissons-nous à nous-mesmes, & reconnoissons avec joye le pouvoir de la raison. Car, enfin, la raison est un bien public, & il suffit d'estre homme pour estre en droit de pretendre à tout ce que la raison fait de grand & de glorieux. L'élevation de nostre Heros doit estre pour nous une source de courage & de pretentions sans

bornes. Où n'avons-nous point droit d'eſperer d'atteindre apres que nous avons vû iuſqu'où la raiſon ſeule a pû l'élever ! O raiſon ! ſi tu ſçavois bien te ſervir de tes avantages, tu ferois d'autant d'hommes, autant de parfaits Heros.

Le noſtre ne nous devoit paroiſtre qu'admirable, dans cette premiere Partie, où nous n'avons parlé que de ſes élevations au deſſus des paſſions & de la fortune : Mais ie le voy déja infiniment charmant, & cét honneur qu'il fait à noſtre raiſon, cette reſſource qu'il donne à nos courages, luy meritent dés là, toutes nos tendreſſes, & un empire éternel ſur nos cœurs. Quand ie finirois icy ſon Eloge, il devroit bien faire, chez nous, cette rare alliance de l'admiration & de l'amour. Entrons neantmoins dans la ſeconde Partie, & voyons-le dans les abaiſſemens, où le porte la bonté que luy inſpire cette meſme raiſon, qui l'a ſi fort élevé. C'eſt elle qui doit particulierment nous le faire voir ſous une forme aimable, qui le rende Conquerant de nos cœurs. Mais nous y trouverons

beaucoup plus qu'en la premiere Partie, les deux caracteres meſlez. Un Heros ſage & guerrier, mais tout enſemble pitoyable & tendre, eſt un ſi grand & ſi rare miracle, qu'il s'attire nos admirations, preſque autant que noſtre amour.

LES Gens qui font profeſſion d'une maniere de ſageſſe impeccable, d'une indépendance de la Fortune, & d'un dévoüement rigoureux aux ſeuls ordres de la raiſon, ſans foibleſſes, & ſans paſſions, naturellement me font peur. Inſenſibles, comme ils ſont, à leurs propres mal-heurs, peuvent-ils eſtre pitoyables, & tendres! Comment ſeroient-ils touchez de nos peines, ils ne croyent pas que ce ſoient des maux! Ils ne les regarderoient dans eux-meſmes, qu'avec un œil de mépris, & ne daigneroient pas meſme leur faire l'honneur de les ſentir. Il faut ſçavoir un peu ce que c'eſt qu'eſtre homme, pour avoir compaſſion des hommes. Si les maux qui s'attachent à eux, leurs paroiſſent ſi

petits, lors meſme qu'ils ſont ſi proches de leur veuë, élevez comme ils ſont au deſſus de nous, que peuvent-ils juger des noſtres, qu'ils ne voyent que dans une diſtance infinie.

Le Soleil roule tranquillement ſur nos teſtes, & ſans trouble & ſans pitié, éclaire tous nos mal-heurs. Il les voit de trop haut, pour en eſtre allarmé. D'ailleurs, comment voulez-vous qu'inſenſible pour luy-meſme, il ait de la tendreſſe & de la ſenſibilité pour nous! Nos Sages pretendent avoir acquis par raiſon, cette inſenſibilité naturelle aux Aſtres. Ils n'ont plus de ſympathie avec leur corps: leur ame y eſt comme une intelligéce ſeparée, auſſi-bien que celle qui remuë les Cieux, & cette forme aſſiſtante n'entre point avec eux en commerce ny de biens, ny de maux. Quelle tendreſſe en devons-nous donc attendre, & quelle pitié dans nos mal-heurs?

Cette verité nous eſt appriſe par le mot meſme dont nous nous ſervons, pour exprimer le mouvement d'une ame attendrie, & touchée des diſgraces d'autruy. Qui dit compaſſion, dit union d

passions. Celle du mal-heureux passe de son cœur, dans le cœur de l'homme pitoyable, ou pour mieux dire, la mesme passion s'empare des deux cœurs. Il faut donc pour cela que tous les deux en soient capables. Le cœur du Sage est inaccessible aux passions, & la Philosophie Stoïque fondée sur cette raison, en a banny la pitié.

Que sera-ce donc, si de ce Sage impitoyable, j'en fais encore un Heros, & que la guerre se soit mêlée d'endurcir son courage. Car, enfin, l'exercice de la guerre n'instruit pas à la bonté, & un mestier qui apprend l'art de tuer par methode, & met toute sa gloire à bien exercer ce doux employ, n'est pas autrement propre à enseigner la pitié. Bon, & guerrier, ont passé dans l'esprit de Seneque, aussi-bien que dans celuy de Tertullien, pour deux termes incompatibles.

Concluons. Le Sage est insensible, & sans pitié : les Heros, comme ils ne le sont, que par la gloire de leurs armes, semblent devoir estre autant de demy-Tygres : le Prince dont nous faisons l'E-

loge, est Sage & Heros tout ensemble; qu'esperer de cette Alliance! & peut-il estre Sage, & Heros, & bon & pitoyable en mesme temps, sans estre de tous les hommes, le plus incomprehensible, & le plus miraculeux.

Augmentons encore la merveille, en adjoûtant, comme il paroistra dans la suite, que c'est cette sagesse insensible qui l'a rendu si tendre, & que c'est particulierement sur le theâtre de la guerre, qu'elle a fait éclater sa bonté; si bien que cette droite raison qui rend le cœur du farouche Stoïcien, si fier & si impitoyable, dans l'exercice mesme des devoirs de la societé humaine, & dans le sein de la paix, qui est l'azyle de la Philosophie, a rendu ce redoutable Heros doux & tendre au milieu des fureurs des armes.

Quels miracles de la raison! C'est elle qui l'a élevé, & l'a fait vainqueur de ses passions, & de la fortune: c'est elle uniquement qui l'abaisse & le rend Maistre & Conquerant de tous nos cœurs: mais ce qui redouble la merveille, est qu'elle joint par tout l'aima-

ble & le miraculeux : il eſt charmant lors meſme qu'elle l'éleve, il eſt admirable en ſes abaiſſements, & par tout également il triomphe de nos eſprits, auſſi-bien que de nos cœurs.

Il y a mille fauſſes bontez : il y en a qui naiſſent de la foibleſſe du temperament : il y en a que les paſſions nous inſpirent : il y en a meſme qui ſont filles du crime, & des crimes les plus oppoſez à la bonté : cruauté, violence, injuſtice, perfidie. Nous ſommes dans un Siecle, où le vice eſt ſi bien le maiſtre, qu'il ſe ſert meſme du miniſtere des vertus : mais pour ne point meſler imprudemment la Satyre au Panegyrique, avoüons ; car il eſt vray, que ce malheur de noſtre Siecle a eſté celuy de tous les temps.

Il y a des bontez qui naiſſent du temperament : C'eſt ainſi que j'appelle certaine vaine pitié, qui n'aboutit à rien, & qui ne donne que des larmes : elle rend le mal contagieux, & le fait paſſer d'un cœur à l'autre, par le miniſtere des yeux, mais elle le communique ſans le partager, & n'eſt bonne, qu'à augmen-

ter le nombre des miſerables. Tout ſe paſſe en d'inutiles, helas. C'eſt proprement contre cette foible bonté que la Philoſophie s'eſt r'écriée, elle l'appelloit Miſericorde, comme ſi vous diſiez, miſere du cœur. Le cœur du Stoïque eſtoit le plus ſaint de tous leurs Temples, où l'ame du Sage habitoit comme une Divinité ; ils n'avoient garde d'y donner accés à la miſere, & la Miſericorde en eſtoit bannie par cette raiſon.

Nos Verſions des Saints Livres ont ſanctifié depuis le nom de Miſericorde, puis qu'elles ont voulu s'en ſervir pour exprimer le plus éclatant, & le plus aimable de tous les attributs divins. Mais, ſans nous arreſter au mot, ny à ſon ethymologie, ce que les Stoïciens aimoient fort, il eſt certain que cette bonté ſans effets, n'eſt pas une bonté veritable, & qu'elle marque de la foibleſſe dans le temperament : d'où vient qu'elle eſt le partage des femmes, & qu'elle leur fait fort ſouvent pleurer des maux, qu'elles ne ſecourent point.

Il y a des liberalitez faites comme cette molle pitié : elles ne peuvent re-

ſiſter à la voix d'un homme qui demande, non plus que celle-cy, à la veuë d'un mal-heureux. Toute l'ame s'y oppoſe, mais elle n'a pas la force de ſoûtenir l'aſſaut des prieres, ny la preſence du Suppliant. Ce n'eſt pas, par inclination à bien faire: mais c'eſt par impuiſſance de refuſer. Remerciez-en vôtre impudence, & ſa lâcheté. Ce n'eſt pas grace qu'il vous accorde: mais c'eſt violence que vous luy faites. Vous luy arrachez des mains en dépit de ſon cœur. Ces ſortes de bontez ne ſont pas celles des faux Heros, ny des faux Sages: elles ne s'ajuſtent pas à leur temperament, & s'accordent encore plus mal à cette fermeté apparente dont ils font leur principale gloire.

On en voit qui s'accommodent mieux avec la prudence ordinaire, & qui naiſſent d'une reflexion que nous faiſons ſur nous-meſmes, & qui nous fait remarquer, veû l'égalité naturelle qui eſt entre tous les hommes, que le mal-heur preſent qui diſtingue la fortune de la perſonne que nous voyons, d'avec la noſtre, peut nous accabler un jour,

& que peut-estre nous trouverons-nous dans la mesme necessité d assistance & de secours. Toutes les autres Philosophies ont estimé ces sentiments, *homo sum, humani à me nil alienum puto*: mais la Stoïque ne les a pas admis dans son Sage, qu'elle ne vouloit pas qu'il puſt rien craindre, ou se figurer qu'il pourroit un iour estre mal-heureux. La Stoïque estoit folle avec son Sage Chimerique; il est neantmoins vray de dire que ces mouvemens de l'ame n'ont point pour principe une pure & veritable bonté. C'est un attendrissement sur vous-mesme. La bonté est genereuse, & va toute au dehors. Il y a de l'interest secret, c'est une maniere de trafic & de commerce caché établi entre les hommes: cela s'appelle *Fœnerari beneficia*; du moins c'est prester au denier ordinaire, si ce n'est pas donner à usure. La bonté pure & veritable agit sans espoir de retour: & tout le mieux que nous en puissions dire, est, que ce n'est pas bonté, mais prudence & précaution.

Nos vains Heros de la Fable & de l'Histoire, ont aussi eû leurs fausses bon-

tez toutes plus éclatantes, mais plus coupables que celle-cy, & toutes inspirées par les passions, ou par les crimes. S'ils pardonnent, ce n'est point clemence, c'est interest de gloire; & cét amour de la gloire est un cruel. Il leur fait pardonner à un homme, & leur en fait égorger un million. Cesar fait grace à Marcellus, parce qu'il ne peut rien refuser à [illegible] gloire; mais cette mesme ardeur qu'il a pour sa gloire, luy a fait répandre dans les trois parties du Monde, connuës de son temps, le sang le plus noble & le plus pur de Rome, sa chere Patrie, de l'Italie, & presque de tout ce qu'il y avoit de vaillans hommes dans toutes les Nations qui peuplent l'Univers.

Alexandre renverse l'Europe & l'Asie pour contenter sa gloire, & sa gloire luy fait épargner un petit reste de vaincus. Le retour n'est pas égal: Qu'il eust obligé le Monde, s'il eust étouffé cette bonté cruelle dans son principe. Il me iette demy mort à ses pieds, & percé de cent blessures, pour me faire valoir apres cela, comme une grace, de ce qu'il

n'acheve point de me massacrer.

Il épouse Statira apres avoir tué son pere, & de captive qu'elle est, il en fait la femme du Tyran. Veritablement, l'obligation est rare. Il vient de sang froid, sans vray sujet de querelle, & apres avoir refusé toutes les conditions de paix qu'on peut offrir à un Victorieux, faire perir le Pere au milieu de ses Estats, & puis il oblige la Fille à souffrir le meurtrier de son Pere en son lict; la Fille du plus grand Roy du Monde, à épouser un petit Roitelet, dont la grandeur subite n'est acheptée qu'aux dépens du sang de son Pere, & du débris des Sceptres de ses Ayeuls. Il ne l'aime, apres tout, que par une cruelle Politique, qui veut donner une veritable & legitime couleur à sa Pourpre, en la mêlant avec le sang des Rois de Perse, & reüniſſant sur son Thrône, le Prince avec l'Usurpateur. Statira ne fut pas fiere, mais cent autres auroient mieux aimé le joug du plus dur esclavage, que celuy d'un si honteux Hymenée.

C'est ce que l'Orateur Romain ap-

pelle courtoisie de Larrons. Ils vous prennent vostre argent, & par grace ils vous laissent la vie. Pour moy, j'aimerois encore mieux les graces des voleurs, que celles des Tyrans.

Il en est de mesme de tout le reste qui paroist bonté chez nos vains Heros : leurs liberalitez vont au faste. Ce n'est pas au mal-heureux qu'ils donnent ; mais c'est aux yeux des regardants. Qu'il en sçache gré à l'assemblée & au theâtre. Heureusement pour luy, son indigence fait un spectacle, & a beaucoup de témoins. Dieu juste Juge du merite, n'appelle pas cela bonté. Il recompense toutes les vertus : cependant il ne nous tient compte, que des liberalitez faites en secret.

Les Grands ont quelquefois des Favoris, & leur donnent contre leur propre gloire : mais si l'ambition n'en est pas, l'injustice & la violence s'y trouvent ; & pour suivre un penchant aveugle, ils font cent oppressions manifestes. *Vt unius hominis ornamentum totius orbis excidium sit* : C'est l'éloquent Salvien. Ils pillent une Nation entiere, pour enri-

chir un particulier, & ſont toûjours dans ce commerce d'iniuſtice. *Rapere ut effundant, effundere ut rapiant.* Criminels quand ils prennent, coupables quand ils donnent ce qu'ils ont pris, & par tout également cruels. Ces bontez ne naiſſent pas tout-à-fait du crime, mais elles y conduiſent inévitablement: Filles des paſſions, & meres de cent crimes.

Parlons plus honorablement de nos anciens Heros. Leur valeur a paru ſouvent s'occuper à la protection des foibles, ce qui marque beaucoup de bonté, & meſme de la plus genereuſe, & la plus veritablement heroïque. La Fable leur donne preſque cét unique employ. On connoiſt le grand Hercule ἀλεξίκακος, Dompteur des Monſtres & des Tyrans. Il porte le Ciel ſur ſes épaules, ſans luy, il ſeroit tombé ſur la terre, & auroit en tombant, écraſé hommes & Dieux. C'eſt eſtre une maniere de Sauveur, & des Dieux & des hommes, & la bonté ne peut aller plus loin, ny faire rien de mieux.

Mais cét Hercule n'eſt que dans la

Fable, & l'Hiſtoire ne nous fait point voir de ces Heros qui n'en veulent qu'aux Geants, qui ne combattent que les Monſtres, & qui ne font ſervir leurs armes qu'à la deſtruction des Tyrans: puis qu'à vray dire, preſque tous ne doivent leur nom de Heros, qu'aux ſuccés qui les ont fait Tyrans. Tous criminels heureux; C'eſt la définition veritable des faux Heros.

Cét Hercule, apres tout, tel meſme que la Fable nous l'a peint, n'agiſſoit point par une veritable bonté, mais par force de temperament, qui luy inſpiroit plus de colere pour celuy qui opprime, que de pitié pour celuy qui eſt opprimé, & qui luy faiſoit trouver plus de plaiſir à punir un criminel, que purement ſecourir un miſerable. Contez ceux qu'il a tuez, & ceux qu'il a ſauvez, vous trouverez plus de ſang répandu, que de miſeres finies; moins de chaiſnes rompuës, que de Tyrans maſſacrez. Qu'il n'y ait point de perſecuteur à pourſuivre, vous languirez auprés de luy ſous ſes fers. La bonté a beſoin chez luy d'un ſecond attrait, & ce ſecond char-

me approche fort de ceux qu'une ame
ſanguinaire trouve dans l'exercice de la
cruauté. Grace à ſa bile noire, qui paroi
aſſez dans ſa fureur, il ſçavoit bien
haïr.

Il y a meſme de ces zeles chagrins &
melancholiques dans la Religion. L'em
preſſement eſt beau, s'il ne va qu'à ga
rantir l'innocent : mais gardez-vous du
plaiſir que vous prenez à faire ſouffrir
le coupable : toute haine du crime, n'eſt
pas vertu. Toute protection donnée à
l'innocence perſecutée, quand on en eſt
payé par le plaiſir, qu'on prend à la van
ger & à punir, n'eſt pas bonté.

En voila trop pour Hercule, qui eſt
apres tout, plus chimere luy-meſme,
que celle qu'on pretend qu'il vain
quit. La verité eſt, que toute valeur
guidée par la paſſion de la gloire, ou
fondée ſur le temperament, ne peut
ſervir d'inſtrument utile, à une verita
ble bonté. Elle eſt toûjours fiere, &
toûjours intraitable, parce qu'elle eſt
toûjours brutale ; & elle eſt toûjours
brutale, parce qu'elle a une cauſe com
mune avec celle des Tygres & des Lions.

La vraye bonté eſt douce & reglée, & ne s'accorde pas avec la brutalité, ny avec tout ce qui tient de la beſte. *Quia nullum illis ſui regimen eſt.* La valeur paſſionnée eſt cõme un trait impetueux, qui d'abord qu'il eſt party, n'eſt plus dans le pouvoir de celuy qui le tire : il frappe ſouvent, où on ne veut pas. Ce n'eſt pas ce qu'il faut à une veritable bonté, qui a ſes ordres & ſes meſures, & qui ne les peut prendre que de la raiſon.

L'Hiſtoire elle-meſme nous fait foy, que preſque tous ceux dont elle nous parle, comme de nos Heros, n'ont travaillé qu'à la ruine du Monde, & que leurs fauſſes clemences meſme, n'ont eſté que de veritables cruautez ; puis qu'elles ne travailloient qu'à l'établiſſement de leur tyrannie, & à affermir les fers des peuples accablez. Auguſte pardonne pour aſſeurer ſon Thrône, apres avoir en vain fait effort, pour le cimenter par le ſang. La clemence eſt ſa derniere reſſource. Ce n'eſt pas par inclination qu'il eſt bon, c'eſt la neceſſité qui l'y contraint.

Je ne parle point des fausses bonte
qui sont manifestement inspirées par le
crimes, comme celles qui vont à cor
rompre la fidelité des Sujets, à se fair
des Associez en des desseins injustes
comme estoit celle d'un Catilina. Il
en a mesme de monstrueuses. Timon, l
plus farouche des Vieillards, flatte &
caresse le jeune Alcibiade. Il y paroi
de la bonté, mais la cause en est belle
veritablement, c'est parce qu'il prévoi
qu'il sera un iour la ruine de son Païs
Un vieil Tyran pardonne à un jeun
Corsaire, qui luy paroist brave & cou
rageux. Il y a quelque maniere de cl
mence : attendez que vous en sçachie
la raison : Il croit que de l'humeur &
de l'âge dont il est, il est homme à fair
encore bien des meurtres, & que ce se
roit épargner le sang humain, que c
répandre le sien.

La veritable bonté est de toutes l
vertus, celle qui est la plus aisée à sedu
re : mais la fausse bonté est de tous l
vices masquez, celuy qui nous seduit
plus aisément. La solide bonté est com
me un assemblage de toutes les vertu

Car il les faut toutes pour estre e
De là vient, qu'autant qu'il est rare, d'avoir une bonté veritable, autant est-il facile d'en avoir quelque trait. Il suffit d'avoir quelque sorte de ressemblance avec une seule vertu. Car elles entrent toutes dans la composition de la bonté; mais autant qu'il est aisé d'en avoir de fausses copies, autant est-il difficile de la posseder veritablement, sur tout à une personne publique, qui estant elle-mesme toute entiere consacrée, par estat, au bien public, doit donner ce caractere à toutes ses vertus, & faire qu'elles ne soient point purement pour elles, mais qu'elles soient toutes, ou parties, ou ministres de sa bonté. Or parce que dans un homme élevé, tout s'oppose à cette bonté, qui change sa grandeur dans une maniere de servitude, contre l'interest, contre la passion, contre l'inclination de tous les vices, pour la maintenir en ses droits, & posseder une bonté veritable, il faut qu'elle seule gouverne toute l'ame, & qu'elle s'y face suivre de toutes les vertus. Si bien que c'est faire un Eloge general d'un grand hom-

me, que de dire qu'il a eû une veritable bonté.

Celle de noſtre inimitable Prince a eſté parfaitement de cette maniere. Ce n'eſtoit point une bonté de theâtre, il donnoit ſans façon, & la liberalité luy eſtoit ſi naturelle, que bien loin qu'elle fiſt éclat chez luy, comme font tous les effets qui partent d'une cauſe qui ſouffre violence à leur naiſſance : bien loin de nous donner tout loiſir de s'en appercevoir par les circonſtances ceremonieuſes dont il accompagnoit ſes preſents, il les faiſoit d'une maniere ſi negligée, qu'il ne ſembloit pas luy-meſme s'en appercevoir. La verité eſt qu'il luy en couſtoit moins qu'à un autre. Car il n'eſtimoit pas ce qu'il donnoit : du moins s'il en faiſoit quelque cas, ce n'eſtoit que parce qu'il pouvoit eſtre bon a donner.

Il n'y affectoit pas meſme le ſecret parce qu'il n'y prenoit pas garde, & qu'il ne prévoyoit pas qu'il y puſt avoir dequoy ſe récrier. Cette affectation, à vray dire, eſt ſouvent un artifice pour ſe faire remarquer. Un homme qui n

croit faire que son devoir, ne iuge point tant de précautions necessaires, & suit naturellement, & sans faste, le penchant de sa raison. Hé bien, qu'avez-vous donc tant fait. Il n'y avoit, ny pour nous dequoy tant éclater, ny pour vous dequoy vous cacher avec tant de mystere. On ne devoit pas seulement y faire reflexion.

C'est en quoy nous avons à nous plaindre de nostre Heros. Ce peu de cas qu'il faisoit de ses actions les plus rares, les faisoit couler si doucement, qu'elles échapoient mesme aux yeux les plus clairvoyans. Que si malgré ce secret non recherché, que leur procuroit sa modestie, il y en a un si grand nombre qui n'ont pû se cacher, c'est que les secrets mesmes des personnes extraordinaires sont publics.

Il donnoit, sans faire un trafic de sa bonté, sans espoir caché d'un retour ou d'interest, ou de gloire, & mesme sans en estre payé, par le plaisir qu'on a de sentir, qu'on fait une action glorieuse. Il le faisoit avec le mesme desintéressement qu'est celuy du Soleil, qui lors

qu'il distribuë ses rayons au Monde, ne voit pas mesme sa propre lumiere, ny l'éclat qu'elle fait en nous la donnant. Il croyoit payer une debte quand il soulageoit un mal-heureux. *Veluti debitum poscat qui calamitate deprimitur.*

Il n'avoit point de ces bontez iniustes qui arrachent violemment, pour prodiguer aveuglément: il ressembloit aux Dieux de Seneque. Il n'avoit rien, & il donnoit toûiours. *Nudos videbis Deos, omnia dantes, & nihil possidentes.* Il avoit trouvé l'art d'estre tout ensemble pauvre & liberal. C'est bien le contraire d'Alexandre. *Post Darium, & Indos, pauper est Alexander inventus est, qui concupiscaret aliquid, post omnia.* Alexandre possede tout l'or des Indes & tous les threfors de Darius, c'est à dire, toutes les richesses du Monde, ce pendant il soûpire encore apres de nouveaux biens. Il gueuse & mandie encore de la Fortune, & veut la forcer à luy trouver quelque chose de plus, apres qu'elle luy a tout donné. On a vû, enfin un homme, qui possedant tout, desira encore quelque chose par delà.

Nostre Heros a un genie bien opposé, mais le miracle est plus grand encore. Il nous fait voir un homme, qui apres avoir donné tout ce qu'il a, trouve encore de quoy donner, qui peut vivre & mourir dans la pauvreté d'un Philosophe, & dans l'exercice continuel des liberalitez d'un Heros. Le secret est rare & glorieux pour luy; mais ie ne crains point d'abaisser sa gloire en le publiant, & de la rendre commune par le nombre des gens qui prendront envie de le suivre: il sera admiré de tout le monde, & imité de tres-peu. Il s'épuisoit iusqu'à mettre ses Officiers dans une maniere de desespoir, & se reposoit, quant à luy, sur la Providence, du soin de faire subsister sa Maison, bien loin d'avoir recours ny aux violences, que la guerre paroist permettre, ny aux assistances que ses emplois sembloient le mettre en droit d'exiger de la Fortune: lors qu'il n'avoit plus d'argent chez luy, il vendoit iusqu'à sa vaisselle pour subvenir aux necessitez de son Soldat. Les exemples en sont connus: & quand, enfin, tout luy manquoit, il empruntoit de

ſes amis, mais avec une Religion ſi ſcrupuleuſe & ſi delicate, que tout le Monde ſçait, que rien ne luy a eſté ſi cher ny ſi important entre tous les ordres, avec leſquels il a reglé ſes affaires dans la prévoyance qu'il avoit de l'approche de ſa mort, que de pourvoir au payement de ſes debtes.

Ceſar ſemble avoir fait la meſme choſe. Il emprunta pour donner: mais diſtinguons les intereſts. Ceſar le fiſt par une ambitieuſe Politique, afin de s'acquerir la gloire d'eſtre liberal, aux dépens de ſes amis, & d'embarquer par là dans ſa cauſe, & ceux auſquels il donnoit, & ceux auſquels il devoit. & qui ne pouvoient plus eſperer, qu'il fut iamais en eſtat de leur rendre, à moins que ſa victoire luy en donnaſt le pouvoir.

C'eſt aſſez le caractere de noſtre Siecle, d'emprunter de mauvaiſe foy; & quoy qu'on ne le faſſe pas avec des veuës ſi delicates & ſi raffinées, que celles de ce premier Tyran de Rome, on le fait neantmoins avec le meſme deſſein de ſouſtenir & d'accroiſtre ſa gloire, de conſerver

conſerver ou d'acquerir des charges, de ſe maintenir dans un meſme rang, meſme éclat, & meſme équipage, & ſouvent de l'augmenter. Ces ſortes de trahiſons & de larcins pretextez meriteroient une punition plus exemplaire, que celle des vols publics. C'eſt joindre la perfidie à l'injuſtice, & ce conſentement qu'ils ſurprennent, & par lequel ils pretendent ſe diſtinguer du vol, eſt un ſecond crime pour eux. C'eſt tuer en baiſant, c'eſt poignarder ſous le viſage d'amy. C'eſt d'un ſimple homicide, en faire un aſſaſſinat, & une eſpece de parricide. Car celuy qui vous preſte, vous tient en quelque façon lieu d'un ſecond pere, puis qu'il vous fait revivre, & rétablit voſtre condition abattuë, par ſes charitables ſecours. C'eſt, enfin, voler ſur l'Autel, & ſur un Autel fort reſpecté par une bonne conſcience, c'eſt à dire, ſur l'Autel de la Juſtice & de l'amitié; mais ie m'emporte hors de mes bornes.

Sa bonté ne pardonnoit point par foibleſſe de temperament, il y paroiſt bien de la fermeté & à ſa conſtance, qui ne

s'accorde pas avec ſes molles tendreſſes. Ce n'eſtoit point par indulgence, qu'il eût pour les crimes, ou par ſympathie avec les criminels. Jamais ame ne fut naturellement ſi droite & ſi juſte : il n'étoit pas libre ſur ce point là, & pouvoit dire avec autant de verité, que cét Eveſque parlant de luy-meſme. *Odium compellor debere criminibus.* Si cette droiture produiſoit neceſſairement la ſeverité, il euſt eſté le plus ſevere & le plus rigoureux de tous les hommes : Mais toutes ſes inclinations luy eſtoient inſpirées par ſa raiſon ; & la meſme raiſon qui l'obligeoit à haïr le crime, luy faiſoit aimer le criminel, & ne luy faiſoit meſme haïr le crime, que par l'amour qu'il avoit pour le criminel, dont le peché faiſoit le mal-heur & la honte.

Le Sage eſt le Medecin des hommes lors meſme que l'employ qu'il ſouſtient l'oblige a eſtre leur Juge. Il perſecute la maladie, mais il favoriſe le malade, & ne pourſuit meſme la maladie que par la tendreſſe qu'il a pour le malade, qu'elle conduit à la mort. Tout ſon deſſein va à les ſeparer l'un de l'au

tre, mais à n'en faire perir qu'un. Tuer la fiévre, & sauver le Febricitant. Que si la contagion du mal le force à la violence, par la consideration de l'interest public, il y vient avec la derniere contrainte, & condamne en soûpirant. Nous avons autant de témoins de cette verité, que la France a presque de Gentilshommes & de Soldats, & le fameux, *Vtinam nescirem litteras* conviendroit bien mieux à tous les temps de sa vie, que mesme aux premieres années de Neron.

Il estoit convaincu de cette verité que Seneque nous annonce. *Tam turpia esse principi multa supplicia, quam medico multa funera.* Et j'ose dire que jamais il n'y eust moins de supplices & moins de crimes, que par tout où il a commandé. Tant une bonté solide & reglée par la droite raison, a de force sur les cœurs les plus emportez; & tant il est vray que dans les armées, le respect & la tendresse pour les vertus, & pour les bontez d'un Capitaine, prévalent à la crainte de tous les chastiments. L'obeïssance est aisée. *Quoties Imperato-*

ris loco dominatur affectus. La crainte de le fâcher, tenoit lieu de mille supplices.

Il avoit trouvé l'art de rendre jusqu'à ses remonstrances mesme aimables; mais cét amour ne servoit qu'à augmenter dans l'esprit des Soldats, & des Officiers, la crainte de luy donner lieu de se plaindre encore une fois. Il n'y a rien de si fort qu'une crainte respectueuse. On n'apprehende rien tant que le foudre, parce qu'on sçait qu'il part d'une main, qui non seulement est juste, mais qui ne punit qu'avec peine, & dont nous sommes obligez d'adorer la bonté, dans le moment mesme qu'elle nous frappe.

Nous entrons sur le vray theâtre des bontez de nostre Prince: mais il y fait un personnage si singulier, que lors que ie pense que c'est par sa bonté que ie le veux signaler à la teste de nos armées; que ie ne veux faire de toutes ses vertus guerrieres, qu'autant d'esclaves de sa bonté, que ie pretends rédre toutes ses victoires & ses conquestes, dépendantes de cette vertu pacifique, & luy faire voir l'esprit

toûjours desarmé, dans le temps mesme que son bras lance ses foudres les plus terribles : que ie maintiens que ce redoutable Heros ne combat que par bonté, qu'il ne fait la guerre que pour parvenir à la paix, qu'il ne soûpire que pour elle, & qu'il l'a seule dans le cœur, lors qu'il a les armes à la main, & la victoire mesme entre les mains. Il me semble que cette bonté est plus admirable encore que charmante, qu'elle merite du moins, autant nostre admiration, que nostre amour, & que joignant chez luy, le pauvre & le liberal, le guerrier & le pacifique, elle est en droit d'unir, & dans le cœur de ce Heros, & dans tous les nostres, tout ce qui paroist le plus incompatible, & que nous pouvons dire de cét homme surprenant avec toute la proportion qui doit y estre observée, c'est à dire, en y remarquant une inégalité infinie, ce que Job dit de Dieu mesme, admirant l'accord qu'il a mis entre tous les mouvemens si contraires, & des Cieux, & des Astres. *Potestas apud eum qui facit concordiam in sublimibus.*

C'eſt une remarque qui n'eſt pas de moy, & l'Invincible Henry le Grand l'a démentie, que de tous les grands Capitaines qui ne ſont plus, il n'y en eut iamais qui ne fuſt & cruel, & injuſte, ou par inclination, ou par neceſſité. Sylla, Marius, Hannibal, cruels par nature, Ceſar par la neceſſité des affaires où l'engageoit ſon ambition. Il avoit quelque penchant à la clemence, mais il ſacrifioit tout à ſa gloire : & il a vaincu iuſqu'à ſon naturel, pour ſe rendre le parricide de ſa Patrie. Son ambition l'a pouſſé iuſqu'à répandre le ſang, qui luy eſtoit le plus cher. C'eſt ce qu'on appelle la guerre. On ne vient à la victoire que par là. Neantmoins, c'eſt porter la barbarie iuſqu'au bout, que d'avoir horreur du ſang, & d'en boire à longs traits. La cruauté eſt toute pure, quand l'averſion naturelle en oſte le plaiſir, quand on peut faire le mal, ſans qu'il plaiſe, & ſans que la force du charme ſemble avoir fait violence à nos libertez.

Auguſte paroiſt aſſez ſon fils ſur ce point là ; & s'il avoit eû toutes les autres reſſemblances, ie croirois aiſémen

qu'il y avoit quelque chose de plus que l'adoption. Mais la paix qui justifie leur naturel, fait voir que la bonté ne peut subsister avec la guerre. Seneque, comme nous avons déja remarqué, a reduit la chose à l'impossibilité, du moins est-ce un Heros presque sans exemple, qu'un Heros toûjours faisant la guerre, & toûjours plein de bonté : Il y a neantmoins de la diversité parmy eux.

Hannibal découvroit tous ses crimes, & sembloit y mettre sa gloire & son plaisir. Cruel mesme contre sa parole, & joignant par tout la perfidie à la cruauté. Quand on en vient iusques-là, c'est se perdre soy-mesme. Rien n'est plus nuisible à un Capitaine. Sa reputation fait le destin de la guerre, & decide quasi de tous ses succés, sur tout, quand il a une pleine authorité, comme Hannibal en Espagne, & sur ses conquestes en Italie. La foy mutuelle est le lien des Societez : Comment se fier à un traistre averé.

C'est ce qui fist qu'Hannibal perdit tout, en perdant une seule Bataille : parce qu'il avoit déja perdu l'estime & la

confiance de tous ſes Alliez, & meſme de tous ſes Soldats. Rien ne les lioit à luy que la Fortune. La Fortune le quitte, & il demeure ſeul. Sa Patrie meſme, à laquelle il avoit acquis tant de gloire, le renonce avec empreſſement. Il fuit de païs en païs, captif en toutes les Cours ; & ne pouvant trouver meſme de ſeureté dans l'eſclavage, il s'empoiſonne enfin luy-meſme, avec cét anneau fatal, qui luy avoit ſervy à tant de perfidies : digne fin d'un fourbe & d'un ſcelerat.

Hannibal eſtoit un Monſtre, mais tous ont eſté également cruels en ce poinct, que ſe faiſants un Dieu de leur gloire, ils luy ont ſacrifié, non ſeulement le ſang des ennemis, contre leſquels ils combattoient, mais celuy de leurs propres Soldats. Labienus le ſçût bien remonſtrer aux Soldats de Ceſar en Afrique. Tous montent au Thrône, tous arrivent à la victoire par un tas de corps morts, amis, ennemis, qu'importe ! pourveû qu'ils ſervent de degrez. Tout eſt reglé chez eux par ce principe. Prudence dans les deſſeins guidée par une folle &

injuſte paſſion de s'agrandir aux dépens de toute la terre : Valeur qui n'a pour but que de regner par le droit de la victoire, quoy qu'il en puiſſe couſter aux vainqueurs & aux vaincus. Dans le bonheur des ſuccés, le premier ſoin va à s'affermir. Tout tient de ſon origine. Les proſcriptions d'Auguſte, mille ſupplices des Conjurez, puis tout d'un coup une ſoudaine clemence : c'eſt meſme paſſion, qui fait differents perſonnages, mais par tout nulle ſolide bonté, & toûjours une ame toute preſte à eſtre cruelle, quand il plaira à l'ambition de luy commander.

Noſtre Prince a trouvé le ſecret de faire de la bonté, une vertu heroïque & guerriere, de la mener avec luy dans ſon Camp, & de la faire vivre ſans frayeur au milieu des armes. Il luy a ſoûmis toutes ſes vertus militaires, il n'eſt entré que par ſes ordres dans ſes emplois ; & ce qui eſt de plus ſurprenant, il ne s'y eſt embarqué que pour luy plaire.

Ceux qui ont connu le ſecret de ſon ame, ſçavent ſi l'ambition le touchoit,

ou l'interest public ; & les desseins de la retraite qu'il meditoit, & qui ne sont plus secrets, marquent bien quelles pouvoient estre les intentions qui le conduisoient à la guerre. La bonté de son Roy, la confiance que son Soldat avoit en luy, sa longue experience dans le commandement, & les advis, j'ose mesme dire, les remonstrances des personnes pieuses, à qui leur desinteressement & leur vertu avoient donné un grand credit sur son esprit, l'avoient persuadé malgré sa modestie, qui faisoit toûjours injustice à son merite, qu'il n'estoit pas tout-à-fait inutile à son Prince & à sa Patrie en cét employ. C'estoit ses deux principales amitiez. Le Roy & la France partageoient son cœur. Disons mieux, son cœur tout entier estoit à son Roy, sans partage, parce qu'il n'y a point de distinction d'interest, & qu'on ne peut mieux aimer la France, qu'en aimant uniquement son grand Roy.

Il venoit donc conduire nos Armées, avec le mesme esprit qui oblige Dieu de s'abaisser jusqu'au soin des choses

humaines. *Descendit ad publicas curas ea mente quâ Deus humana tractat.* Il prenoit le commandement de nos troupes, parce qu'il s'agissoit de les conserver, contre une conspiration puissante d'innombrables ennemis. *Suscepit habenas imperij, quia servandum erat* Il suivoit en cela, comme en tout le reste, les mouvemens de son grand Prince, qui n'a pour but dans la guerre, que d'asseurer le bon-heur de ses Sujets, & la tranquille felicité de son Estat. La sympathie que ce grand homme avoit avec luy, & qui fait le plus beau de la gloire de nostre Heros, luy avoit inspiré cette tendresse sensible, & cette admiration respectueuse que nous avons déja remarqué, qu'il avoit pour nostre debonnaire & invincible Roy. J'ose dire, que le retour estoit parfait, & que iamais Sujet n'a esté plus aimé ny plus estimé de son Monarque. Aussi est-ce l'unique recompense à laquelle son grand cœur n'a pas paru insensible, sans iamais chercher d'autre gloire, que celle d'estre approuvé d'un Prince, dont le jugement est la mesure du vray merite.

Il fuyoit toute autre gloire pour luy, & ne travailloit uniquement que pour celle de ſon cher & incomparable Maître. C'eſtoit l'ombre de ce brillant Soleil, c'eſt à dire, qu'il ſuivoit tous ſes mouvemens avec une fidelité inviolable, mais il n'entroit iamais en part avec luy de ſon éclat, ny de ſa lumiere, & comme dans les Cadrans l'ombre ſeule eſt dominante, & regle aux hommes, & leur marque le iour, & les mouvemens du Soleil, non par l'imitation de ſa lumiere, mais par ſon application inviolable à le ſuivre toûiours, tandis que toutes les autres parties brillent inutilement à nos yeux. Ainſi, ce grand homme regloit tous les mouvements de ſon armée, en reglant luy-meſme les ſiens, ſur ceux de ſon grand Roy, ſans pretendre à d'autre gloire, qu'à celle de luy plaire & de le ſuivre, & laiſſoit briller vainement tous ceux qui aimoient l'éclat plus que luy.

Il ne faut plus s'étonner, ſi un General qui entroit dans ſon Camp avec des penſées ſi bonnes & ſi pures, y introduiſoit avec luy toutes les vertus paci-

fiques, & si dans toutes les entrepriſes qu'il formoit, il appelloit toûiours à ſon conſeil la Fortune publique, la gloire de ſon Monarque, & le ſalut de la France: ſi toute ſa prudence conduite par ſa bonté, alloit toûiours directement à la conſervation du Païs, & de ſes Soldats, & comme à regret, & par une fâcheuſe contrainte, à la ruine de nos ennemis.

C'eſt l'ordre naturel des choſes. Le repos eſt la fin de tous les mouvements, la paix de toutes les guerres, & la conſervation du Citoyen, eſt l'unique but legitime qu'on puiſſe ſe propoſer dans la deſtruction forcée de l'Eſtranger. Hors de là, autant d'ennemis tuez, autant de vrais aſſaſſinats, & ce qu'on appelle victoire, vrais meurtres & homicides enaſſez. Un million de crimes en foule, dont chacun en particulier ſeroit detestable, & dont l'aſſemblage a ie ne ſçay quoy qui ébloüit les yeux du vulgaire, mais qui dans le vray, ne ſert qu'à en augmenter l'horreur.

Tous ces vainqueurs, que nous chante l'Hiſtoire, s'ils n'ont eû ces motifs dans

leurs guerres, ne ſont que de fameux criminels, que la Fortune abſoût, mais que la Juſtice condamne. Leurs crimes les parent aux yeux des hommes, mais ils leurs font un procés éternel devant Dieu.

Ciel ! qu'il y a peu de gens dans le Monde qui ayent les yeux diſcernants. Il eſt vray que dans le fonds, c'eſt le crime des cœurs, & que ce ſont nos cœurs qui font revolter nos yeux contre la lumiere, & inſpirent à nos eſprits une haine ſecrette de la verité, ſur tout, d'abord qu'elle ſe veut engager à nous faire des remonſtrances. On l'aime aſſez quand elle ne fait que briller, & qu'elle ſe contente de nous dire de belles choſes, qui ne vont point contre les inclinations de nos cœurs, & l'intereſt de nos paſſions: Mais d'abord qu'elle ſe veut meſler de reforme & de cenſure, elle s'attire l'averſion des volontez, qui, Maiſtreſſes qu'elles ſont de l'eſprit, l'obligent de fermer les yeux à la lumiere, le tiennent dans une diſtraction perpetuelle, luy défendent toute attention, & en viennent iuſqu'à haïr leur raiſon

propre, parce qu'elle aime naturellement la verité, & ne peut s'empeſcher de parler ſouvent pour elle.

Un des principaux caracteres de noſtre Heros, remarqué par tous ceux qui ont eû l'honneur de l'approcher, eſt d'avoir eû un amour incorruptible pour la verité. C'eſt une ſuite neceſſaire de l'obeïſſance qu'il rendoit à ſa raiſon. Cette inclination paroiſſoit en tout; juſques-là meſme, que dans ce qui n'eſt que bagatelle pour tous les autres hommes, & où d'un conſentement general, ils ſe ſont tous donnez une maniere de permiſſion tacite, de mentir impunément, & de joüer avec les paroles les plus ſerieuſes du monde, il vouloit de la realité, & n'a jamais pû entrer dans ce commerce de badinage, que la couſtume ſemble avoir rendu innocent. Ennemy des fauſſes ceremonies, & de ces offres chimeriques d'une ſervitude imaginaire, dont la civilité authoriſe le menſonge: mais amy ſolide & effectif.

Tout ce qui eſt compliment pour les autres hommes, eſtoit une parole d'honneur, & une maniere de ſerment pour

luy. Il avoit son Dieu domestique, dont il respectoit la presence, & il ne parloit iamais que devant l'Autel de la raison.

Il haïssoit en tout discours la fausse éloquence, qui ne debite que des mots, & ne s'arrestoit qu'au bon sens, & à la force des preuves. Il mépriſoit dans son cœur les faux honnestes gens, quoy que sa modestie ne souffrit pas aucune fierté dans ses manieres, & que sa douceur naturelle renfermast ce mépris dans son cœur : mais il estoit adorateur du vray merite, pour lequel il avoit un si delicat discernement, que iamais homme n'a mieux sceu que luy, distinguer le fard & le masque, d'avec les couleurs naturelles, & le vray visage de la vertu. Une loüange de sa bouche estoit une Eloge complet, & la reputation d'un homme estoit asseurée, sur l'authorité seule d'un si grand, & si infaillible témoin.

Il a esté toute sa vie irrecõciliable avec l'hypocrisie, & dévoüé à la sincerité contre ses plus grands interests; se mocquant de la pompe & de toute la fausse gloire, que

que la Fortune peut donner, mais inſeparablement attaché au veritable honneur, comme celuy-là l'eſt toûjours au devoir, & à la vertu, & que tous les trois enſemble le ſont inviolablement à la raiſon, comme à leur unique & veritable ſource.

On peut dire que toutes ſes inclinations ont eſté heureuſes : Car il a par tout trouvé ce qu'il aimoit. Il a par tout cherché la verité, & par tout il l'a rencontrée. La raiſon qui luy en inſpiroit la recherche, luy ouvroit les chemins pour y parvenir. Cela paroiſt particulierement, en ce que dans le projet de toutes ſes entrepriſes, il alloit toûjours droit à la fin naturelle & legitime, & ne s'en écartoit preſque jamais dans l'execution, par la juſteſſe des meſures qu'il prenoit. Il ſçavoit meſme prévoir l'avenir par des veuës anticipées qui luy rendoient les veritez preſentes, & l'armoient par là contre les bigearreries de la Fortune, dont il rectifioit les caprices, par la ſeureté de ſes prévoyances.

Cét amour qu'il avoit pour la verité,

& ce bon-heur qu'il a eû de la trouver par tout, ne s'eſt iamais fait voir avec tant d'éclat, que dans ſa maniere de faire la guerre, & dans les deſſeins qu'il s'eſt propoſé en la faiſant: preferant toûjours la conſervation de ſon Soldat, à la ruine de l'Eſtranger, & l'intereſt public à ſa gloire particuliere. C'eſt ce qui fait, ſelon moy, la juſte difference de ceux qu'une fortune aveugle, où la ſeule grandeur de leur naiſſance, élevent ſubitement au Commandement pour en faire des Heros paſſionnez, d'avec ceux qui doivent tout à leur raiſon, & ne reglent leur conduite que par ſes ordres.

Les premiers ne ſçavent pas que la teſte eſt faite pour le corps, & qu'ils ne ſont qu'une partie de ce tout, qu'ils commandent; ils ſe croyent d'une nature ſeparée, & penſent que n'entrant point en compoſition avec ce corps ſubalterne, ils le peuvent traiter comme l'homme fait la beſte, & en uſer comme d'un pur inſtrument, qu'on a droit de conſumer à ſon ſervice, & de ſacrifier ſans aucun égard pour luy, à noſtre intereſt & à noſtre gloire. Noſtre

Heros incomparable ; qui ne regloit sa prudence guerriere que sur sa bonté, & dont la bonté ne prenoit ses lumieres que de la droite raison, avoit des sentimens plus justes, & sans se laisser surprendre à cette diversité apparente, que les dehors font remarquer entre un homme & un autre homme : il s'attachoit à l'égalité solide que la nature met entre nous.

Il est vray que la vertu nous distingue : mais quand c'est la vertu qui éleve un homme, plus il se voit élevé par elle, plus cette mesme vertu l'oblige de s'abaisser aux besoins de tous les foibles. C'est une necessité nouvelle & inséparable, que luy impose cette élevation, causée par sa vertu, sur tout, quand elle est accompagnée de quelque commandement & authorité Politique, qui luy donne le pouvoir de les secourir. Sans cela, la vertu refuseroit toutes ces hauteurs, ou elle seroit inutilement placée ; tout ce qui s'appelle grandeur & élevation, n'ayant point d'autre charme, par lequel elle puisse plaire à la vertu, que cette facilité où elle la met,

de satisfaire son inclination à bien faire.

Il y a mesme obligation d'en user ainsi, pour tous ceux que leur naissance ou leurs merites ont élevez au dessus des hommes. Prenez-vous-en, si vous voulez, à la Fortune, à vostre naissance, à vos vertus : Mais, enfin, d'abord que vous estes sur nos testes, vous ne devez plus avoir des yeux, que pour voir & secourir tous les mal-heureux. Vous approchez de Dieu, vous devez l'imiter. C'est par là qu'il est Dieu : du moins c'est par là qu'il est le nostre, & qu'il s'attire nos cultes & nos adorations. Ostez-luy sa Providence, & vous détruisez le fondement de toutes les Religions.

Qu'ont de bon toutes les conditions élevées ! A quoy sert la grandeur, & le pouvoir, qu'à nous mettre en estat de faire la fortune generale des autres hommes, & d'estre le secours universel de tous les mal-heureux ! Toute personne publique est un bien public, & tout commandement oblige à certaine Providence. Il y a mesme justice étroite. C'est à ces fins que vous commandez. Le

pact eſt reciproque : hommage & obeïſſance, d'une part : ſoin & providence, de l'autre : ſur tout, quand celuy qui s'aſſujettit, naturellement eſt libre : comme l'homme a regarder l'origine de tous les empires, l'eſt toûjours à l'égard d'un autre homme. Car la nature les a fait égaux, & la nature garde toûjours ſes droits contre la violence de la fortune : la domination eſt injuſte, à moins que la ſujettion ſoit volontaire, & que la liberté elle-meſme faſſe renoncer l'homme à ſa liberté : Or iamais on ne deſcend à un aſſujettiſſement volontaire, ſans intereſt ; & l'intereſt conſiſte, en ce que pour recompenſe de mes ſervices, vous me ſecouriez dans mes beſoins.

Toutes dominations ſont fondées ſur le contract, horſmis celle de Dieu, parce qu'elle eſt neceſſaire, & que le pact des volontez n'y doit point intervenir. La nature nous ſoûmet à luy, & l'excellence de ſon eſtre, & la creation, luy donnent un droit ſi grand, que ſon domaine ſur nous eſt ſans conditions, ſans clauſes, ſans reſerves, & ſans limites.

C'eſt par cette raiſon qu'il eſt vray, dans un ſens rigoureux, qu'il n'y a point de juſtice exacte, entre Dieu & l'homme. Neantmoins, quoy qu'il ſoit ſeul Maiſtre abſolu, il eſt preſque l'unique qui obſerve ce contract, qu'il n'a point fait, & auquel il n'eſt point obligé. Mais, quoy que la juſtice ne l'y aſſujettiſſe pas, il s'y voit engagé par quelque choſe, qui chez luy peut du moins autant que ſa juſtice, c'eſt à dire, par ſa bonté. Cela va ſi loin, qu'il ne ſeroit plus Dieu, & ne ſeroit pas meſme digne de l'eſtre, s'il manquoit à cette Providence. Il ne feroit point d'iniuſtice aux hommes. Car il ne leur doit rien : mais il ſe feroit un cruel tort à luy-meſme, & détruiroit ſa nature, en ſe défaiſant de ſa Bonté. *Deus cuius natura bonitas eſt.* Il prend cette neceſſité dans ſon propre fond, & c'eſt pour cela qu'elle eſt plus indiſpenſable, *de ſuo bonus.*

Le Ciel prend chez luy la ſource de ſa lumiere : mais il reçoit de nous la matiere de ſes foudres Il ceſſeroit d'eſtre Ciel, s'il ceſſoit pour toûjours d'éclai-

ter : mais il peut estre Ciel sans tonner-
re. Aussi nous distribuë-t-il en tout
temps sa lumiere : mais rarement for-
me-t-il des foudres, & comme à regret,
quand la terre l'y force par ses exha-
laisons. Dieu pourroit estre toûjours
nostre Dieu sans punir. Il ne tient qu'à
la creature : mais il ne peut pas estre
nostre Dieu, sans nous bien faire. *De
nostro iustus, de suo bonus.*

Il semble que nostre grand Prince ne
se soit apperceu de son élevation, à la-
quelle il paroissoit insensible, & que sa
modestie l'empeschoit mesme de remar-
quer, que par cette necessité qu'il a connû,
qu'elle luy imposoit d'avoir une pitié
secourable pour tous ceux qui estoient
soûmis à sa conduite, & qui ne la luy
faisoit pas seulement exercer par une
inclination naturelle, mais comme une
obligation & un devoir, sans en pre-
endre de reconnoissance. C'estoit une
ebte dont il s'acquittoit. Heureux le
iecle où tous les Grands feroient voir
cette seule marque, qu'ils connoissent
eur grandeur, & par là s'en rendroient
ignes.

Les faux Heros, tandis que leur élevation dure, ne regardent iamais en bas. Ils ne se souviennent plus qu'il y a des hommes au dessous d'eux, & un Dieu au dessus de leur teste. Des miseres si éloignées disparoissent à leur veuë, & les Dieux, dont ils se croyent si proches, ne leurs semblent pas plus Dieux qu'eux. *Ex alto homines, ex æquo Deos.*

Il fallut qu'il en coûtast une blessеure & du sang à Alexandre, pour s'instruire de la fausseté de sa Divinité pretenduë. Il n'apprit qu'il estoit homme, que par le danger, où il se vit de ne l'estre bien-tost plus. C'est ainsi que se dompte l'orgueil de ces ames lâches & fieres: Il faut que Dieu les frappe pour s'en faire adorer. *Merces calamitatis adoratio.* Ils ne se remettent dans la Republique des hommes, & ne croyent faire partie de ce grand corps, que lors que leurs propres mal-heurs les ont convaincus de leur foiblesse. S'ils commencent à prendre pitié des miserables, ce n'est qu'apres qu'eux-mesmes sont devenus mal-heureux. *Non ignara mali miseris succurrere disco.* Pour l'ordinaire l'envie

l'envie de bien faire ne les prend que quand ils en ont perdu le pouvoir.

Le caractere de nostre Heros avoit des manieres bien contraires, que luy inspiroit cette mesme raison qui l'avoit fait Heros. Ses élevations ne luy servoient qu'à l'instruire de l'obligation, qu'il avoit de veiller incessamment, à la conservation de ceux qu'il voyoit au dessous de luy, & dont Dieu luy demanderoit un jour compte. Une ame est veritablement grande, quand la grandeur de sa fortune ne l'a fait croistre qu'en modestie, & en bonté. Quand elle ne s'apperçoit que rien ne s'augmente chez elle, que par la necessité de s'immoler pour le bien public : quand elle ne se croit élevée par la Providence Divine, qu'afin de l'obliger à descendre à tous momens au secours des affligez. C'est bien observer à la lettre le precepte du Sage, *Quantò maior es humilia te in omnibus.* Il n'y avoit pas seulement humilité, la charité y estoit jointe : aussi ces deux vertus ne se separent iamais. Devons-nous estre surpris en suite, si la tendresse, & l'admiration s'unissent toûjours dans nos cœurs,

à l'égard de ce charmant & miraculeux Heros, qui trouve dans ſes élevations meſmes une neceſſité de s'abaiſſer pour nous, & que ſes abaiſſements aimables élevent encore plus que ſes admirables élevations. Il ſe croyoit comptable à tous ceux qu'on luy avoit confiez, d'une tendreſſe, & d'une protection paternelle. Toute la France le ſçait. Tout ce qu'il a eû d'Officiers dans ſes armées le publient, c'eſt à dire, toute la Nobleſſe de France: Mais les cris, & le deſeſpoir de ſes Soldats, apres ſa mort, le diſent encore bien mieux. Ils l'ont tous pleuré, comme leur vray Pere, parce que, veritablement, ils perdoient tous en luy leur veritable Pere: ils l'ont tous pleuré, comme s'ils euſſent dû mourir avec luy: parce que, dans le vray, il eſtoit le Sauveur de leur vie, & que ſes ſoins, ſes travaux, ſes dangers (il y a bien paru dans la maniere de ſa mort) faiſoient le repos du Soldat, le ſalut de l'Armée, & la ſeureté publique.

Il vivoit avec ſes Soldats comme avec ſes Enfans, & vous ne l'euſſiez diſtingué des Officiers ordinaires, que par l'é

tenduë des soins qu'il se donnoit : par l'universalité de ses prévoyances : par la tendresse de toute son armée : par la parfaite confiance qu'elle avoit en luy : par les cris de joye, & les acclamations de ses Soldats, quand ils le voyoient passer : par le respect, enfin, meslé de gayeté, qu'ils témoignoient pour sa personne, d'abord qu'ils l'avoient apperceu, & qui naissoit en eux de cét agreable meslange, de l'admiration, & de l'amour.

Jamais Capitaine n'aima tant ses Soldats, & jamais Soldats n'aimerent tant leur Capitaine. Que le Commandement est agreable, & que l'obeïssance est prompte & heureuse, quand l'amour fait les chaisnes de ce beau commerce, & qu'il est difficile de vaincre, ou de détruire une Armée, dont les Soldats sont persuadez, que leur General est leur vray Pere, & dont le General regarde tous les Soldats, comme ses propres Enfans ! Que ces liens sont forts. Parce qu'ils n'ont qu'un Pere commun, chaque Soldat s'interesse l'un pour l'autre, comme frere pour frere.

Cette bande de Lacedemoniens, que

l'amour assembloit, n'avoit rien de si honneste, ny de si naturel. Cependant, ils estoient indomptables. Le moyen de rompre un Corps si bien uny, si bien joint à sa teste, qui n'a qu'une mesme ame, & dont tous les membres reçoivent d'un mesme principe, tout ce qu'ils ont de mouvement.

Un Soldat convaincu, mon General m'aime, & sçait divinement faire la guerre, ne craint point qu'il l'expose à des dangers, dont il n'y ait pas lieu de sortir avec gloire. Il ne remarque, ny le nombre, ny la resolution des Ennemis, ny la situation des lieux, il suffit qu'il se puisse dire à luy-mesme (mon Capitaine me le commande) pour y aller plein de courage, & plein d'espoir, c'est à dire, déja vainqueur.

Aussi ne luy est-il iamais arrivé de se pouvoir reprocher, qu'il les eust temerairement embarquez. Ce n'est pas comme nos anciens Conquerans, qui sacrifioient tout à la gloire, *In acie amor laudis salutis oblivio.* Mais il estoit leur Pere, & ceux-cy estoient les Tyrans de leurs Soldats, aussi-bien que des Peuples

qu'ils s'assujettissoient aux dépens de la vie des plus vaillans, & des plus fideles. Ils les appelloient Compagnons : Vaine & cruelle flaterie, par laquelle ils tendoient un piege à leur valeur, pour les obliger à mourir pour eux. Ils estoient vrais esclaves, & du plus dur de tous les esclavages, puis qu'ils en faisoient à tous momens, les victimes de leur ambitieuse fureur.

Ces soins, & cette prévoyance infatigable, que luy inspiroit sa bonté, pour la seureté de son Soldat, comme ils n'étoient éclairez, que des lumieres de sa raison, sans qu'un amour déreglé de la gloire, ou qu'une valeur brutale les troublast, estoient presque toûjours infaillibles, & l'avoient mis dans une maniere d'indépendance de la fortune, non seulement à l'égard de sa personne, non seulement à l'égard des plus fâcheux évenemens de la guerre (nous l'avons déja iustifié;) mais ce qui est infiniment plus surprenant encore, dans l'esprit mesme, & dans le cœur de tous ses Soldats; Il sembloit qu'ils fussent tous devenus Heros avec luy.

Sa prudence, & la confiance que son Armée avoit en elle, rendoient ses troupes invincibles. Ils ne craignoient rien sous sa conduite. Bien loin de redouter leurs ennemis, ils se croyoient hors des atteintes de la fortune. Manque de vivre, rigueur de la saison cruelle : astres ennemis, *& gentes sydere suo armatas*, fortune, destins, combattans apparemment contr'eux, ils trouvoient plus que tout cela dans leur seul Capitaine, & osoient l'opposer luy seul à toute la force de la destinée. *Vnumque audent opponere satis.*

Leur General seul leur faisoit trouver l'abondance, dans la disette : la douceur du temps, dans la cruauté des hyvers : des troupes immenses, dans leur petit nombre ; l'asseurance, au milieu d'un païs ennemy, & dans le voisinage de plusieurs armées contraires : hommes & dieux, destins & fortune, terre, Ciel, tout estoit pour eux, quand leur General estoit à leur teste ; & pourveû que le Ciel fût neutre, quand tout le reste eust esté contr'eux, leur Capitaine leur valoit seul, plus que tout le reste du Monde, *Hic mare & terras vides, &c.*

Dans l'inondation de toute l'Allemagne conjurée contre nous, & que la grandeur de la gloire, & des conquestes de nostre Roy victorieux, avoit par un excés de crainte, portée à un hardy desespoir, & assemblée pour nostre perte: sa prudence a triomphé de leur fougue, sa valeur a servy de digue à ce torrent impetueux. Il sembloit que la destinée avoit marqué ce terme fatal à nostre gloire, & qu'elle eust concerté nostre perte avec tant de peuples differents. Il a arresté Soldats, Generaux, Destinées, *Mora fatorum.* Il a tiré la gloire & le salut de la France de tout ce qui auroit dû faire sa honte & son mal-heur, sous un autre Monarque que le nostre, & sous un autre General, & il a, selon moy, remply admirablement la verité de ces belles paroles de Seneque. *Sapiens est artifex domandi mala.*

Jamais la France n'a parû si glorieuse, & si puissante, que par la facilité qu'elle a euë à rendre inutiles, tant d'efforts de tant de Peuples conjurez contr'elle, & Turenne tranquille aux bords de l'Alsace, tandis que toute l'Al-

lemagne l'environne, & fremit vainement contre luy : Turenne vainqueur, presque sans effort, & sans peine, de cette multitude innombrable d'ennemis : Turenne les poursuivant, apres les avoir vaincus, au delà mesme de leur Rhein, qui ne pût leur servir de frontiere asseurée : Turenne renouvellant tous les ans ces miracles, sera dans tous les Siecles un Eloge éternel du Païs qui l'a fait naistre, de la valeur des François, qui suivoient un si grand Capitaine, du pouvoir de la France, qui a resisté si aisément sous sa conduite à de si terribles attaques, & de la gloire, enfin, de nostre invincible Monarque, dont l'esprit, le courage, & les Ordres animoient nostre Heros. Je l'ose dire, c'estoit un bon-heur pour nous, que ce mal-heur apparent, de la conspiration de tant de Princes, ialoux de la grandeur du nostre. Ils travailloient pour nostre gloire, en s'unissant pour la détruire, & le Sage Turenne avoit trouvé l'art de dompter les maux, & malgré leur nature, d'en faire de veritables biens, *Sapiens est artifex domandi mala.*

C'eſt la veritable Philoſophie du Sage, qui ne va pas à une vaine transformation des métaux, mais à une ſcience bien plus ſolide, de tirer l'eſſence du bien, de tout ce qui a l'apparence du mal. Je comprens ſans peine, comment le Sage le peut faire, quand il renferme tout l'exercice de ſon art, dans l'étenduë de ſon cœur. Car, dans le vray, nos cœurs, quand ils ſont bien ſoûmis à la raiſon, en reçoivent de grandes forces: elles les rend invulnerables, & tout ce que nous appellons mal d'abord qu'il entre dans nos cœurs, y prend la nature du bien, ſi la raiſon s'y rencontre la maiſtreſſe. Mais cette transformation eſt ſubtile & delicate, & un Capitaine qui ne garantiroit pas autrement ſon armée des maux qui la menacent, que comme la raiſon & la Philoſophie en affranchiſſent nos cœurs par ces tranſmutations myſterieuſes, vû que nos Soldats ne ſont pas ordinairement Philoſophes, ny propres à ces rafinemens, ne ſatisferoit pas autrement à leurs attentes, & ne s'établiroit pas une fort haute reputation auprés d'eux. La Sageſſe Stoïque ne leur ſuffi-

roit point : mais celle de noſtre Heros avoit bien une autre étenduë ; & ce que celle-cy ne fait que dans les cœurs, elle le faiſoit dans les obiets meſmes, au dehors de nous. Ce n'eſtoit point l'antidote de Mithridate, qui oſte la force au poiſon, quand une fois on l'a pris. Mais elle oſtoit au poiſon meſme, devant qu'on en eût uſé, tout ce qu'il avoit de funeſte, & le rendoit ſalutaire à ceux pour qui on l'avoit preparé. C'eſt bien là proprement ſçavoir l'art glorieux de dompter, & de vaincre les maux.

Dix-ſept Princes portants tous les marques de Souveraineté : mais liez aux meſmes Ordres, & conſpirants aux meſmes deſſeins, par leur haine commune contre la France, avoient paſſé le Rhein, pleins d'ardeur, & fortifiez par l'eſpoir d'une victoire aiſée. Ciel ! que de maux viennent fondre ſur nous ! France vis en repos, & dans une tranquille aſſeurance ! Ces maux ne t'approcheroient ſeulement pas, ils deviendront meſme des biens pour toy. Noſtre admirable Heros t'en va faire une matiere de triomphe, & de gloire ; & ces dix-ſept Princes con-

urez, en repaſſant honteuſement le Rhein, vaincus & chaſſez par le Prince, qui ſeul les y forcera tous, ſeront éternellement ſur les bords de cette fameuſe riviere, autant de celebres monumens de la valeur des François, de la puiſſance de la France, des victoires de noſtre grand Monarque, & de l'art miraculeux avec lequel le Sage, & invincible Turenne, ſçavoit changer tout ce qui paroiſſoit de plus terrible & de plus menaçant dans la guerre, en de nouveaux ſujets de gloire, d'affermiſſement de ton pouvoir, & d'accroiſſement de ta grandeur.

Il faut avoüer qu'une valeur ſage, & ſoûmiſe aux ordres de la raiſon, eſt bien plus veritablement heroïque, & capable d'exploits plus miraculeux, plus infaillible dans ſa conduite, & plus ſeure de ſes ſuccés, que celle des Heros paſſionnez, que la moindre diſgrace, ou affoiblit, ou deſeſpere, & reduit, ou à un abattement honteux, ou à une temerité mal-heureuſe. La valeur de noſtre Heros dans ces dernieres occaſions, a engagé nos Soldats à des efforts, qui ſous un autre Chef, auroient fait trem-

bler les plus intrepides courages : Mais son commandement estoit une asseurance pour eux, & en mesme temps qu'il ordonnoit, il semble qu'il inspiroit le pouvoir d'executer, ce qu'il avoit ordonné. Il s'est exposé luy-mesme aux plus redoutables hazards, mais par tout il a fait voir, que la valeur guidée par la pure raison, sans interest d'une folle gloire, & soûmise aux ordres d'une bonté, qui ne luy permet pas d'oublier le soin du Soldat, & qui en fait le capital de son entreprise, est seule capable de ioindre des desseins infiniment hardis, avec la seureté du succés, sans entrer en traité avec la Fortune, & sans risquer rien sur sa foy.

Il avoit si bien accoustumé la victoire à le suivre, & à se familiariser avec ses troupes, qu'elle est demeurée avec elles, apres luy, pour les consoler de la perte, qu'ils avoient faite, & pour vanger leur brave General. C'est de luy veritablement qu'on peut dire, que ses triomphes ont duré plus que sa vie, & que, non seulement, il est mort dans le sein de la gloire, & s'est ensevely dans ses

auriers : mais qu'il en a meſme fait
aiſtre de ſon tombeau, dont il a cou-
onné ſon Armée, que le regret de ſa
ort ſembloit avoir tuée toute entiere
vec luy.

Son ombre a ſuffi, pour rendre ſes
oldats vainqueurs du fameux Monte-
uculli, qu'il avoit vaincu tant de fois
endant ſa vie. Elle a combattu à leur
eſte, & la victoire ſuivant encore cette
here ombre, d'un Heros qu'elle avoit
nt aimé, leur a fait d'une retraite ne-
ceſſaire, un triomphe glorieux. *Moliere*
rras Hector, ut Vliſſem domes, vel um-
ra ſatis eſt.

Je ne m'étonne pas s'ils eſtoient in-
incibles. L'amour irrité anime les
œurs, & redouble le courage. La mort
e leur General leur oſtoit le ſoin de
enſer à la conſervation de leur vie,
our ne ſonger qu'à vaincre, & à luy
iger un beau trophée des dépoüilles
e ſes ennemis. Ils laiſſoient au reſte de
France, les ſoûpirs, & les larmes:
ais ils prenoient pour eux la commiſ-
on de punir les Autheurs de ſa mort.
ermanicum flebunt etiam ignoti, vos vin-
icabitis.

Ciel ! qu'un Capitaine tendrement aimé de ſes Soldats, contribuë à les rendre invincibles ; puis que tout mort qu'il eſt, il les rend encore victorieux. On ne pouvoit leur en parler, qu'on ne leur vit briller dans les yeux, l'ardeur de la vengeance, & un certain feu de courage, que leur inſpiroit leur tendreſſe, & qui les declaroit déja vainqueurs. Il me ſemble leur entendre dire, dans la violence de leur douleur. Il eſt vray, noſtre Capitaine eſt mort ; mais nos courages ne ſont pas morts, & à quoy nous ſervent nos courages, ſi ce n'eſt à vanger celuy qui nous donnoit à tous cette noble paſſion de vaincre, & qui nous a ſi bien appris l'art de la ſatisfaire, aux dépens du ſang de nos ennemis.

Si la modeſtie des vivants pouvoit ſouffrir qu'on meſlaſt leurs loüanges, avec celles des morts, j'aurois icy un beau champs à m'étendre : mais comme il y a une maniere de Religion, attachée à toutes les choſes qui ſont dédiées aux Morts (d'où naiſt l'azyle des tombeaux, & ce ſcrupule legitime qui re-

gne dans les ames les plus barbares, & les empeſche d'uſurper rien de ce qui leur eſt une fois dévoüé, & rendu inviolable par là), je croirois faire un eſpece de ſacrilege, ſi d'un ouvrage, qui eſt tout entier conſacré à la gloire d'un Mort ſi grand & ſi illuſtre, i'en occupois la moindre partie, à loüer ceux qui vivent encore, & à qui leur merite & la reconnoiſſance publique rend aſſez juſtice d'ailleurs.

Je ne puis neantmoins m'empeſcher d'applaudir icy, au bon-heur de la France, en noſtre Siecle, où venant de perdre un Heros, dont tant de Siecles paſſez n'ont point égalé le veritable merite, elle en voit encore un à la teſte de la meſme Armée auiourd'huy, à qui noſtre illuſtre mort, a toûjours fait gloire de ceder.

J'aime toutes les victoires, & tous les exploits glorieux, qui ont ſignalé la belle vie de noſtre admirable Heros: mais ie cheris particulierement, ce dernier triomphe, qu'il a remporté apres ſa mort: parce, qu'à vray dire, il me paroiſt, que c'eſt une victoire de ſa ſeule bonté, & qu'il me ſem-

ble que la bonté seule avoit iusqu'icy cueilly peu de Lauriers dans le champs de Mars. Sa bonté seule a fait naistre l'amour du Soldat : cét amour du Soldat luy a inspiré l'ardeur de vanger son Capitaine : cette ardeur a enflammé son courage, & malgré toutes les apparences, & l'espoir des ennemis, l'a rendu vainqueur. Les Chefs qui ont commandé sous luy, à proportion, que leurs Charges, & leur naissance, les approchoient de sa Personne, ont eû part à cette grande Journée, & à la gloire de la Victoire. Mais, ils voudront bien tous, sans doute, que i'asseure que sa bonté, en est la cause unique, ou pour parler avec plus de justesse, qu'elle en est la cause premiere & generale, & que seule elle a mis toutes les autres en action.

C'est, à mon gré, le plus rare Eloge qu'on puisse faire de la bonté d'un grand Capitaine, que de dire, que la douleur de sa perte, & le desir de la vanger, a rendu son Armée victorieuse apres sa mort. Il est inoüy, & paroist mesme impossible, que la bonté, & la tendresse, qui sont deux causes douces & pacifiques,

fiques, ayent produit une victoire en guerre. Cependant, il eſt conſtamment vray, que la bonté du Capitaine, & la tendreſſe du Soldat, ont produit uniquement ce triomphe. La victoire eſt toûjours belle, mais les cauſes de celle-cy, ſont plus charmantes encore, que l'effet n'en eſt glorieux ? On admire preſque toutes les victoires, mais on ne les aime pas toûjours, & les vainqueurs meſmes, quelquefois en ont horreur. Nous avons trouvé noſtre Heros miraculeux, dans tous ſes autres triomphes; mais il eſt infiniment aimable en celuy-cy : il y commence par triompher des cœurs de toute ſon Armée : & c'eſt cette premiere victoire de ſa bonté ſur les cœurs, qui donne à la valeur de ſon Armée, une ſeconde victoire ſur ſes ennemis. Il eſt iuſte d'admirer ce qui le merite, mais il eſt plus doux d'aimer.

Grand Dieu ! que les peuples ſeroient heureux, ſi tous ceux qui les commandent, cherchoient ainſi les voyes de la douceur, & de la bonté, pour rendre leur memoire chere, & faire que leur gloire vefcut encore apres leur mort !

Mais qu'un Prince ſeroit aſſeuré d'un infaillible ſuccés, s'il prenoit une fois cette route, pour parvenir à l'immortalité. Toute autre voye eſt inutile. La magnificence des tombeaux, & les vains titres qu'on y grave, ſervent d'un foible azyle à leur reputation, quand ils n'y ſont plus, pour la défendre. Leur gloire expire ordinairement avec eux. Mais le ſouvenir de leurs bontez, leur érigeroit dans tous les cœurs, un éternel Mauſolée, & les feroit vivre dans ces tombeaux animez, malgré la violence de la mort, & l'injure des temps.

Vous qui aimez à vous rendre immortels, voulez-vous donc éterniſer voſtre renommée, prenez ce party glorieux. La poſterité n'eſt point ingrate. Son intereſt l'oblige à la reconnoiſſance : elle rend ce qu'elle doit à la memoire des bons Princes, & le nombre en eſt trop petit, pour qu'elle ſoit en danger de l'oublier.

Titus n'a commandé que deux ans : mais tant qu'il y aura des hommes, & que ces hommes auront des cœurs : ſa memoire ſera precieuſe à tous les hom-

mes, & ſon amour vivra dans tous les cœurs. La gloire profane de Rome eſt détruite, & il ne reſte plus rien de ſon Empire que des ruines & des débris. Titus vit & regne encore. Il eſt, il a eſté, & il ſera tant que durera le Monde, les delices du genre humain. Charmant Eloge, & qui me paroiſt le plus grand & le plus glorieux qui ait iamais eſté donné à un Monarque! Ce n'eſt point la flatterie qui t'avoit vainement gravé ſur ſon tombeau, c'eſt la reconnoiſſance & la tendreſſe qui t'ont imprimé dans tous les eſprits. Tu luy vaut ſeul une immortalité. Tant de Siecles ont déja roulé, depuis ſon trépas, & on le pleure encore. Qu'il eſt beau, iuſte Ciel! de faire ſoûpirer tous les cœurs, quinze cens ans apres ſa mort: On ne peut encore entendre parler de ſes bontez, que les larmes n'en viennent aux yeux. Comment eſt-ce que tant de Princes ambitieux n'ont pas mieux aimé une gloire ſi pure & ſi rare, que la fortune & la reputation des Tyrans.

Il meritoit bien, ſans doute, la juſtice qu'on a renduë à ſa bonté, quand il

n'auroit fait pendant tout son Empire, que de dire ces mots charmants, qui dureront autant que sa memoire, c'est à dire, autant que l'Univers. *Amici diem perdidimus.* J'aimerois mieux, pour moy, les avoir dits, & les avoir sentis en les disant, & n'avoir regné que deux années, comme luy, que d'avoir occupé inutilement le thrône, pendant un Siecle entier, comme ce vieil Ermanarie Roy des Gots, & tous ceux dont Pline, & Valere Maxime font mention. Un Prince me paroist fort mal-heureux, quand l'Histoire ne tient compte à la posterité, que du nombre de ses années: il sert à iustifier la Chronologie, & à regler les disputes des Sçavants.

Une vie longue, mais sans gloire, sur tout, dans un Prince, qui ne doit vivre que pour elle, est une mort prolongée. Cela ne s'appelle pas vivre long-temps: mais estre long-temps à rendre l'ame, & à mourir. Une vie pleine & remplie est roûjours assez longue, mais quand on n'a fait que vivre, ce n'est pas avoir vêcu. Qui a pû laisser apres luy une reputation immortelle, a trom-

pé la mort, quand elle a crû finir ſes iours. Les plus beaux iours d'un grand homme, ſont ceux que luy fait la lumiere de la gloire qui l'éclaire apres ſa mort. Il n'y a de gloire veritable, particulierement pour les Princes, que celle qui les ſuit dans le tombeau. On les louë vivants, ſur leurs vices, comme ſur leurs vertus; mais la poſterité eſt ſincere, & qui a pû s'aſſeurer d'elle, n'a plus rien à faire dans la vie, ny à craindre de la mort.

Il y a long-temps qu'on a dit, qu'un Capitaine eſt déja vieil, quand il a pû voir trois Journées. Le noſtre euſt pû ſe compoſer une année triomphale, complette, & entiere, des iours qu'il avoit ſignalez par quelque exploit éclatant: mais il a bien plus fait encore. Depuis qu'il commande nos Armées, il n'a pas vû un ſeul jour, qu'il n'ait rendu celebre par quelque conqueſte de ſa bonté. J'oſerois preſque dire, qu'il n'a point eû ce reproche de Titus, à ſe faire, devant ſes amis, qu'il euſt perdu une ſeule journée: il n'avoit qu'à ſe faire voir, pour faire du bien par ſes ſeuls regards,

& s'acquerir tous les cœurs. Il estoit à son Armée, ce que le Soleil est à l'Univers, & on pouvoit dire de luy, aussi-bien que du Soleil, *Satis est potuisse videri.*

J'ay pitié de l'idolâtrie de tous ceux qui ont adoré le Soleil, c'est la plus pardonnable de toutes. Si la foy & la raison nous convainquent qu'il n'est pas un Dieu, l'experience de nos sens nous fait voir, qu'il en a les emplois. Donner, sans interest, vie & lumiere à tout ce qui a des yeux, & un cœur: ne paroistre iamais, que comme un bien public, & en faire encore plus de cachez, par des influences secrettes: si ce n'est pas estre iustement adorable, du moins c'est meriter qu'on pardonne, à ceux qui vous ont adorez.

Jamais homme n'en a esté si digne que nostre debonnaire Prince. Car, enfin, un homme qui a sceu se vaincre iusqu'à une insensibilité parfaite, pour tout ce qui charme, ou qui épouvante les autres hommes: un homme qui s'est élevé au dessus de ses passions, & de la fortune, qui a joint à cette fermeté tant de ver-

us guerrieres, qui semblent incompâ-ibles, avec une tendre pitié; est-il pas ray qu'il faut qu'il soit prévenu d'une onté presque divine, & dont le fond oit inépuisable, pour en avoir encore ssez de reste, afin de l'étendre sur tous es mal-heureux. Il n'a plus d'endroit ar où il soit foible & capable d'estre lessé: Il trouve cependant dans toutes es blesseures publiques, & dans toutes es foiblesses des particuliers, une source le foiblesses, & une facilité à recevoir les blesseures qu'il n'avoit plus chez uy. Il ne sent plus par luy-mesme qu'il st homme, & il le sent dans tout ce u'il y a de mal-heureux. Ces maux que a pitié luy fait sentir, & ausquels elle 'oblige de chercher des remedes, il y eroit insensible, si en sa propre person-e, ils l'avoient attaqué.

C'est estre un veritable Pere, qui s'at-endrist aux petits cris, que fait son fils, our des maux de bagatelle, dont luy-nesme n'eust pas osé se plaindre, s'ils 'estoient adressez à luy: Mais c'est estre e Pere de l'Univers (cela s'appelle ap-rocher fort de Dieu) que d'estre ainsi

ſenſible, aux plaintes de tous les autre
hommes, & de vivre en meſme temp
dans une inſenſibilité pour ſa perſonne
qui nous met au deſſus de tous les maux
Deus eſt mortali iuvare mortalem. Le ca
ractere eſt beau & reſſemblant, mais c'eſ
l'exprimer bien mieux encore, & ſi i
l'oſe dire, par l'imitation quoy que ve
ritablement tres-imparfaite, du plu
grand, du plus noble & du plus ſingu
lier de tous ſes traits, que de joindre
comme noſtre Heros, le pitoyable, ave
l'invulnerable, s'attendrir ſur des mau
qu'on ignore, & n'eſtre ſenſible qu'au
peines d'autruy.

Je ne crains point icy qu'on m'accu
ſe de mettre trop ſouvent un homme en
parallele avec la Divinité. Je ſçay qu
c'eſt faire outrage à Dieu, que de luy
égaler les hommes: mais ie ne compren
pas pourquoy, on fait ſcrupule de dire
qu'ils ont quelque reſſemblance avec luy
C'eſt faire iuſtice aux hommes, & c'eſ
meſme faire honneur à Dieu, que d'en
parler ainſi. Dieu ne nous dit-il pas luy
meſme, que l'homme eſt ſon image! &
l'image partiroit-elle pas de la main d'un
ouvrie

ouvrier mal habile, si elle n'avoit quelque conformité à son original ! Tous les hommes ont donc une ressemblance necessaire avec Dieu, & Saint Augustin remarque que dans les plus grands criminels, quelque desordre, que le peché y ait pû faire, il en reste toûjours des traits ineffaçables, & suffisants pour leur conserver la qualité d'image, qui est essentielle à l'homme; jusques-là, que l'éternité des feux, qui brûlent les coupables, ne la détruit pas. Ils sont images de Dieu, mesme au milieu des flammes. Cependant, pour estre images encore, il faut encore beaucoup ressembler. Nous ne nous avisons point de dire, qu'un homme soit l'image d'un autre, à moins que d'y trouver de grands rapports: & il faut dans le vray, que la conformité soit si grande, qu'en voyant l'un, on voye les traits principaux de l'autre: autrement vous n'y trouverez pas la notion d'image, qui consiste dans la force de la representation.

Il est vray neantmoins que cette image est fort gastée dans tous les hommes, & que la tache originelle en a soüil-

lé toute la beauté ; ſi bien que la vertu conſiſte à rétablir ce que le peché y a ruiné, & à joindre à ce qui nous reſte de la nature, une reſſemblance acquiſe. Quand les vertus ne ſont que morales, elles ont peu de ſuccés, & tout leur travail eſt informe. Elles ſont neantmoins quelque choſe, & iamais perſonne ne deſavoüera, que Trajan n'euſt plus de reſſemblance avec Dieu, que Neron. Lors que les vertus ſont Chreſtiennes, la grace qui en forme les traits, leur donne iuſqu'au caractere de filiation, qui eſt une maniere d'image ſubſtantielle : mais elle n'eſt pas naturelle, ce n'eſt que par adoption : La difference ſeulement eſt, que Dieu en adoptant, fait eſtre interieurement, ce pourquoy il adopte. L'adoption des hommes ne va pas là, & n'eſt qu'une ceremonie exterieure. La gloire acheve l'ouvrage dans les Bienheureux, qui deviennent en quelque façon deïformes, ou de petits Dieux en copie. Penetrez de ſa lumiere, ils ſont autant de parelies de ce divin Soleil. Cét avantage ne ſe poſſede que dans le Ciel. Icy bas toute l'élevation des vertus mo-

tales & Chreſtiennes, ſe reduit à qui en approchera de plus prés.

Il y a neantmoins quelques vertus, dont l'éclat brille d'avantage, en l'imitation de certains caracteres de la Divinité, dont la ſingularité releve le prix, & que les hommes entreprennent rarement d'imiter.

La bonté de noſtre Heros eſtoit de cette maniere, particulierement dans le Siecle auquel nous vivons. Chacun y vit pour ſoy, & chaque homme y trouve veritablement en ſa perſonne, ſon petit Monde tout complet. S'il s'intereſſe un peu pour un autre, ce n'eſt qu'autant qu'il ſe trouve lié avec luy, ou tout au plus, parce qu'il en craint autant pour luy. Ainſi la Fortune, ou la raiſon, quand elles nous ont mis au deſſus de la crainte, nous mettent au delà de la pitié, & on ne voit d'attendriſſement ſur nos mal-heurs, que dans les cœurs de ceux qui ſont, ou qui craignent encore, d'eſtre miſerables. Ce n'eſt plus compaſſion, ny ſympathie, c'eſt purement amour propre, qui refléchit ſur les maux qu'il reſſent, ou qu'il apprehende. On s'émeût en voyant chez au-

truy leur image, comme on fait, à la veuë du portrait de son ennemy.

La verité est, que la pitié n'est pas une vertu à la mode, ny au gouſt de noſtre Siecle, ſur tout, à l'égard des maux dont nous ſommes à couvert, & la plus méchante fineſſe du Monde, dans les temps où nous vivons, quoy qu'elle ait reüſſi autrefois, quand il y avoit moins de dureté, ſeroit de vouloir faire fortune, à force de faire pitié. Il n'y en a preſque plus de veritable, & on auroit beau, ſelon moy, entrer dans la pluſpart des cœurs, pour voir s'il n'y en a point de cachée; car quant aux dehors, aſſeurément elle n'y paroiſt pas: ie tiens que toutes les enqueſtes en ſeroient fort inutiles, à moins que de l'aller chercher, comme i'ay fait, en Dieu meſme, ou dans les plus parfaites images que nous ayons de luy, parmy nous.

Noſtre Roy, qui a fait une ſi heureuſe Alliance de la ſageſſe & de la bonté dans ſon cœur, nous en fourniroit un modele glorieux: mais nous avons déja remarqué, que ce que le grand Turenne eſt entre les Heros particuliers, noſtre in-

comparable Monarque, l'eſt entre les Heros couronnez. Ainſi, c'eſt parler du Maiſtre, que de loüer ce ſujet fidele, il y a neceſſité: & j'oſe preſque dire, que c'eſt, en mille choſes, faire deux portraits d'un meſme coup de pinceau.

La bonté de noſtre Heros avoit tout l'air, & tout le caractere d'une bonté Royale, plûtoſt que de celle d'un General d'Armée. Elle ne ſe bornoit point dans l'étenduë de ſon Camp. Ses tendreſſes s'étendoient auſſi loin que la France, & que les intereſts de la gloire de ſon Roy, dont ie puis dire, qu'il eſtoit paſſionnément amoureux. Il n'avoit de ſenſibilité que pour elle, mais comme ſes efforts eſtoient reünis pour un meſme objet, dans une ame auſſi grande que la ſienne, ils produiſoient des effets merveilleux. Il s'inquietoit ſur les ſuccés de Flandre, de Hollande, de Sicile, de Catalogne, comme ſur ceux d'Allemagne. Cela s'appelle que ce n'eſtoit point le ſoin de ſa gloire, qui l'allarmoit. Il aimoit le Roy, & la France.

Nous n'en diſons pas aſſez, & nous donnons à ſa bonté, des bornes qu'elle

n'euſt iamais. C'eſtoit aſſez d'eſtre François, pour s'attirer ſa pitié: Mais, a en parler comme il faut, il ſuffiſoit d'eſtre homme, pour avoir droit ſur ſa tendreſſe. La nature luy inſpiroit tous ces ſentimens de bonté; car iamais il n'y eût d'ame plus belle que la ſienne: mais à n'en point mentir, la grace avoit bien achevé chez luy, les heureux commencemens de la nature: Car, enfin, il eſt temps de parler de ſa veritable gloire. Pour moy, plus ie voy ce grand homme, & plus i'ay de peine à m'empeſcher de dire, ce que i'ay toûjours crû, qu'il y a peu de chemin à faire, d'un homme veritablement honneſte homme, à un veritable Chreſtien.

Jamais Siecle n'a tant aimé que le noſtre, à broüiller la raiſon naturelle, avec la foy: les vertus morales, avec la grace Chreſtienne. Nos Heretiques prennent plaiſir à effaroucher nos eſprits, & à nous donner horreur de nos myſteres, par une Theologie terrible, qu'on va chercher dans des Livres obſcurs, & malgré l'évidence des Oracles perpetuels & animez, qui nous diſent tout

le contraire, on veut qu'ils soient l'unique regle de nostre foy, sans en admettre d'autres Interpretes, que certains esprits sauvages, qui mettent toute leur gloire, à toûjours aller à l'écart, & à s'éloigner du sens commun.

Cependant on revolte nostre raison par des cruautez qu'on attribuë à Dieu, & qui luy ostant cette Providence, qu'il doit avoir generalement pour tous les hommes, semblent ruiner le principe sur lequel nostre foy est établie, puis que malgré toutes les marques qui nous paroissent distinguer la veritable Religion d'avec les fausses, nous sommes toûjours en droit de craindre, que nous ne soyons du grand nombre de ceux, que, par des raisons incomprehensibles, & dont la cause personnelle n'est point chez eux, la grace ne veut point éclairer, quelque effort qu'ils fassent de leur part pour s'approcher de la lumiere, & quelque bonne foy qu'ils y apportent. Nous sommes toûjours condamnez à une frayeur iuste & necessaire, que Dieu ne nous abandonne, sans que, de nostre sceu & de nostre choix, nous y ayons rien contri-

bué, à une seduction inévitable, & à de vaines vray-semblances qui nous conduisent à l'erreur, par un effet secret de nostre reprobation, & en punition d'un crime, que nous n'avons pas fait.

Le divorce qu'on met entre la grace, & les vertus naturelles, me paroist bien plus dangereux. Car ce premier peril n'est que pour quelques ames trop Philosophes, & trop subtiles : mais celuy-cy saute aux yeux. Dans le vray, on n'a iamais porté si haut la severité de l'Evangile. Cependant, il semble qu'on abandonne la Morale naturelle, & qu'il y ait des gens qui ayent pris à tâche de faire voir en leur personne, qu'on peut estre Chrestien, & mesme Chrestien devot, sans probité : sans reconnoissance pour les bien-faits receus : sans obligation à secourir les gens, à qui nous avons promis amitié : sans fidelité pour leurs secrets : sans preference de leurs interests importants aux nostres, quand ils sont moindres : sans aucun des devoirs, qui composent un honneste homme ; comme si l'honneste homme n'entroit

pas en compoſition du Chreſtien.

J'oſe dire neantmoins qu'on peut trouver quelque ſorte de bonté morale, ſans la vertu Chreſtienne ; mais que iamais il n'y aura de veritable vertu Chreſtienne, qui n'ait avec elle toute la probité, que la vertu morale peut donner. Et pour moy, ie deſeſpererois beaucoup moins du ſalut d'un honneſte homme, ſans Chriſtianiſme, que de celuy d'un Chreſtien, ſans probité naturelle. Ces pietez fauſſement Chreſtiennes, ſans honneſteté morale, & negligeants les obligations naturelles, ſont le renverſement des mœurs, & rendroient plûtoſt la pieté odieuſe, qu'elles ne détruiroient les principes de la conſcience naturelle, que la raiſon nous inſpire. *Facilius enim malum, cui rationis aliquid affuerit, pro bono habebitur, quam ut bonum ratione deſertum, non pro malo iudicetur.*

Dieu meſme avec tout le reſte de ſa grandeur pompeuſe, s'il manquoit de raiſon, ſeroit moins Dieu, que le Sage de la Philoſophie, ſans toute puiſſance, & ſans immortalité. *Quippe res eſt Dei ratio.* Chaque choſe a le fond de ſa ſub-

ſtance, & le fond de la Divinité, c'eſt la raiſon. C'eſt par là qu'il eſt Dieu, c'eſt par là que nous ſommes ſes images, comme ſaint Auguſtin le prouve admirablement. Nous ſommes ſemblables à Dieu, parce que nous ſommes eſſentiellement raiſonnables. C'eſt par là que nous tenons à Dieu, par un commerce d'obeïſſance, & de recompenſe: de grace, & de merite. Car, ce ſont ſes loix qui nous y attachent, & la raiſon ſeule eſt capable de loix. La raiſon de Dieu conſiſte à eſtre la loy éternelle, & la noſtre ſe reduit, à obeïr à ſes loix. Quand nous obeïſſons à la raiſon, ce n'eſt pas proprement à la noſtre, que nous obeïſſons. La noſtre ne nous commande rien: elle nous fait ſeulement entendre ce qu'on nous ordonne, & nous conſeille d'obeïr. Obeïr à la raiſon, c'eſt obeïr à la loy éternelle, & cette loy éternelle c'eſt Dieu meſme, dans le plus beau de ſes nõs.

Saint Auguſtin fonde des privileges miraculeux, de l'homme, ſur ſa raiſon. Elle luy donne, quand elle eſt ſaine, un droit de pretention juſte à la grace, & à la gloire, & elle

eſt inconteſtablement neceſſaire, pour nous mettre en eſtat, de pouvoir eſtre élevez à l'une, & à l'autre. Dieu, tout Dieu qu'il eſt, n'en peut rendre les beſtes capables, parce qu'elles ne ſont point capables de raiſon. Grace à la raiſon, il peut y avoir amitié entre Dieu, & l'homme, & la Grace n'eſt-elle pas elle-meſme cette precieuſe amitié, & la gloire n'en eſt-elle pas, & le fruit, & l'affermiſſemẽt.

On croit faire grand honneur à la Grace, quand on fait mille outrages à la nature. Je ſçay que la nature eſt corrompuë, dés ſa ſource, en tous les hommes, & de là vient la neceſſité de la grace du Redempteur; mais cette grace, apres tout, ne vient, que pour rectifier la nature, & rétablir, & meſme ennoblir encore, ce qu'avoit fait le premier Autheur: auſſi eſt-ce le meſme Dieu qui nous a faits & qui nous reforme. Ainſi, moins il ſe trouvera de déreglement dans cette nature, & moins la grace Chreſtienne y trouvera d'obſtacle à ſes deſſeins. Il eſt vray qu'à l'égard de l'eſſentiel du peché, la depravation eſt égale; mais quant à ſes ſuites fune-

ſtes, l'experience de nos yeux nous convainc de leur diverſité. Car, enfin, ſoit que l'ignorance, & la cupidité ne ſoient pas égales dans tous les hommes, & que cela naiſſe de la difference des temperaments, comme ſouvent la raiſon ſemble nous le dire : ſoit que le peché originel nous laiſſe encore quelque reſte de liberté, qui nous faſſe en beaucoup d'occaſions maiſtres de noſtre choix, entre le vice, & l'honneſteté naturelle : ſoit plûtoſt que cette imparfaite liberté, ſoit l'effet de ces graces de la Creation, que ſaint Auguſtin appelle les Reliques du naufrage d'Adam : de quelque principe, enfin, que la choſe puiſſe naiſtre, nous ſommes obligez d'avoüer, qu'il y a eû des gens également dépourveûs de la grace Chreſtienne, dont les uns ont plus reſpecté l'honneſteté naturelle, dans la conduite de leur vie, & les autres, ſans égard, ſe ſont emportez à tous les vices avec fureur. Examinons l'affaire, ſans autre intereſt que celuy de la verité. A prendre deux hommes de ce different caractere, à moins que de revolter toute la raiſon, pourra-t-on diſconvenir,

que la grace n'euſt eû moins à vaincre dans Caton, pleurant apres la bataille de Pharſalle, la mort de tant de Citoyens, amis, & ennemis, & conſeillant ſi ſagement la paix, dans le temps meſme qu'il faiſoit ſi courageuſement la guerre, pour la liberté de ſon païs: que dans Catilina brûlé d'une paſſion ardente, qui l'engageoit à brûler Rome, ſa patrie, & à chercher à travers les feux, & l'incendie de cette Reine du Monde, de quoy éteindre le feu de ſa funeſte ambition. Je ſçay que ce que la nature fait ſeule, n'a point de vray merite, ny de droit, à tout ce qui donne le ſalut. Je ſçay meſme, qu'il y reſte toûjours quelque imperfection vicieuſe, & que des yeux auſſi delicats, & auſſi clairvoyants, que ceux de ſaint Auguſtin, voyent l'ombre du peché, dans le plus grand éclat de la vertu des Infidelles, & juſtifient par là, le procedé de la grace, qui ſouffre gemir en enfer, beaucoup de vertus morales, & y voit ſans en eſtre touchée depuis ſi long-temps les Catons & les Trajans, malgré la pitié fabuleuſe, qu'on fait ſentir à Gre-

goire le Grand. Je n'ignore point toutes ces choſes, mais ie ſçay bien auſſi, que, dans le temps où nous vivons, ſous pretexte du reſpect que nous devons à la Predeſtination divine, & à ces ſombres myſteres, nous uſurpons plus que iamais ſur ſes droits ; perſuadez, que, pourveû que ce ne ſoit point par excés d'indulgence, nous ne pouvons iamais luy déplaire, & que nous ſommes toûjours en droit, de préjuger impunément pour la rigueur. Je ſçay de plus, que l'eſprit des Sçavans de noſtre Siecle eſt ſevere, & toûjours preſt à condamner, ſans appeller la Miſericorde au conſeil : comme ſi elle n'avoit pas eſté de celuy de noſtre Dieu predeſtinant & reprouvant : je ſçay, pour ma conſolation particuliere, & pour celle de tous les foibles, (que malgré cette bile chagrine, qui domine dans le temperament de la devotion preſente, & que la corruption generale des mœurs ſemble avoir iuſtement enflammée, par l'indignation d'un zele, loüable dans ſes cauſes, mais qui n'eſt pas toûjours, ſelon la Science dans ſes effets,) la ſouveraineté & l'excellen-

ce du domaine, que Dieu a ſur les hommes, luy donne un droit d'*Epicheie*, qui n'eſt point ſoûmis à la reforme des devots, ny à la rigueur de leurs jugemens. Je ſçay que dans la route ordinaire, la vertu Morale conduit à la Chreſtienne: comme il parut dans l'exemple de Corneille, que tous les Peres citeroient pour neant, s'il ne nous devoit tenir lieu de principe, pour en tirer des conſequences favorables. Mais ce que ie ſçay mieux que tout cela, eſt, en premier lieu, que tous les hommes ne ſçavent rien des ſecrets de la grace, & que, qui en parle, comme ſçachant le fond de l'affaire, plus il fait l'éclairé, plus il doit paroiſtre étourdy. Secondement, & c'eſt là où ie m'arreſte, ie ſçay, que, qui dans cette incertitude, croit voir toûjours fait merveille, quand il a eſté pour le party le plus rigoureux, outrage Dieu, & perd les hommes. Il fait injure à Dieu, qui luy-meſme ne ſe vante que de ſa Miſericorde, & en fait le plus beau de ſes attributs, dont cette rigueur, à en parler le plus

modeſtement, obſcurciſt à nos yeux toute la gloire : il perd les hommes. Car, enfin, il n'y a que la douceur qui les gagne. Saint Auguſtin luy-meſme, met toute la force de la grace dans ſa douceur. Vous voulez que toutes les vertus conſiſtent uniquement à aimer Dieu ! je ſuis auſſi de cét advis. Un honneſte homme n'aimeroit pas à eſtre ſervy par intereſt ; & Dieu ſans doute a infiniment plus de delicateſſe. Il veut donc de l'amour, & il a toute ſorte de raiſon ; mais vous, n'y faites-vous point d'obſtacle ! faites m'en une peinture aimable ; puiſqu'il faut enfin l'aimer, & que dans le vray, il n'y a rien de ſi glorieux, & de ſi doux ! La grace ne pretend pas faire que les hommes ne ſoient plus hommes. Ils ne le ſeroient plus, & ils ne ſuivroient pas la raiſon, s'ils ne ſe laiſſoient charmer uniquement à la douceur. Ils peuvent craindre les menaces, mais ils ne peuvent aimer, que ce qui leur paroiſt favorable, & doux. Vous ne vous contentez pas qu'on vous craigne ! Faites donc paroiſtre de la bonté. C'eſt le par-

chant neceſſaire de nos eſprits, & de nos cœurs, l'eſſence eſt en cela. Tout le miracle de la grace, va à les tourner du bon coſté, à faire voir les objets tels qu'ils ſont, à reſtablir la ſanté de l'ame, à faire qu'elle ſuive la droite raiſon, & qu'elle aime la veritable douceur ; Cela s'appelle, qu'elle obeïſſe aux lumieres de la Foy, & aux bontez charmantes de la charité ; C'eſt où ſe reduit, ſelon Saint Auguſtin, toute la neceſſité de la grace Chreſtienne, à remedier à l'ignorance, & à la cupidité dans noſtre ame. Il ne faut pas pretendre d'elle, qu'elle croira contre ſa raiſon, ny qu'elle aime ce qu'on luy propoſe haïſſable, le Dieu Redempteur n'eſt pas contraire au Dieu Createur. Dieu ne l'exige pas, & l'homme ne le peut ; La grace ne va pas à détruire la nature, mais à la rectifier. Il ne s'agiſt pas de faire que nous ne ſoyons plus hommes, mais des hommes parfaits, il faut que Dieu ſe rende aimable à nos cœurs, s'il veut en eſtre aimé. Alexandre pretendoit eſtre Dieu, & par cette raiſon, vouloit qu'on le peigniſt

toûjours armé du foudre, c'eſtoit un Dieu tyran, qui ne pouvoit eſtre adoré que par des eſclaves, qui n'aiment iamais ce qu'ils adorent. J'aimerois plus aiſément le Mars d'Homere, que le Dieu de Calvin, & j'ajouſterois plus de foy aux promeſſes de l'un, qu'aux paroles de l'autre. Qu'un homme de bon ſens y faſſe la reflexion neceſſaire, & je ſuis aſſeuré qu'il ſera de mon advis.

Je m'aperçois que ma diſgreſſion eſt longue; mais il faut neantmoins encore adjouſter cecy, que preſque toûjours les eſſais de la nature, & ces vertus commencées, quoy qu'en elles-meſmes elles ne ſoient rien, deviennent non ſeulement des acheminemens à une grace plus parfaite; mais que, quoy que purement naturelles dans leur ſubſtance, elles ſont ſurnaturelles dans leurs cauſes, & dans leur ſuite, en vertu de l'élevation que leur donne les deſſeins de Dieu, ſi bien qu'eſtant des effets naturels, & viſibles d'une Predeſtination cachée, elles apartiennent ſecretement à la grace de JESUS-CHRIST. Je me ſuis trop eſten-

du, & j'en demande pardon à mon Lecteur ; mais je me suis laissé emporter au plaisir que j'ay eu à remarquer cette œconomie secrette, & cette diversité merveilleuse des graces differentes que la Predestination divine, a employées selon ses desseins, à l'ouvrage du salut de nostre Heros. Elle luy a inspiré d'abord cette obeïssance naturelle, qu'il aimoit à rendre à sa raison, & cette docilité de son esprit a rendu son cœur doux & traittable. Tout homme dont l'esprit est soûmis à sa raison, a toûjours le cœur plein de bonté. Quand la raison commande à l'esprit, l'esprit gouverne le cœur ; & quand l'esprit gouverne le cœur, tout l'homme se laisse gouverner à la bonté.

Selon moy, quiconque a de bons yeux, a par necessité le cœur tendre, & bienfaisant. Toute la nature, se porte à aimer, ce qui luy ressemble. Les animaux le font mesme par instinct, & sans raison. Y a-t-il rien de plus semblable à l'homme, que l'homme ; mais la fortune, à n'en point mentir, est une grande enchantereſſe : Elle ensorcelle tous les yeux, & par certains prestiges, elle leur

fait paroiſtre mille diverſitez entre des objets, qui ont une égalité, & une reſſemblance parfaite. Tous les hommes ſont hommes, ils ſont toûjours hommes, & ne ſont iamais qu'hommes, cependant elle entreprend de les diſtinguer.

Elle répand ſur les uns, un fard qui les embellit ; elle met les autres dans la bouë qui les ſalit, & qui les gaſte. Nous voyons donc les premiers, comme eſtant plus qu'hommes ; les derniers, comme eſtant moins qu'hommes, & les uns & les autres s'entreregardent, comme eſtant de nature differente, & ne ſe connoiſſent meſme pas. Tout cela s'appelle pure impoſture de cette folle artificieuſe. Oſtez ce fard, & nettoyez cette bouë, & vous verrez qu'il n'y a pas de difference entr'eux : *Iſtorum hominum bracteata felicitas eſt.* Une petite lame d'or pare celuy-cy, le couvre, & le deſguiſe. Mais paſſez au delà de la ſuperficie, vous verrez qu'il eſt homme du moins autant que ce miſerable gueux. Encore eſt-ce le plus grand honneur qu'on luy puiſſe faire. Car on s'éloigne toûjours beaucoup plus de

l'homme en montant qu'en descendant.

Vous jugez de sa grandeur, par celle de la base, qui l'éleve. Un nain sur le plus haut de tous les Throsnes, y sera toûjours nain, comme dans le fond d'un cachot : *Cum basi illum suâ meritis.* Toute la difference est, que sa petitesse y sera plus difforme, parce qu'elle y paroistra mieux. Les vices des grands sont des spectacles, ceux du peuple ne sont pas connus. Un Singe travesty sous le Pallium d'un Philosophe, y paroistra plus beste & plus laid, que lors qu'on le voit sous sa peau : Mais dans le fond, il sera par tout le mesme. Il faut avoüer neantmoins, que la pluspart des hommes donnent dans ces fausses apparences, & la fortune nous dupe presque tous, & impose ce qu'elle veut à nos yeux.

Comme elle n'estoit iamais entrée dans le cœur de nostre Heros, elle ne pouvoit rien non plus sur ses yeux. Car c'est par la trahison du cœur, qu'elle les trompe. Il n'en est pas du cœur de l'homme, quand la fortune l'attaque, comme des autres Places assiegées. Par tout ailleurs, lors qu'on procede regulierement,

&dans les formes,on commence un Siege par s'emparer des dehors, pour s'attacher enſuite au corps de la Place. Mais icy, à moins que la fortune ſe ſaiſiſſe d'abord du dedans, les dehors ſont imprenables. Il faut que ſa Victoire aille droit au cœur, & puis, à la bonne heure, elle diſpoſera, comme il luy plaiſt, des yeux.

Le cœur de noſtre Heros a toûjours eſté libre, & ſes yeux enſuite indépendants de toute autre impreſſion, que de celle, qu'ils recevoient des objets. Son cœur aimoit ce qu'il devoit aimer, & ſes yeux ne voyoient, que ce qu'ils devoient voir. La fortune n'a point triomphé de l'un, ny ébloüy les autres. Celuy-cy n'a point porté ſes fers, ny les autres, le voile dont elle couvre tous les yeux de ceux, dont elle enchaiſne les cœurs.

C'en eſtoit aſſez pour une bonté naturelle, il ſçavoit admirablement qu'il eſtoit homme, il nous voyoit tous comme eſtants hommes, auſſi bien que luy. Ses yeux perçoient à travers tous les déguiſemens de la fortune, & démeſloient

toutes ſes vaines diſtinctions. Il n'en falloit pas d'avãtage à la nature. La reſſemblãce eſt une cauſe naturelle de l'amour. Mais la grace porta bien plus loin ſes lumieres, meſme devant ſa Converſion.

Je le ſçay de perſonnes infiniment pieuſes & ſinceres, auſquelles il faiſoit une ſecrette confidence de ce qui ſe paſſoit en ſon ame, & qui depuis ſa mort me l'ont raconté les larmes aux yeux. La grace luy faiſoit regarder tous les hommes en Dieu, ſortans de luy, toûjours attachez à luy, & tous faits pour ſe rejoindre, & ſe reünir à luy, nonobſtant la vaine diverſité de leurs conditions, & de leurs emplois. A quoy bon ſes diſtinctions, diſoit-il, éclairé de ces ſaintes lumieres; Ce n'eſt pas par là que nous ſerons un jour diſtinguez. Malheureuſes pompes, perfides proſperitez, qui ne ſervans qu'à nous donner un orgueil ſans merite, & une élevation ſans vertu, ne contribuërez un jour qu'à rendre noſtre chute plus dangereuſe, & nos malheurs plus éclatans! Iuſqu'à quand durerez-vous, diverſitez funeſtes! Ciel! que la grace a de pures lumieres. Pré-

nons les meſmes ſentimens, que nous aurons dans ce grand iour de l'Eternité, quand nous ſerons éclairez de ces lumieres, & toutes ces differences trompeuſes diſparoiſtront à nos yeux.

Le Soleil diſtribuë une infinité de rayons, en ce vaſte Univers. Ils ont tous, ce ſemble, une fortune bien diverſe, ſelon la difference de leurs chûtes, & des ſuiets ſur leſquels ils vont ſe repoſer. L'un brille ſur la couronne d'un Prince, un autre éclate ſur la Thiare des Souverains Paſteurs; Celuy-cy entre dans un Palais, où l'or & l'azur luy donnent une ſeconde lumiere. Il y en a qui vont embellir les fleurs d'un jardin, & ſe parer de leur agréement. Tous ces emplois ſont heureux: Mais ils n'ont pas tous un ſort ſi favorable. On en voit ſe ſoüiller mal-heureuſement ſur le fumier & dans la fange, entrer dans les priſons, & pâlir ſur le viſage d'un triſte & mourant coupable. Grandes diverſitez! Oüy, à qui en croira l'illuſion des yeux. Car, enfin, tous ces rayons ne ſont qu'une meſme lumiere, partie de meſme ſource, tenant toûjours à la meſme ſource, &

& qui doit enfin se reünir, dans un moment, à la mesme source, & y perdre toutes ces vaines distinctions. Attendez que le soir vienne : que le Soleil rappelle ses rayons, qu'il les rassemble dans le centre de la lumiere, & distinguez là, si vous pouvez, celuy qui pâlissoit si miserablement sur le visage du malade, d'avec ceux qui brilloient sur l'or, & sur la teste des Monarques.

Images des fausses distinctions que la fortune met entre les hommes pendant leur vie. Celuy que le Christianisme a une fois élevé sur ces montagnes de l'Eternité, d'où saint Cyprien découvroit tant de miraculeux spectacles, a bien d'autres yeux que le vulgaire. Il en apperçoit qui brillent en-bas, avec bien de l'éclat & de la pompe. Il en voit d'autres plongez dans l'infamie, & couverts d'ombres honteuses, que leurs mal-heurs ont répandu sur eux : mais, comme il est élevé, il voit en-haut, leur commune origine, & leur rendez-vous general. Tous rayons sortants du mesme Soleil, sans pouvoir estre separez de leur principe : attendez que le soir

vienne, c'eſt à dire, le moment de la mort : que le Soleil raſſemble ſes rayons, & toutes ces diverſitez vont diſparoiſtre.

Diſons encore : Tous les fleuves naiſſent d'un meſme Ocean : tous y ſont toûjours attachez, par des unions neceſſaires, & tous vont enfin, toſt ou tard, rentrer dans la ſource de laquelle ils ſont nez. Leur ſort paroiſt neantmoins fort inégal, dans le temps de leur courſe. Le Tybre baigne, par hazard, les murailles de Rome, & cette bonne fortune le fait adorer long-temps, de tous les autres fleuves de l'Univers. L'Oronte & l'Euphrate ont eû le plaiſir d'arrouſer des rives fertiles & charmantes. Ils voyoient les plus beaux climats du Monde, & ce bon-heur a eſté ſuivy de gloire. Combien d'autres, qui dans le fond vallent mieux qu'eux, & roulent des eaux plus claires & plus abondantes, ne rencontrent, ſur tout leur chemin, que des terres incultes & ſauvages, & finiſſent ainſi leur courſe, ſans gloire, pour eux, comme ils l'ont faite ſans utilité, pour nous. Hommes, voila

comme vous eſtes faits ! Mais, apres tout, il faut rentrer dans l'Ocean de l'Eternité. C'eſt un étrange gouffre. *Ibi perdunt nomina ſua fluvii.* Les fleuves y perdent iuſqu'à leurs noms. Il n'y a plus là, ny de Tybre, ny d'Euphrate. Ce n'eſt plus qu'une meſme eau. Plus de Grands, apres la mort; plus de Princes; plus de Monarques : meſme nom pour tous. Tous ſont purement hommes. L'Eternité raſſemble, & confond tout.

Diſons, enfin, le Monde, ſi vous voulez, eſt un vaſte Palais. Les hommes ſont autant de vaſes qu'on y voit placez en differents lieux, ou pour l'ornement, ou pour l'uſage. Non ſeulement l'apparence eſt diverſe, mais il y a meſme une inégalité ſolide, & leur prix n'eſt pas aſſeurément ſemblable. L'Or, le Chriſtal, l'Agathe, le Porphyre, le Diamant, rendent la matiere des uns precieuſe, & l'artifice en augmente la valeur. Les autres ſont d'Eſtain, de Cuivre, d'Argille. La neceſſité y eſtoit, & la diſtinction en eſt toute réelle : Cependant, par mal-heur, le feu ſe met à l'édifice. Adieu, diſtinctions. Tout ne

fait plus qu'une meſme cendre. Le prix de la matiere, & la delicateſſe de l'ouvrage, n'y ſervent plus de rien. *Omnes unus æquabit cinis.* Les Stoïciens avoient, de temps en temps, leurs incendies univerſels : les Chreſtiens n'en ont qu'un ; mais plus veritable & plus terrible. Car ſes effets ſont éternels, & ſans retour.

Feu du Jugement general ! quand des yeux Chreſtiens te prévoyent, & remarquent le pauvre & le riche confondus par ton effort, dans une meſme cendre, avec toutes ces vaines diverſitez, que la fortune y avoit mis. Ciel ! que ce ſpectacle doit bien nous guerir, de la fierté que la Fortune inſpire. Et comment eſt-ce, grand Dieu, qu'un Chreſtien peut eſtre orgueilleux ! Et où prend-il cette dureté, pour ſes Freres, qui ſemble eſtre le caractere de tous les Grands ! Infideles ! Car, vous l'eſtes, ſongez-vous donc d'où vous ſortez ! Songez-vous où vous devez rentrer ! Songez-vous à qui vous tenez ! Pendant ces moments d'intervalles, vous portez avec vous les chaiſnes, qui vous lient à Dieu, & qui vous uniſſent à tous les hommes ! Vous eſtes

ſeparez pour des moments, & vous devez vivre enſemble, pendant une infinité de Siecles, dans la Maiſon de l'Eternité. L'Eternité ne fait qu'un inſtant de tous les temps, qu'un meſme homme, de tous les hommes, elle reduit tous les nombres à l'unité.

Aveugles, n'avons-nous pas tous, un meſme Dieu, un meſme Maiſtre, meſme Juge, meſme Pere, meſme Sauveur, meſme Principe, meſme fin, &, ſi nous ſommes tous ce que nous devons eſtre, n'eſperons-nous pas tous un meſme ſort. Il y a bien plus encore, nous ſommes tous nourris d'un meſme pain, mais d'un pain transformant, qui nous fait paſſer dans la ſubſtance de l'aliment qui nous fait vivre: nous ſommes membres d'un meſme corps: nous ſommes animez d'un meſme eſprit: nous ſommes tous le meſme Chriſt, & tous les hommes ne font qu'un homme. *Omnes nos Chriſti, & Chriſtus ſumus. Omnis homo Chriſtus.* On voit aſſez que c'eſt ſaint Auguſtin: mais ſaint Paul avoit dit la meſme choſe. *Omnia & in omnibus Chriſtus.*

Cette union fait tout l'honneur des

hommes, & doit estre en mesme temps le lien de tous les cœurs : cependant un fol orgueil nous separe, lors que toute nostre gloire consiste à estre unis. Tout ton honneur se reduit à estre membre d'un mesme corps, avec ce mal-heureux, que tu vois gemir sous le poids de la pauvreté, qui l'accable : à estre animé du mesme Esprit, qui est celuy de l'Eglise, c'est à dire, de l'assemblée de tous les Chrestiens, à composer avec luy un mesme homme, & cét Homme vaut bien la peine qu'on veüille entrer dans cette Societé, puis que c'est Jesus-Christ. La mesme Charité, qui est le caractere du Christianisme, *Sicut temetipsum*, fait la gloire du Chrestien. Conçoy un saint orgueil, qui étouffe cét orgueil profane, & si ie l'ose ainsi dire, sois humble par vanité Chrestienne, *qui se humiliat exaltabitur.* Cette ressemblance qui te fait rougir, est la source de toute ta gloire, & le fond de tout ton espoir au salut éternel. Entre en Communauté parfaite, avec tous tes Freres. Tous ensemble, vous ne ferez qu'un Homme, mais cét Homme est un Dieu.

Quelle part peux-tu pretendre en Jesus-Christ, si tu n'en prens point en tes Freres, qui sont membres de son Corps. Membre pourry, qui te retranche toy-mesme, & t'excommunie invisiblement par la separation volontaire que t'inspire ton orgueil. A quoy sert cette difference d'habits ! La vertu seule reglera nostre fortune éternelle, & presque l'unique vertu, que puisse exercer les Grands du Monde, c'est la pitié pour les miserables. C'est sur elle uniquement que l'Evangile nous juge. *Esurivi enim.* Mal-heureux, hé bien ! te voila distingué de la foule, pour le moment que durera ta vie. *Singulariter sum ego.* Mais, enfin, il faudra passer dans l'immense Eternité. Que deviendras-tu lors, s'il faut te separer de tes Freres, & ne pas faire comme eux un mesme Corps avec Jesus-Christ. Combien durera cette singularité funeste, qui flatte si agreablement ton humeur fiere & dédaigneuse. *Donec transeam* ; c'est à dire, qu'au temps du passage, de ce terrible passage de la Mort, tu perdras tous ces tristes avantages, tous ces pompeux discernements, toutes ces

distinctions vaines, dont la fortune s'eſt ſervie pour nourrir ſon orgueil. Cependant cét orgueil ſuborneur, qui ne t'avoit ſeparé de tes Freres, pendant ta vie, que par des apparences trompeuſes, & des diverſitez qui ne changeoient que les dehors: Cét orgueil impoſteur, dis-je, avec ſon faſte imaginaire, & ces élevations chimeriques, produira, enfin, des effets veritables, mais pernicieux: ſolides, mais lamentables; & dans le moment de ce redoutable paſſage, il mettra un Schiſme éternel entre tes freres & toy.

Depuis ce moment fatal, vous vivrez dans une diviſion irreconciliable, fondée ſur une vraye diſſemblance & oppoſition interieure, qui vous diſtinguera pour toûjours, juſqu'au fond de l'ame, par l'éternité de ton crime, vous ſeparera de lieux, de conditions, d'emplois, d'inclinations. Tout ſera non ſeulement different, mais antipatique: elle rompra tout commerce entre vous, & mettra un chaos immenſe, & impenetrable entre leur ſejour & le tien. *Byſſus computruit, regnum ad alios traductum eſt, deliciæ, &*

voluptates evanuerunt : peccatum verò ab illis profectum manet abeuntemque comitatur. Necessarium ingredientem iter, triste peccati viaticum prosequitur. C'est l'éloquent Evesque d'Amasée. Le moment de la mort fera tout perir, horsmis ton peché, auquel il donnera une éternité de vie, pour donner à ton ame une mort éternelle. Voila proprement ce qui fait l'éternité des peines d'un damné : son peché vit toûjours, & toûjours il tuë son ame : son peché ne peut plus mourir, & l'ame ne peut plus revivre : l'immortalité de l'un, fait la mort éternelle de l'autre : le peché est toûjours vivant, & l'ame toûjours morte.

Le plus cruel de tous les mal-heurs, selon moy, est de se trouver separé de ses freres, en ce dernier passage. Il n'y a que la bonne compagnie qui nous sauve, & le bon-heur de cette union, qui joint tous les membres ensemble, & leur faisant faire un mesme Corps avec Jesus-Christ, les rend comme invulnerables, & ne donne aucune ouverture aux attaques du Demon. *Sed illos tutatur numerus, iunctæque umbone phalanges.*

Prens-t'en à ton orgueil, & à ta fortune : ils t'ont vainement separé pendant ta vie, ils te separent éternellement apres ta mort.

Noſtre Heros Chreſtien eſtoit ſi convaincu de ces veritez, qu'il avoit meſme une maniere de haine, pour toute cette vaine pompe, & cét appareil de gloire, qui accompagne par tout les Grands, & les diſtingue du peuple. Il marchoit preſque ſans ſuite : ſes habits eſtoient ſi modeſtes, qu'il ſembloit quaſi qu'ils pouvoient le déguiſer. Jamais on ne ſe fuſt aviſé, d'y aller chercher un ſi grand Prince, & un ſi fameux Generaliſſime, à moins que de l'y croire traveſty. Rien d'imperieux dans ſa voix: ſa converſation douce & familiere. Ses manieres toûjours civiles, toûjours preſt à obliger : un air reſpectueux pour tout ce qui portoit le moindre caractere de merite : careſſant le Soldat : traitant avec honneur le Gentilhomme & l'Officier. Jamais bruſque dans ſes Commandements : n'uſant iamais violemment de ſon authorité, ne ſe ſervant iamais de ſon pouvoir, & de la liberté que luy

donnoit la Guerre, pour opprimer les foibles. *Nemo eius potentiam iniuriâ ſenſit.*

Dés le temps de Salvien, ces manieres eſtoient rares dans les Commandants. S'il permettoit qu'on dépoüillaſt la campagne ennemie, c'eſtoit purement pour la neceſſité du Soldat, & nullement pour faire, en ſon particulier, de riches & cruelles recoltes, de ces dégaſts & ravages publics, à l'exemple de ceux, *quibus exactio publica, peculiaris eſt præda,* qui ſe font un threſor de la miſere des pauvres, & un champ heureux & fertile de leurs campagnes deſolées, *Paſcua ſunt divitum pauperes.* Il traitoit en pere iuſqu'à nos ennemis, quand ils eſtoient vaincus. *Plus conſilio patris, quam iure dominantis.* Auſſi l'ont-ils pleuré comme nous, & j'oſe dire, que leurs larmes ont plus honoré ſon Tombeau, que les noſtres.

Il ne ſe voyoit iamais reduit à donner quelque exemple neceſſaire de ſeverité, qu'il n'en ſouffrit une violence extréme. Il ſçavoit bien qu'il eſtoit frere du coupable, ou plûtoſt qu'il eſtoit Pere &

Juge, &, si vous l'aimez mieux encore, qu'il estoit membre d'un mesme corps. C'estoit la teste qui faisoit couper le bras; aussi n'en venoit-il iamais là, que lors que la maladie estoit contagieuse, & faisoit craindre une multiplication funeste, *cum mors de morte exhalabatur.*

J'ose dire, que par là, il a ressemblé à Dieu, iusques dans son foible. Car, enfin, si Dieu fait paroistre un foible, c'est dans la peine qu'il a, quand il s'agist de punir. Tout le reste est facile à sa toute-puissance, rien ne luy resiste ailleurs. Mais lors qu'il est reduit à la necessité de la vengeance: Ciel! qu'il souffre de violence, & qu'il faut qu'il employe d'efforts. Sa bonté s'oppose à son pouvoir, & nous sommes presque en droit de dire, qu'il est foible contr'elle, & qu'elle est plus puissante que sa toute-puissance mesme. Nous faisons violence à Dieu par nos crimes, dit l'éloquent Salvien. Nous armons sa colere contre nous: nous le contraignons, malgré sa bõté, à punir l'excés de nos crimes, & il ne se resoût iamais à la vengeance,

que lors que nous le reduiſons, à cette fâcheuſe neceſſité, ou de paſſer pour injuſte, ou de ceſſer d'eſtre doux & indulgent: ſa bonté cede, enfin, à ſa gloire: mais elle luy cede avec regret.

Tertullien va plus loin encore, & veut que ſa clemence triomphe ſouvent de ſa reputation. Il luy immole iuſqu'à ſa gloire, pour laquelle il a fait toute choſe, & que ſa toute-puiſſance regarde comme la ſouveraine qu'elle ſert uniquement. S'il puniſſoit plus rigoureuſement les coupables, il en auroit plus de vrais Adorateurs, & le Monde verroit moins d'impies qui obſcurciſſent ſa gloire par leurs murmures, contre le relâchement pretendu de ſa Providence, *ut ſuâ etiam ſibi patientiâ detrahat.* Qu'il eſt glorieux à noſtre Prince, d'avoir partagé avec Dieu, ſes foibleſſes, & d'avoir comme luy, ſouvent eſté blâmé par des eſprits fiers & injuſtes, d'eſtre trop doux & trop bon.

Jamais un homme ne conſulte trop long-temps, quand il s'agiſt de la vie d'un autre homme: & ie puis dire, que cette meſme bonté, qui ſembloit quel-

quefois rendre son authorité moins majestueuse & moins éclatante, luy donnoit autant de force & d'étenduë sur ses Armées, que iamais Capitaine en ait eû; puis qu'elle le faisoit regner iusques sur les cœurs. La colere d'un Chef debonnaire, est le dernier supplice d'un genereux Soldat; & la sage & iudicieuse patience d'un General, comme remarque admirablement le saint Evesque Valerien, remporte toûiours une double victoire, & sur son propre cœur, dont elle desarme la colere, & sur le cœur mesme du coupable, dont elle triomphe du crime, par la honte qu'elle luy en donne, & par le déplaisir qu'il a de l'avoir fâché. La severité punit le crime, mais elle n'en triomphe presque iamais, dans le cœur du criminel. C'est où Dieu veut le vaincre, & nostre Prince en vouloit, comme luy, principalement aux cœurs. C'est par cette raison, que l'un & l'autre se sont servis des armes de la bonté, parce qu'il n'y a qu'elle, qui sçache l'art de vaincre les cœurs.

Quelle gloire a nostre Prince, d'avoir comme Dieu, risqué sa gloire, par un ex-

cés de bonté. Il luy a reſſemblé dans ſon foible, pour meriter une ſeconde reſſemblance avec luy, qui fait le comble de ſa gloire, & qui étend ſon empire ſur les cœurs de tous ceux qui ont quelque diſcernement pour le merite, & quelque tendreſſe pour la vertu.

Ce n'eſtoit pas en cela ſeulement, qu'il ſacrifioit ſa gloire à ſa bonté. On a toûiours remarqué, que lors qu'il avoit fait quelque action celebre, il prenoit à tâche de faire croire, que toute la gloire en eſtoit deuë, à l'Officier, & au Soldat. J'avois des Officiers ſages & courageux. Les Soldats ſe ſont battus en vaillants hommes, la victoire vient d'eux; & ie leur ſuis obligé de toutes les loüanges qu'on m'en donne. C'eſtoit ſa modeſtie qui parloit; *Sed & ipſe oculus ſentit ſe corpori debere, quòd lux eſt.* L'œil ne paroiſt que lumiere, mais il doit tout cét éclat à la brillante activité des eſprits que tout le corps luy fournit. Saint Pierre Chryſologue veut meſme que l'œil le ſente bien, & ce ne ſeroit pas ſans raiſon. Ie ſçay du moins, que noſtre Heros Chreſtien avoit ces ſentimens, mais ie ne

croy pas qu'on puiſſe dire, que ce fuſt avec la meſme juſtice. Sa modeſtie faiſoit toûiours outrage à ſon merite, & donnoit à tout le monde, ce qui n'appartenoit ſouvent qu'à luy ſeul. Il eſtoit liberal de ſa gloire, comme de ſes biens Il donnoit tout, & il ne tenoit pas à luy, qu'il ne luy en demeuraſt rien mais la reconnoiſſance de ſes troupes s'oppoſoit à cette maniere de nouvelle prodigalité, & luy donnoit tout l'honneur desvictoires qu'elles remportoient ſous ſa conduite.

La gloire paroiſt bigearre, dans l'humeur qu'elle a quelquefois, d'aimer ceux qui la haïſſent, & de courir apres ceux qui la fuyent. Mais apres tout, ce pretendu caprice, quand il luy prend, eſt un effet de ſon équité, & du retour de ſa raiſon, auſſi bien qu'une marque de ſon malheur. Car enfin, comme, dans le fond, elle ne peut paroiſtre fort aimable à ceux qui ont les yeux bons, la foibleſſe de ſes charmes, fait que tous ceux qui la meritent, la meſpriſent, & qu'ainſi elle ſe void reduite, ou à s'abandonner

lâchemen

lâchement aux careſſes de milles amants indignes d'elle, ou à rechercher elle-meſme avec empreſſement, ceux qui la negligent; afin de ſe reconcilier avec le merite, & r'entrer en grace avec le bon ſens.

Jamais homme n'en a eſté pourſuivy avec tant d'ardeur que noſtre Prince, & iamais homme ne l'a rebutée, avec tant de témoignages d'averſion, que luy. Je croy pouvoir dire, qu'il n'y a qu'elle, & la fortune, qui puiſſe ſe plaindre d'en avoir eſté mal receuës. Elle le joignoit quelquefois malgré toutes ſes fuites, & il ſe trouvoit en des conjonctures où il ne pouvoit éviter ſon abord; mais ſi-toſt qu'il l'avoit apperçeuë, il entroit dans un déconcertement, qui faiſoit meſme pitié à ſes amis. On voyoit bien qu'il ſouffroit, juſques dans le fond de l'ame. Vous euſſiez dit du chaſte Joſeph, & quoy qu'il luy en puſt couſter, il échapoit, enfin, comme luy, tout honteux. & tout en deſordre, à cette deſagreable Maiſtreſſe, dont les careſſes luy tenoient lieu de tourments.

Il n'avoit d'impatience que pour elle,

mais il ne la pouvoit soustenir ny entendre mesme parler d'elle. Pour peu qu'on se mit en devoir de le loüer, on le voyoit aussi-tost rougir de colere contr'elle. Il semble qu'il s'irritast mesme contre son propre merite, qui faisoit trop d'éclat; & qui, malgré tous les soins que prenoit sa modestie, pour s'en défendre, luy attiroit ces honneurs fascheux. Si iamais il a esté broüillé avec la vertu, ç'a esté uniquement en ces rencontres. On a dit fort spirituellement, que la rougeur qu'on voit paroistre en semblables occasions, sur le visage des grands hommes, est la couleur des vertus. Mais il semble, icy, qu'elle estoit plûtost un effet de la mauvaise intelligence qui estoit alors entre nostre Heros, & elles. Il se faschoit contr'elles de ce qu'elles avoient osé paroistre; de ce qu'elles avoient trahy son secret, & luy avoient attiré la gloire sur les bras: la gloire, l'ennemie cruelle de sa chere modestie; & c'estoit de là que naissoient sa rougeur & son feu.

Il ne pouvoit iamais se resoudre à parler de luy-mesme, parce que l'éclat con-

cinuel des glorieuſes actions de ſa belle vie, faiſoit qu'il ne le pouvoit faire qu'à ſon avantage, & que parler de luy c'étoit le loüer. On ne luy entendoit iamais nommer ſon nom ; parce que dans ſon nom ſeul, il trouvoit un Eloge. Et on a remarqué, cent fois, qu'en certains recits, où il ne pouvoit l'éviter, il avoit recours à des manieres de s'exprimer tout à fait inuſitées, qui faiſoient voir l'embarras ou le jettoit ſa modeſtie, & la peine qu'il avoit, à l'accorder avec la verité.

Ses plus familiers amis s'en divertiſſoient quelquefois, & l'engageoient malicieuſement, en ces ſortes de diſcours, pour voir comment il pourroit ſe ſauver des mains de la gloire : par quel artifice innocent, il feroit taire la verité, ſans la trahir, & s'empeſcheroit tout enſemble de mentir, & de ſe loüer.

La modeſtie a d'étranges ennemis à combattre : car pour l'ordinaire toutes ſes querelles ſont avec les vertus, & avec la verité : Les premieres luy attirent trop de gloire, & la derniere eſt toûjours preſte à la publier. L'un & l'au-

tre luy déplaiſt ; Et noſtre Prince, dont elle eſtoit la favorite, & qui ſouſtenoit toûjours ſon party, a eu pour elle, cent faſcheux démeſlez, avec ſes vertus les plus cheres, qui brilloient trop à ſon gré, & avec la verité meſme, quoy qu'il l'ait toûjours adorée ; parce qu'elle ne diſſimuloit pas aſſez, quand elle parloit de luy. La modeſtie aime l'ombre, & elle n'en trouvoit point, ny chez la verité, ny parmy toutes les vertus de cét Homme incomparable.

Ciel ! qu'un Heros eſt glorieux ! lors qu'apres avoir tout vaincu, il n'a plus à combattre que ſa propre gloire, en faveur de ſa modeſtie ; Et que ſon dernier triomphe eſt celuy qu'il remporte ſur la verité, & ſur ſes vertus armées pour ſa gloire, obligeant l'une à ſe taire, & empeſchant les autres d'éclatter. Apres avoir vaincu fortune & paſſions, dans cette haute élevation, où le mettoient ſes victoires, apres s'eſtre attiré l'admiration de tous les hommes ; apres avoir vaincu tous nos cœurs, & par ces doux abaiſſemens auſquels l'engageoit ſa bonté ſi tendre, s'eſtre acquis un Em-

pire Eternel sur nous ; & fait dans toutes nos ames, cette rare & heureuse alliance de la tendresse & de l'admiration pour un Heros si charmant, & si miraculeux. Auroit-on crû qu'il pust pousser plus loin ses victoires & ses conquestes, & que peut-on donc rencontrer par delà les cœurs!

Cependant apres avoir tout vaincu, il trouve où vaincre encore, & par le plus grand, & le plus merveilleux de tous ses exploits ; Il triomphe en mesme-temps de tous ses triomphes ensemble ; il triomphe de toutes ses vertus ; il triomphe de sa gloire, & s'élevant ainsi au dessus de luy-mesme, déja triomphant, & vainqueur de la fortune & de nos cœurs, il scait le moyen glorieux de se rendre plus grand qu'il n'estoit encore. Ses autres victoires l'ont élevé au dessus des autres Heros ; Celle-cy l'éleve au dessus de ce vainqueur de tous les autres Heros ensemble, & en luy soûmettant ses vertus & sa gloire, elle le met au dessus de sa gloire mesme, & de ses vertus. Turenne, modeste, & ennemy de sa propre gloire, lors qu'elle est dans

le plus haut point de son élevation, triomphe de Turenne, vainqueur de ses passions, de la fortune, & de tous nos cœurs; & tout l'Eloge que nous luy avons dressé iusqu'icy, ne sert que de base à un nouvel Eloge, & le rehausse infiniment au dessus de nos loüanges, & de toute sa gloire, par le mespris qu'elle luy en inspire.

Il y a icy je ne sçay quoy d'explicable. Tout son merite ne sert à sa modestie que de matiere, pour un plus grand merite. Sa modestie sacrifie à ses inclinations tout ce qu'il a de gloire; mais au lieu de destruire sa victime, elle la voit renaistre, du feu mesme du Sacrifice, plus belle & plus éclatante, qu'elle n'estoit auparavant.

C'est une seconde destinée, si je l'oze ainsi dire, dont la modestie ne se peut défendre, non plus que de la querelle qu'elle a avec les vertus, la gloire, & la verité. Elle n'a que de nobles ennemies, & leur fait à toutes la guerre, quoy que differemment. Tout son dessein, contre les vertus, & la verité, ne va qu'à les empescher de paroistre; mais dans le

temps qu'elle fait contr'elles son plus grand effort, au lieu de les tenir prisonnieres, & de les couvrir d'ombres obscures, elle ne contribuë qu'à leur donner un nouvel éclat; Elles ne brillent iamais mieux, que sous le voile, dont elle les couvre.

Elle a le mesme succez contre la gloire: quoy que son inimitié pour elle soit bien plus forte, & ses intentions plus cruelles dans la guerre qu'elle luy fait. Car enfin, outre qu'elle a du mespris pour la gloire, ce qu'elle n'a garde d'avoir pour la verité, & pour les vertus: Ce mespris est accompagné de haine, & d'une haine qui va iusqu'à vouloir luy oster la vie, & la sacrifier au ressentiment qu'elle a contr'elle, de ce qu'elle ose eternellement éclairer son secret, & venir troubler son repos. Neantmoins elle ne reüssit pas mieux, que dans sa guerre, contre la verité & contre les vertus; & tous les coups qu'elles luy porte, bien loin de luy oster la vie, luy donnent un nouveau iour, une nouvelle lumiere, & l'asseurent souvent de l'immortalité.

Ie ne m'étonne plus, si la gloire court apres ceux qui la fuyent, & qui sont ses ennemis, particulierement apres la modestie; puis qu'elle reçoit des effets si salutaires de leur haine; & n'est iamais plus pure, ny plus seurement immortelle, que grace au mespris, & à la haine de cette ennemie bien-faisante. Turenne fuït la gloire; Turenne rougit de colere contr'elle, d'abord qu'elle ose paroistre devant luy: Cent fois sa modestie irritée voudroit l'avoir enfermée dans un tombeau où elle ne vit iamais le iour. Cependant Turenne mépriſant, fuyant, haïſſant la gloire, luy donne un éclat plus brillant, une fermeté plus constante, une élevation plus haute & plus solide, que tout ce qu'elle a iamais eu d'amants les plus passionnez. Il l'ennoblit par ses mespris, il l'attache à luy par ses fuites, & sa haine luy sert, chez luy, d'un azyle, qui la fera briller encore, mesme parmy ses cendres, & dans son tombeau. Le cœur de Turenne, enfin, ennemy de la gloire, est le plus beau theâtre qu'ait iamais eu la gloire, & le cœur modeste, de ce Vainqueur de la Fortune, & de

nos

nos cœurs, eſt ſi miraculeux, & ſi charmant, qu'il donne à la gloire, une force, & une beauté, qu'elle n'avoit iamais euë : qui conſiſte en ce qu'elle ſe voit tout enſemble, par le merite d'une ſeule vertu, digne de nos admirations, & de nos tendreſſes, regnante ſur tous nos eſprits, que l'admiration luy ſoûmet, & ſouveraine de tous nos cœurs, aſſujettis par la tendreſſe. Rien n'eſt ſi miraculeux, qu'un Heros ſi grand, & ſi modeſte, rien de ſi aimable, & de ſi charmant que la modeſtie d'un Heros, ſi grand, & ſi miraculeux. Mon Panegyrique paroiſt achevé.

Parlons neantmoins, devant que de finir, de la derniere Victoire de noſtre Heros Chreſtien. Elle eſt, à dire le vray, la plus belle, & la plus éclattante de toutes, & par le prix de la conqueſte, qu'elle luy fait faire, puiſqu'elle eſtend ſon Empire juſques ſur le cœur meſme de Dieu; & par l'inébranlable fermeté qu'elle donne à tout le reſte de ſa gloire, en la rendant veritablement Chreſtienne, & l'aſſeurant

par là, d'une solide Eternité.

Car enfin, toute cette immortalité pompeuse, qui ne vient que des loüanges des hommes, donne aux morts, à dire le vray, une vie qui ne l'est guere. Ils ont beau vivre dans nos cœurs, & dans nostre memoire, leurs cendres n'en sont pas moins froides, ny plus animées, dans leurs tombeaux, & leurs ames ont de si grandes affaires ailleurs, d'abord qu'ils ont quitté la vie, qu'elles ne peuvent estre beaucoup sensibles, ny aux biens, ny aux maux, qu'on dit d'elles parmy nous.

La gloire que nous recevons des hommes, est toûjours vaine; mais sur tout, quand c'est apres la mort. Si je regne dans le Ciel, & que je m'y voye investy de toute la gloire de Dieu mesme, petits hommes! Que puis-je attendre de vous, & de vos foibles Panegyriques! Dieu luy-mesme est mon Eloge & ma gloire. Que si le sort de cet homme est malheureux, pendant qu'il se desespere, au milieu de ses flâmes obscures, qui joignent pour son supplice, un feu eternel, avec une nuit eternelle;

que luy sert que son tombeau soit éclairé, de ces sombres lumieres, que la gloire humaine y va répandant.

La douleur, sur tout lors qu'elle est violente, a ce caractere particulier, qu'elle s'empare de toute l'ame, & la rend toute entiere attachée, à ce qui fait son tourment: *Dolor advertit animum.* Jugez par là, si un homme qui brûle, a de l'attention de reste; pour tout autre objet, que pour son feu, & s'il se peut laisser distraire à de si foibles soulagements. Outre que la foy nous apprend, dans l'histoire du mauvais Riche, que ses ames infortunées, ignorent ce qui se passe parmy nous, & la raison nous en convainct.

Quel triste avantage, grand Dieu! pour cet homme miserable, d'estre loüé, où il n'est pas, & sans qu'il l'entende; pendant qu'il brûle où il est, où il sera toûjours, & où il brûlera toûjours. Que ie plains les grands hommes apres leur mort, quand ils n'ont esté que grands hommes.

Ciel! ie fremis quand i'y pense, (il faut neantmoins le dire; puisqu'il

eſt conſtamment vray.) Ce Heros miraculeux, & charmant, tel que nous venons de le dépeindre : Ce vainqueur de ſes paſſions, de la fortune, & du cœur de tous les hommes, apres avoir merité nos admirations, & nos tendreſſes, ſe trouveroit dans l'autre monde, l'objet eternel du meſpris, & de la colere de Dieu ; s'il eſtoit mort hors de l'Egliſe, & ſans la vraye Foy.

C'eſt perdre iuſqu'à ſes vertus, que de mourir hors de l'Egliſe : Cet homme a beaucoup de biens ; mais il n'a point de lieu ſeur, où les garder. Ils ne dureront pas, iuſqu'à ſa mort, pour le pouvoir ſuivre : *Opera enim illorum ſequuntur illos.* Les fruits de nos bonnes œuvres ſe corrõpent, par tout ailleurs ; & l'Egliſe ſeule conſerve leur valeur, & leur beauté. C'eſt, chez elle uniquement, que nous devons faire noſtre recolte, & nos proviſions pour l'autre vie. Autrement il ne ſert de rien, de recüeillir avec ſoin : *Qui non colligit mecum, ſpargit.* Il ſe répand, & ſe perd en meſme-temps, qu'on le recüeille ; & ſi i'oze parler de cette maniere, l'Egliſe ſeule eſt le magazin

des Chreſtiens, pour l'Eternité.

La grace meſme, eſt imparfaite, & infructueuſe, quand elle ne nous conduit pas iuſques-là. Nous avons vû nôtre Heros, aimé, admiré, & adoré, ſi vous voulez, des hommes, pour ſes charmantes, & merveilleuſes qualitez: Nous avons veu, meſme, dans ſon ame, de grands commencements du Chriſtianiſme: Cependant cette ame ſi belle, & en tant de choſes, ſi Chreſtienne, cet homme ſi chery des hommes, ſi prevenu des graces de Dieu, s'il ſe fut opiniâtré dans l'hereſie, auroit eternellement eſté hay de Dieu. Son tombeau ſeroit arrouſé de nos larmes: Mais ſon ame, tant que Dieu ſeroit Dieu, ne recevroit pas ſeulement, pour rafraichiſſement dans ſes flâmes, cette goute d'eau, que le malheureux riche de l'Evangile, demande inutilement depuis tant de Siecles; & qu'il demandera, pendant le cours de l'Eternité toute entiere, avec les meſmes empreſſements, ſuivis des meſmes refus.

N'entrons point dans les ſecrets profonds de la Predeſtination Divine. Je

ſçay, que le meſme Dieu, qui nous a tiré du neant de l'eſtre, pour la creation, nous va tous chercher dans le neant du merite, pour la Redemption; & (qu'à porter les choſes iuſques dans leur Principe) la Grace nous diſcerne, & nous ſauve tous. Ie remarque neantmoins cette difference, entre les Chreſtiens ordinaires, & noſtre Heros Chreſtien, que le don de la Foy, & noſtre premiere entrée dans la veritable Egliſe, dépendent communément, en partie, ſelon noſtre maniere d'en iuger, d'un certain encharſnement de cauſes naturelles; ſi bien, (que comme nous donnons preſque toûiours, à la conduite cachée de la Providence, & de la Predeſtination meſme, quand elles ne s'élevent pas iuſqu'à des effets, qui nous paroiſſent ſurnaturels) le nom de Fortune, qui n'auroit lieu en nul endroit, ſi nous parlions correctement; Puiſque la Fortune eſt une chimere, qui ne contribuë à rien de réel: Nous pouvons dire, en cette façon, que le Chriſtianiſme, de preſque tous tant que nous ſommes, & noſtre catholicité (ſi

ie puis me ſervir de ce mot) ſont en quelque choſe à noſtre égard, un ouvrage de la Fortune, & ce qui eſt indubitablement vray, que noſtre choix, nos vertus, & noſtre merite, ne s'en peuvent rien attribuer.

Il n'en eſt pas ainſi de noſtre Heros. Car bien qu'il doive tout purement à la Grace, à reduire toute l'œconomie de ſon ſalut, juſqu'à ſa premiere origine. Il eſt vray neantmoins de dire, que ſa Foy, & ſon entrée dans l'Egliſe, ſont les effets de ſon choix, & la recompenſe des vertus, qu'il avoit pratiquées, meſme dans l'hereſie; Et quoy que ce ne fût pas une recompenſe de juſtice, ny qu'il fuſt en droit d'exiger, comme eſtant deuë à un merite parfait, qu'il y en avoit neantmoins aſſez pour reüſſir aupres de la bonté de Dieu, plus facile à gagner, que ſa juſtice. J'oſe dire, que ſa Converſion eſt l'effet de la plus noble, & de la plus glorieuſe de toutes ſes Victoires; puis qu'elle eſt la ſuite d'un triomphe, qu'il a remporté ſur le cœur meſme de Dieu.

Salvien dit, avec indignation, de cer-

tains faux Chreſtiens, qu'on les appelloit Chreſtiens à la honte de JESUS-CHRIST: *Dicebantur Chriſtiani, ad contumeliam Chriſti.* Cette ſorte de Chreſtiens dure malheureuſement encore, & noſtre nom ſeul, à la pluſpart de tous tant que nous ſommes, eſt l'opprobre de noſtre Legiſlateur, & de noſtre Loy. Ie ne ſçay comment m'exprimer icy; mais il me ſemble, que comme les mauvais Chreſtiens, ſont en quelque maniere, la honte de l'Egliſe veritable; un Heros comme le noſtre, eût fait trop d'honneur à une fauſſe Egliſe, pour ne pas faire quelque ſorte de deshonneur à la noſtre, s'il fut mort hors de ſon ſein. Il y alloit de l'intereſt de cette chere épouſe. Il y alloit de l'intereſt de la Grace, qui avoit ſi heureuſement commencé, & la bonté Divine, ne pouvoit, qu'elle ne ſe laiſſaſt vaincre, & le cœur meſme de Dieu, qui eſt tout remply de bonté, voyant dans le cœur de noſtre Heros, une image ſi parfaite de la ſienne, dont la Grace avoit formé tous les traicts, n'a pû reſiſter à des conſiderations ſi preſ-

fantes, & à des interefts ſi precieux & ſi chers.

Dieu eſt aiſé à vaincre, quand on le prend par ſa bonté. Car la bonté eſt toûjours tendre, & tout ce qui eſt tendre ne reſiſte pas, & eſt facilement bleſſé, & vaincu. *Vulneraſti cor meum*, ou comme porte une autre Verſion, *Viciſti cor meum*: Mais il eſt beau d'eſtre vaincu, quand on eſt maiſtre de la victoire, & la toute-puiſſance jointe à la bonté, fait honneur à ſes foibleſſes volontaires. Le triomphe qu'on remporte ſur elle, luy donne plus de gloire, qu'à celuy qui en a triomphé.

La verité eſt, que le don de la Foy, dont la Bonté divine, a enfin éclairé l'eſprit de noſtre Heros, eſt, à proprement parler, l'effet de la victoire du cœur de ce bon Prince, ſur le cœur ſenſible & tendre de Dieu. Il paroiſt aſſez, par les progrés, que la foy a fait dans ſon ame, qu'elle n'y eſtoit pas entrée à la maniere ordinaire des autres Chreſtiens. Je ſçay qu'il ſera toûjours vray de dire, avec Tertullien, *Non naſcuntur, ſed fiunt Chriſtiani*, & que dans l'exacte

rigueur, il faudra toûjours une seconde naissance, pour acquerir la vie de la foy. Nous sommes neantmoins obligez d'avoüer, que dans le concert, que la Providence prend plaisir d'établir regulierement, entre la Grace & la Nature, cette seconde naissance est, pour la plus-part des Chrestiens, une maniere de noblesse que nous tirons du sang, d'où nous sommes sortis, un bien de race, & de famille, que nous possedons plûtost comme fils d'un tel Pere, que par aucun titre personnel. La Chrestienté est, presentement, un nom de païs, & de nations, beaucoup plus que de profession, & de culte.

Ceux qui sont Chrestiens de cette maniere, le sont long-temps devant que de s'en appercevoir, & ne font iamais le cas, qu'ils doivent d'un bien, qu'ils ont eû sans peine, & sans l'avoir connu. Comme leur Christianisme a precedé leurs choix; ils ne reglent pas, ordinairement, les choix qu'ils font en suite, sur les loix du Christianisme.

Comparons nos anciens Chrestiens,

qui alloient chercher les lumieres de la foy, dans les feux qui brûloient nos Martyrs, & qui trouvoient les principes, & les semences d'une nouvelle vie, dans leur sang, dans leurs cendres, & dans leur mort. *Sanguis Martyrum, semen est Christianorum.* Comparons-les, dis-je, avec nos Chrestiens modernes, qui parviennent à la foy, d'une maniere si delicate & si aisée. Un peu d'eau en fait tous les frais, avec quelques ceremonies. Encore, à dire les choses comme elles sont, ces nouveaux Chrestiens n'en sont-ils pas. Le Prestre, le Pere, les Parrains fournissent seuls à tout : l'enfant y est, sans y estre, & ne sent pas mesme qu'il y est.

Il y a bien de la difference dans les commencemens des uns, & des autres : Mais quand nous aurons examiné les suites, nous iugerons aussi-tost, que la diversité des principes, & des manieres de leur naissance, a contribué infiniment, à la difference de leurs vie, & de leurs mœurs, que nous pleurons si inutilement.

Nostre Heros est entré dans la veri-

table Eglise, comme les premiers Chrestiens, par élection : sans autre interest que celuy de l'ame. On le sçait assez, & combien de fois il avoit mépriſé les plus grands avantages, devant que la conscience s'en meslast. Ses retardements n'ont fait qu'en augmenter la gloire : La fortune asseurément n'y a point eu de part, de quelque maniere qu'on la prenne : plus sa conversion a esté differée, plus elle a paru pure, & ceux mesmes qu'il a quittez, ne scauroient dire, qu'il les ait quittez, que par conscience, & pour la Foy.

La beauté des effets a répondu à celle des principes : Son zele pour la veritable Religion, d'abord qu'il l'a connuë : ses liberalitez au delà de ses forces, pour avancer la reduction des Heretiques, & particulierement celle de leurs faux Pasteurs, ses soins pour y reüssir, & ses inquietudes Chrestiennes, qui seules, j'ose le dire, sembloient pouvoir troubler le repos de ses dernieres années, iustifient admirablement, en sa personne, la verité de ces paroles mysterieuses, *& erunt noviſſimi primi.*

L'Orateur Romain écrit à un de ſes Amis, que tous ceux qui s'aviſent, ſur le tard, de faire profeſſion de quelque Science, y ſont bien plus delicats, & plus ſcrupuleux que les autres, & l'aiment meſme avec plus d'ardeur. La Grace en ce point, s'accorde communément avec la Nature; & ſans entrer dans l'induction, qui ſeroit facile, nous pouvons dire du Prince dont nous parlons, que plus il a reconnu tard, quelle eſtoit la Religion veritable, plus il a eû d'empreſſement pour elle, & plus de zele pour y rappeller ceux, qui avoient veſcu avec luy dans l'erreur.

Son Teſtament ſervira d'une preuve éternelle de ſon amour ardent pour l'Epoux, & pour l'Epouſe, & pour leurs Enfans égarez. Il a ſceu le ſecret de faire aller ſa charité, plus loin que ſa vie. Son zele anime encore ſes cendres, & les brûle dans ſon tombeau. Il a trouvé le moyen de bien faire, lors meſme qu'il ne ſeroit plus, & à des gens qui n'eſtoient pas encore. Ses Providences, & ſes bontez, ont imité celles de Dieu meſme, & ſont allées iuſques

dans le neant, chercher des hommes, qui n'eſtoient pas encore; afin d'eſtre, en quelque maniere, déja leur Pere & leur Sauveur. Il a prévenu la Nature, & la Grace, & devant qu'ils ſoient hommes, il en a fait de veritables Chreſtiens. Il a plus fait encore, tout mort qu'il eſt, il aſſeure une vie éternelle à des gens, qui ne iouïſſent pas encore de la preſente. C'eſt ainſi que JESUS-CHRIST, en mourant, nous a donné la vie, & eſt devenu Pere des Siecles à venir, *Pater futuri ſæculi.*

Ce n'eſtoit pas ſeulement rendre ſa gloire immortelle, mais auſſi ſes bienfaits éternels. Il vivra dans nos cœurs, non ſeulement, par la reconnoiſſance des biens, que les hommes en ont receus, mais il y vivra par l'experience continuelle des graces qu'ils en recevront encore; & apres avoir eſté le bien public de la France, il ſera en quelque maniere le bon-heur éternel de l'Egliſe, par l'effet ſalutaire de ſes prévoyances liberales, que la Grace benira ſans doute; puis que c'eſt elle, qui les a fait naiſtre, & qui luy en a inſpiré les deſſeins. Nous

connoiſtrons un iour, qu'en quittant la terre, il a ſceu peupler le Ciel, & ſi nous ſommes aſſez heureux, pour nous y rencontrer, avec cette charmante Colonie, qu'il aura pû y attirer (puis que tous les Bien-heureux ſont autant de Rois) nous y verrons bien des Rois, qu'il aura en quelque façon, mis ſur le Thrône, & couronnez de ſa main.

L'Hiſtorien d'Alexandre dit, que les deſtins reſpecterent ſa gloire, & qu'ils differerent obligeamment la mort de ce Prince, pour attendre l'heureux moment, auquel ſa reputation, & ſes conqueſtes fuſſent arrivées à un tel point, qu'il n'y euſt plus d'accroiſſement, ny d'élevation pour elles. Cét Hiſtorien parle par tout en Panegyriſte, mais ie croy pouvoir dire, avec toute la Religion d'un Hiſtorien, quoy que j'aye entrepris un éloge, que la mort, par reſpect pour noſtre Heros, a cherché le moment qui devoit fermer le Cercle de ſa gloire, & qu'apres ce que nous en venons de dire, il ne luy pouvoit plus rien arriver, de plus glorieux, que de mourir.

Il touchoit le Ciel de ſi prés, qu'il

ne luy restoit plus de mouvement à faire, que pour y entrer, ou pour descendre. La maniere de sa mort, dans les plus éclatantes, & les plus solides fonctions d'un Capitaine: dans le vray employ d'un Heros, conduit par les lumieres de sa raison: dans l'exercice de cette valeur tranquille, de cette sagesse prévoyante, & de cette bonté infatigable, qui luy ont merité l'admiration de tous les esprits, & la tendresse de tous les cœurs, couronne parfaitement son Eloge, & fait bien voir, qu'un Dieu, amy de sa gloire, en avoit predestiné le moment.

On veut que le dernier bon-heur d'un General, soit de mourir les armes à la main, au milieu de son Armée, *in acie stantem*: Cependant mourir ainsi, c'est mourir, comme la plus part des Soldats: mais mourir, en observant les mouvemens des ennemis, apres les avoir contraints à une retraite forcée, en étudiant tout l'ordre de leur décampement, en reglant sur leurs démarches, la iustesse de ses mesures, & en se formant dans sa teste un modele asseuré, d'une victoire infaillible,

infaillible, qu'il voyoit déja de ſes yeux, & qui ne luy pouvoit échaper des mains. C'eſt mourir veritablement en General d'Armée : c'eſt mourir en Heros, & ie ſuis aſſeuré, que, ſi les Ceſars, & les Alexandres, pouvoient revivre, & choiſir un genre de mort, avec les meſmes yeux, qu'ils avoient alors pour la gloire, ils aimeroient encore mieux mourir, comme ce grand Prince, que comme tous ceux qui ſont morts au milieu d'un Combat : quel qu'en ait eſté le ſuccés.

Dans le moment de la mort de noſtre Heros, ſes ennemis fuyoient, & ne fuyoient que luy. Il triomphoit déja, ſans combattre, mais c'eſtoit luy ſeul qui vainquoit, & cette premiere victoire le conduiſoit immanquablement à une autre. Jamais homme n'a mieux ſceu meſnager les moments avantageux, & on ſçait les jugemens de toute l'Europe, ſur les ſuites de cette retraite, ſi ſa mort ne les euſt arreſtées. Ie laiſſe au Lecteur, à conclure, s'il n'eſt pas plus honorable, de mourir ainſi, que dans une Bataille, dont le ſuccés eſt incertain. Si vos ennemis fuyent en ſuite, ce n'eſt pas vous

qu'ils fuyent ; & ſi vos Soldats triomphent, ce n'eſt pas vous, qui les avez rendus vainqueurs.

Jamais noſtre Heros ne fut ſi grand: iamais ſi redouté de ſes ennemis: iamais ſi admiré de ſes Soldats : iamais ſi fort au deſſus de ſes paſſions, & de la fortune: iamais ſi liberal: iamais ſi bien-faiſant, ſi doux, ſi bon, ſi pitoyable, ſi tendre: iamais ſi miraculeux & ſi charmant : iamais ſi ſoûmis à l'empire de ſa raiſon, & n'ayant iamais ſi bien ſoûmis à ſon empire tous les eſprits & tous les cœurs, que dans les derniers iours de ſa vie.

Perſonne n'ignore ce qu'il fit quelques moments devant ſa mort, pour ces braves Anglois, qui l'ont ſi bien ſceu reconnoiſtre, par les efforts extraordinaires, qu'ils ont faits, pour le vanger. Son Armée ne le regardoit preſque plus, comme un homme : Il paroiſſoit quelque choſe de plus à ſes yeux, & ſi j'oſois me ſervir des expreſſions Payennes, apres les reflexions que nous venons de faire, & en parlant d'un Heros tout à fait Chreſtien, ie dirois avec ce Profane, que les Dieux attendoient, que

les hommes en vinſſent, iuſqu'à douter, ſi c'eſtoit un Dieu, ou un Homme: pour le faire paſſer de la condition des hommes, dans le rang, & dans la compagnie des Dieux.

Il eſt vray qu'il y avoit déja long-temps qu'il n'avoit preſque plus rien de l'homme, & ie ne voy pas ce que la mort luy en a oſté, en luy oſtant ſon corps. Il vivoit, comme s'il n'en avoit point eû, & , ſi une ame ſeparée pouvoit habiter parmy nous, & y vivre dans un commerce viſible, & une ſocieté familiere, ie me figure à peu prés ſes manieres, comme eſtoient celles de noſtre Heros, ſans paſſions, ſans intereſts, ſans crainte de la mort, ſans attachement à la terre, & ne pouvant avoir rien qui l'engageaſt, à aimer cette ſorte de vie, que le plaiſir de bien faire, & de ſecourir les mal-heureux.

Cét ordre exact qu'il avoit donné à ſes affaires: ce teſtament ſi Chreſtien: mille paroles qu'il a dites, & qui ont eſté remarquées, (comme ayant quelque choſe de prophetique) par ſes domeſtiques, & par ſes amis familiers, mar-

quoient assez, qu'il estoit déja mort de cœur, & de pensée : & que son ame estoit presque aussi disposée à se défaire de son corps, que celle de ce brave Evesque d'Antioche. *Tam facilè carnem, quam quivis alius, vestem exuisset.*

Les plus sages ont iugé, qu'il y avoit quelque pressentiment inspiré d'en-haut: du moins il est asseuré que sa mort ne pouvoit estre impréveuë, puis qu'il l'avoit toûjours devant les yeux, dans ces derniers temps, & qu'une mort n'est iamais moins inopinée, que lors que toutes les actions de la vie, sont autant de preparations à la mort.

Il avoit commencé de mourir dés le moment de sa conversion, & il avoit prévenu toutes les affaires, que pouvoit luy donner la mort, avec laquelle il estoit entré en commerce, & traitoit depuis long-temps en grande familiarité. Il regardoit son corps comme son tombeau, & son ame ne l'accompagnoit plus, que comme nous allons aux funerailles des morts. *Sapiens pro sequitur se.*

Cette retraite, dont le secret estoit si caché devant sa mort, n'eust-elle pas

eſté une maniere de mort volõtaire & anticipée. Sa modeſtie l'y forçoit, & eſtoit ſur le point, de triompher de ſa bonté. Il ne pouvoit plus ſouffrir la lumiere qu'il faiſoit, & il vouloit ſe cacher à tous les hommes, parce qu'il s'appercevoit que malgré ſes ſoins, les yeux de tous les hommes, ſe tournoient ſur luy. La modeſtie employe mille innocents artifices contre les autres vertus, mais nous avons déja remarqué qu'elle n'eſt pas heureuſe, & que ſes ruſes ont peu de ſuccés.

C'eſt une diſſimulée : elle ne cherche qu'à cacher tous les threſors d'un cœur qu'elle aime, & voudroit meſme pouvoir en dérober la veuë, à ſes propres yeux. Elle ſe ſaiſit dans ce deſſein de tous les dehors: car c'eſt où elle regne, & ce qui fait le plus beau de ſon empire. Elle a ſon maſque, & ſon fard, auſſi-bien que la vanité ; mais quoy qu'elle s'en ſerve avec plus d'innocence, c'eſt ordinairement avec moins d'utilité. Elle penſoit déguiſer fort noſtre Heros, & cacher adroitement ſa gloire, quand elle le couvroit d'habits ſimples, & le

faiſoit marcher ſans ſuite, & ſans tout cét équipage pompeux, qui accompagne les Grands. Cependant, ces ſoins artificieux, ont eû un effet tout contraire.

On ne voit point les Princes, lors meſme qu'on les voit. Tout cét éclat de veſtemens ſuperbes, non ſeulement arreſte les yeux, à la veuë de ces vains dehors, & les empeſche de penetrer, iuſqu'à la perſonne qu'il cache, en meſme temps qu'il répand ſur elle cette lumiere étrangere : mais il les éblouït meſme. Ce brillant, & cette ſplendeur les accablent, & à force de les trop éclairer, les empeſchent de rien voir. C'eſt comme le Soleil qui ſe rend inviſible à force de rayons. Il ſe couvre ſous ſa lumiere, qui eſt un voile impenetrable pour nous.

Si vous le voyez, vous ne le voyez pas, & un Soleil viſible, ne ſeroit plus Soleil. Mais cette lumiere qui le cache en le monſtrant, luy eſt eſſentielle : Il l'a tire de ſon fond, ainſi elle luy fait honneur, en meſme temps, qu'elle ſemble couvrir ſa gloire. Cette maniere

d'inviſibilité luy eſt commune avec Dieu. On peut dire de l'un, & de l'autre. Aſſeurément c'eſt luy que je voy; puiſque ſa lumiere m'empeſche de le voir ; juſques-là qu'Ariſtote ne donne point à un homme, qui verroit le Soleil, & ſon Parelie, d'autre regle de diſcernement, que celle-cy. Si tu le voy, tu ne le voy pas, & ſi tu ne peux le voir, aſſeure-toy que c'eſt luy que tu vois. Celuy qui ſouffre ta veuë fixe & attentive, eſt un faux Soleil : celuy que tu ne peux regarder ; parce que tes yeux n'en peuvent ſouſtenir l'éclat, eſt le Soleil veritable, & tu es aſſeuré, que tu le vois, par la raiſon que tu ne le vois pas. Sa lumiere le cache, & ſon obſcurité le découvre, ſa lumiere eſt une maniere de tenebres pour nous, & ſes tenebres deviennent lumieres. *Sicut tenebræ eius: ita & lumen eius.*

Il n'en eſt pas ainſi des Grands du monde, tout cet éclat qui les environne, eſt étranger. C'eſt une lumiere empruntée, & dont le fond n'eſt point chez eux. Elle ne vient point de ſource, & ſouvent meſme ils ont volé, tout ce

qu'on voit briller autour d'eux. L'homme, & le Prince, ne ſont point deux choſes liées, & dont l'une naiſſe de l'autre, ou puiſſe ſervir de regle, pour les connoiſtre, & les meſurer reciproquement. Puiſſant Prince quelquefois, & meſchant homme. Cependant on ne voit que le Prince, dans toute cette Pompe, & l'homme eſt caché deſſous. Ie voy, ſi vous voulez, Sceptre, Couronne, Diademe; Ie voy le jeune Heliogabale, plus brillant que le Dieu, dont il avoit eſté le Preſtre: Ie reconnois aſſeurement le Prince à tous ces ornemens. Mais pour l'homme, où eſt-il! & que puis-je en ſoupçonner meſme encore! Il n'en eſt que mieux traveſty, & tous ces dehors magnifiques, ſont autant de voiles, & de déguiſements. Ils ſont comme autant de gardes, qui ſouffrent à la verité qu'on voye le Prince: mais qui empeſchent, qu'on approche de ſa perſonne.

Cependant, ſi je dois admirer, ou aimer, ce que vous me monſtrez; Il faut que ce ſoit l'homme, que i'aime, ou que i'admire; Faites-le moy donc voir.

voir. Car enfin sous ce tissu de perles, & de diamants, Heliogabale est un infame ; & ce Prince ébloüissant par l'excez de sa lumiere, est le plus haïssable, & le plus mépriſable des hommes, par la honteuse lâcheté de ses actions. Les beautez naturelles n'ont point besoin de fard. C'est faire tort à la gloire d'un grand homme, que de le parer. Et la Fortune luy fait outrage avec tous ses ornemens, & la magnificence de ses pompes, dont l'employ ne peut estre utile, que lors qu'il s'agist de déguiſer un Scelerat. Pourquoy me cachez-vous cet homme, s'il merite d'être vû. Attirez l'estime, & la tendresse de mon cœur, par mes yeux. Car enfin, il faut qu'il les en croye, & ils ne voyent rien.

Il n'en estoit pas ainsi de nostre Heros ; & grace au peu de succez, qu'à toûjours la modestie, dans toutes ses entrepriſes contre les autres vertus, ces ombres pretenduës, dont elle vouloit obscurcir leur gloire, ne servoient qu'à la faire mieux briller. Nos regards alloient droit à luy. Les dehors, &

les habits, ne les empeſchoient point de parvenir juſqu'à la perſonne, & ne dreſſoient point d'embuſches aux yeux, pour les arreſter ſur les chemins. Les manieres meſmes naïves, & ſans façon, que luy inſpiroit cette vertu, faiſoient que ſon viſage, monſtroit juſqu'à ſon cœur. Quand on le voyoit, on ne voyoit que luy, mais on le voyoit d'abord tout entier. Nulle pompe ébloüiſſante, nulle foule qui le ſuivit, pour diſtraire l'attention, par la multiplication des objets. L'homme, & le Heros paroiſſoient enſemble, & le Prince eſt celuy, qui ſe voyoit, le plus tard, & le moins.

Il n'avoit pour tout cortege, que celuy de ſes vertus, & pour tout Spectacle, il ſe preſentoit luy-meſme : Auſſi y en avoit-il aſſez, pour épuiſer l'admiration de tous les yeux, & la tendreſſe de tous les cœurs.

Sa modeſtie n'auroit pas eu plus de ſuccez, dans ſa retraitte, dont elle luy avoit inſpiré le deſſein. Elle en auroit fait un lieu d'aſſemblée, pour tous les eſprits, & pour tous les cœurs, de tout ce qu'il y auroit eu d'honneſtes gens, en

Europe, qui seroient venus invisiblement l'y trouver, & je suis asseuré qu'elle en auroit fait le centre de sa gloire, & des admirations de tout l'Univers.

Il est vray que nous y avons perdu un grand exemple, & qu'un vieil Heros, se creusant luy-mesme un tombeau, pour y ensevelir sa gloire, seroit une grande leçon, pour nos jeunes Guerriers, & un ornement eternel de l'Histoire Chrestienne; Mais j'ose dire qu'un Heros sans passions, Vainqueur de la Fortune, toûjours soûmis à sa raison, toûjours modeste, toûjours charitable, & parfait Chrestien, à la teste d'une Armée; & ne faisant plus la guerre, qu'avec un esprit de bonté, & pour mourir comme une victime volontaire, qui se dévouë à la gloire de son Roy, & au bien public de son païs, est un exemple, selon moy, plus necessaire encore au monde, & plus rare dans l'Histoire, qu'un Heros dans la retraite, & dans l'abandon de la gloire, & du commandement.

Ie ne sçay mesme, s'il n'est point plus aisé de se fascher Chrestiennement, une

bonne fois, contre le pompeux caractere d'un General, & d'un Heros en Guerre : que de le soustenir, sans blesser la vertu Chrestienne.

S'il n'est point plus aisé, enfin, de transformer un General d'Armée, en Chrestien solitaire : que de faire voir la modestie, & l'humilité d'un Chrestien solitaire, dans la personne, & parmy toutes les fonctions d'un General. Ie croy pouvoir du moins assurer, qu'il est plus utile aux hommes, qu'il y ait des exemples de l'un, que de l'autre, & ie ne puis m'empescher d'estre bien aise, qu'en ce rencontre, sa bonté l'ait emporté sur sa modestie : que la Predestination secrette de Dieu, ait elle-mesme pris le party de la bonté : & que sa raison toute Chrestienne, au lieu de le renfermer dans son Ciel : (car c'est ainsi qu'on doit appeller le lieu de la retraitte des grands hommes) l'ait obligé, iusqu'au dernier soupir de sa vie, de demeurer en terre avec nous, & de mourir, comme il avoit vescu, pour son grand Roy, & pour sa chere patrie.

France, n'en sois point ingrate. Imite

la reconnoissance de ton Roy, qui éclatte par tant de marques publiques, qu'il a données, de sa douleur, & de son estime, pour cet illustre mort. Ne te contente pas de conserver pour luy, l'admiration, & la tendresse, qu'il a si bien merité d'unir dans tous nos cœurs. Mais ne cesse iamais, d'avoir un respect tendre, pour tout ce qui sort de mesme sang que luy, & qui porte son nom glorieux. L'expression fidelle qu'ils font de ses vertus : ce droict qu'ils ont sur nos respects, & sur nos tendresses, & ce qui est infiniment plus precieux, sur les bontez de nostre Auguste Monarque, sont les richesses uniques, qu'ils ont heritées de ce Heros.

Leur cœur ressemble au sien. Ils aiment cette succession purement de vertus, & de gloire, & sont heureux qu'il soit mort pauvre. Sa gloire en est plus pure, & l'interest de sa gloire fait tout leurs interests. Ouvre seulement les yeux pour les voir ; tu le verras revivre en eux, selon la diversité de leur profession, & de leurs employs ; & ils te forceront par eux-mesmes, à leur

rendre ce que tu dois à la memoire de ce grand Prince. Il y va de ton utilité particuliere, d'aimer la bonté dans les Heros, & de la reconnoiſtre apres leur mort. Tu travailleras, autant pour toy, que pour ſa gloire, quand tu feras remarquer à tous les Grands qui viendront apres luy, qu'un Heros qui veut s'aſſeurer de la tendreſſe, & de l'admiration eternelle des hommes, ne doit iamais chercher à s'élever qu'en ſuivant les ordres, ſa raiſon, ny refuſer de s'abaiſſer de toutes les fois que ſa bonté l'y convie.

FIN.

a39003 00954644 0b